

PAGES
MANQUANTES



Organisant
une Partie
de Plaisir

Grâce au téléphone, l'isolement d'autrefois, qui rendait la vie sociale à la campagne, si monotone et qui causait un exode de jeunes gens vers la ville, a disparu. Le fait que le téléphone a révolutionné l'existence rurale, et aujourd'hui, le citadin envie les parties de plaisir dont jouit son frère le cultivateur. Ne pensez pas cependant que le meilleur appareil ne soit pas nécessaire, même pour une petite conversation entre amis et voisins, car, ce même appareil doit aussi servir à des messages de plus d'importance, alors que la réponse "je ne vous comprends presque pas" pourrait être cause de désagréments sérieux. N'acetez donc et n'employez que les appareils de

The Northern Electric and Manufacturing Co^o
LIMITED

Le meme appareil qui sert a correspondre a 1,500 milles.
L'appareil sur lequel vous pouvez toujours compter.

Ecrivez pour prix, plans et devis
pour appareils et équipement complet
de réseaux téléphoniques ruraux

The Northern Electric & Manufacturing Co., Ltd.

MONTREAL et WINNIPEG

Les Portraits Célèbres

(Sixième d'une Série de 12 Portraits de Femmes)



LA POMPADOUR. Portrait par le célèbre peintre Lebrun. Se trouve au Musée du Louvre. Cité dans le célèbre Album d'Armand Dayot.

La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts

Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts

Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier, Bessette & Cie

Editeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

MONTREAL

Vol. I. No 6. Montreal, Mai 1908

J'AVAIS préparé pour ce numéro les éléments d'un article sur une grande question d'actualité, puisqu'il s'agit de l'envahissement de nos quartiers français par des éléments étrangers, surtout un qui nous dépouille de nos maisons, de nos commerces. Par malheur, au dernier moment, tout cela se trouve égaré. J'organise donc, au pied levé, un article genre glânaures.



M. Albert Valois a publié tout récemment dans *l'Etoile*, de Lowell, de fortes considérations sur le renchérissement de tout. Il met les choses au point.

On se plaint un peu partout, non sans raison, que le coût de la vie augmente dans des proportions trop considérables. Depuis quelques années, s'il faut en croire des statistiques récentes, cette augmentation s'est élevée à 50 pour cent. Naturellement, chacun cherche et croit trouver chez son voisin la cause du mal. Les uns accusent les producteurs, qui, disent-ils, ne se contentent plus, comme autrefois, de revenus convenables, modestes, et qui pressurent les consommateurs pour grossir de plus en plus leurs dividendes. D'autres voient la cause du mal dans le trop grand nombre de marchands intermédiaires entre le producteur et le consommateur. D'autres enfin, et ceux-ci sont plus dans le vrai, voient dans les mauvaises récoltes des dernières années, l'élément principal qui a contribué à élever le coût de la vie. Bref,

l'ouvrier s'en prend au manufacturier et au cultivateur; celui-ci s'en prend au marchand et ce dernier accuse le mauvais état des affaires en général.

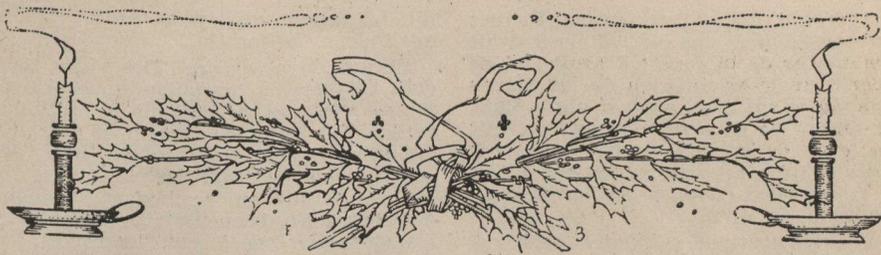
Si nous ne savions combien il est d'ur de parler de ses propres faiblesses, même si elles sont partagées par un grand nombre, nous nous étonnerions qu'il ne se soit pas trouvé un accusateur pour dénoncer l'amour du luxe, qui à lui seul fait certainement plus pour élever le coût de la vie que toutes les autres causes qu'on attribue à ce résultat.

Sans nier ce qu'il peut y avoir de vérité dans les accusations que se lancent les diverses classes, il est incontestable que le luxe et l'amour du plaisir joue un rôle plus considérable qu'il ne le devrait sur la scène économique. Nous lisions dernièrement que l'élévation du prix des viandes est due pour une grande part aux caprices des gourmets. Nous pourrions faire la même observation pour tous les genres de consommation. On ne sait plus se contenter d'une vie moderne et aisée: il faut du superflu, il faut du luxe, dans les toilettes, dans la nourriture, dans l'habitation, partout. Chacun veut éclipser son voisin, forcer l'admiration... ou la critique de son entourage par le "chic", le fini, le dépendieux. L'ouvrier aurait honte de n'être pas mis comme son patron; les classes laborieuses se croient obligées de se payer tous les amusements et tout le confort que se permettent les favoris de la fortune. C'est une course générale au plaisir et à la dépense.

C'est ainsi que des sommes énormes sont dépensées dans les amusements publics dans les théâtres, dans les voyages dits d'agrément, sans compter les toilettes inutiles et extravagantes et mille autres objets de luxe, qui n'ont d'autre utilité que l'ornementation. C'est ce qui fait que Montréal, la ville des attractions par excellence, au Canada, est aussi la ville où la vie coûte le plus cher.

A ce point de vue particulier, le voisinage des Etats-Unis nous a été funeste. Le faste des Américains nous a séduits et nous nous sommes élançés sur leurs traces d'une allure que nous désirerions moins vive. L'augmentation rapide des salaires a favorisé ce mouvement déplorable, qui a pénétré jusque dans les campagnes les plus reculées. Mais, la prospérité a ses retours soudains; la crise agricole a été suivie de près par la crise monétaire; de graves inquiétudes ont surgi de toutes parts. Heureusement, le mal est passé sans entraîner de grands désastres.

Ouvrons-nous les yeux, au moins? Soyons contents que de grandes ruines, aient été évi-



L'IMMIGRÉ

Nouvelle canadienne inédite)

Par DAMASE POTVIN



N LUI avait dit : " Là-bas, tout là-bas, par delà l'incommensurable forêt qui s'étend vers le nord, tout près du grand lac des Mistassins, il y a de l'or." De l'or ! lui, le petit pyrénéen, il était venu jusque chez nous pour en chercher ; qu'importe qu'il fût loin pourvu qu'il en trouvât. Et comme il avait demandé comment il pourrait parvenir jusqu'au bassin aurifère du lac Chitongamon, on lui avait répondu : " C'est dommage que vous ne soyiez pas arrivé quelques heures plus tôt ; un groupe d'explorateurs et de mineurs est parti hier seulement pour le lac ; mais vous pouvez le rejoindre dans douze heures en ne perdant pas de temps. Suivez la rivière, toujours ; ne vous en écartez pas. . . Et depuis une heure, le petit immigré suivait la rivière, vite, d'une démarche qui s'efforçait d'avoir l'air assuré et en sifflant un air du pays.

* * *

Le pays !

Le pays est bien loin, oh ! très loin, à des centaines de lieues, par delà des montagnes, des plaines, des villes, des fleuves et une mer si grande, si grande qu'on croirait vraiment qu'il n'est plus possible de la retraverser. Le pays, ce sont les Pyrénées, ces montagnes tranquilles et noires, si tristes qu'elles en sont plus passionnément aimées, comme ces yeux mélancoliques qu'on adore pour leur douleur. Le pays, ce sont les Pyrénées, ces vieilles montagnes pesantes, rugueuses, farouches en leur délire, où les loups rôdent, où le vent siffle, où la bise râle, où la fumée n'ose pas monter vers le ciel, où la glace épaissit les lacs et arrête les torrents, où les branches de sapin grésillent et crépitent dans les cheminées, où les cloches de tout petits villages pleurent dans la brume, où les forêts

muettes escaladent des monts et ferment le ciel tout gris de brouillards... Le pays, ce sont les Pyrénées.

C'est des Pyrénées que le petit immigré est venu. Un jour, c'était à cette époque où il commençait à lui pousser de la barbe au menton, son père lui avait dit : " Nous sommes pauvres et il n'y a pas grand'chose à faire pour toi, ici, mon Pierre ; mes deux vieux bras suffisent pour cultiver notre champ ; il faut donc que tu t'en ailles dans les villes pour gagner de l'argent." Vrai, le petit pyrénéen aurait bien voulu ne pas partir ; il y a sa mère au pays, ses petites sœurs, sa promise ; et cela remue toujours le cœur de quitter ces êtres aimés.

Tout de même, il fallait bien obéir et il était parti. La mère avait beaucoup pleuré, les petites sœurs aussi, et Agnès la promise, plus que la mère et les petites sœurs... On avait préparé avec soin le sac du garçon ; on y avait mis un peu d'argent, du bon linge propre et chaud, des saucissons du pays, et quelques petits fromages de chèvres ; cela lui rappellerait le pays encore quelques jours. Et alors, un matin, il avait dit adieu sur la grande route de la plaine. Il avait longuement embrassé sa mère. Les petites sœurs étaient pendues à son cou. Agnès l'avait pris à part pour lui mettre dans la main une médaille de la Vierge et une mèche de cheveux... Agnès ne lui avait pas donné seulement la médaille et la mèche de cheveux ; c'est son âme, c'est sa vie qu'elle lui avait donnés encore dans un baiser—le premier. Et ce baiser—il s'en souvient—avait été tout mouillé des larmes d'Agnès... L'instant d'après, au carrefour des trois chemins, il s'était retourné. Il avait vu encore, à côté de la dernière maison, les quatre silhouettes chéries, les deux petites sœurs agitant leur mouchoir, la mère pleurant, Agnès la soutenant. Alors son cœur s'était fondu.

Mais il s'était dit : " Du courage, Pierre ; ne pleure pas comme une oie ! " Puis il avait voulu se donner de la force ; il avait tiré sa gourde et il avait bu un coup de vin blanc ; jamais le vin ne lui avait paru si aigre. Puis, il avait essayé de se persuader qu'il n'irait pas loin ; et, il ne savait pourquoi, mais quelque chose en lui avait mal. Sa poitrine s'était serrée ; l'oppression l'avait pris ; il avait murmuré : " Enfin, on verra... "

Puis il avait continué sa route. Arrivé à l'endroit où la chaussée débouche sur le plateau, dominant toute la vallée, il s'était retourné encore. Il avait d'un seul regard contemplant la vallée entière. Devant lui, à l'horizon, les lignes sombres d'un grand mont s'étendaient. Le ciel était gris, les sapins étaient noirs, et pourtant le ciel se confondait presque avec les sapins. Plus près le lac dormait. Le village alignait ses maisons basses et massives, ses étables trapues. Le petit clocher brillait sous un mince et frêle rayon de soleil. La fumée montait de quelques toits. Une cloche s'était mise à sonner. Partout, à droite, à gauche, c'était la solitude.

Alors Pierre s'était senti plus triste encore.

Et après?... Après, oh ! que de choses survenues ! Et que le monde est grand, mon Dieu ! Les souvenirs se brouillaient dans la tête de Pierre. Il avait d'abord traîné de ville en ville, cherchant de l'ouvrage et n'en trouvant que rarement. Et quel ouvrage ! il fallait vraiment avoir des muscles d'acier et des poignets de fer pour y résister. A Paris il avait été effrayé et il avait mis du temps à se remettre de son émotion. Il y avait de quoi, certes, à s'émouvoir un peu. Lui qui n'avait jamais connu le monde au-delà de la ligne de démarcation de son village et dont le regard avait toujours plongé, libre, dans l'horizon borné par les montagnes et par les arbres précis et touffus des forêts, se voir transporter tout d'un coup dans cet enfer du négoce et de l'industrie, c'était à déconcerter bien d'autres encore que lui. Il vivait comme en rêve. Ah ! qu'il y en avait ! qu'il y en avait donc, du monde !...

Et puis, que se rappelait-il encore ? Ah ! oui, il était arrivé ensuite au Havre par un jour de pluie grelottante. Il y avait là, le long des quais, un grand navire qui appareillait... Tout d'un coup, une sirène mugissante annonçait le départ. Et Pierre, il s'en rappelle bien, appuyé sur le sale bastingage du dernier pont, s'était amené à suivre les groupes d'hommes et de femmes qui s'éloignaient des quais ; puis, l'hélice du grand navire battit le flot, la lourde masse tourna sur elle-même pour sortir du port et gagner la haute mer... en effet, après, pendant plusieurs jours, c'avait été la mer, la grande mer bleue et verte qui s'en allait se perdre là-bas, très loin, dans la couleur semblable du ciel... Un arrêt, le premier, tout le monde débarque ; c'est une ville encore, une immense ville ; encore des fourmillements dans les rues, des masses de masses de gens sur les quais, une vaste clameur partout : c'est New-York, on le lui avait

dit. Là encore, qu'il y en avait ! qu'il y en avait donc, du monde !...

Et puis, quoi encore ? Des villes toujours qu'il traverse en tourbillon emporté avec la vitesse vertigineuse et dans le bruit de ferrailles d'un train de chemin de fer ; il avait vu aussi, durant cette course folle, défiler, comme dans un rêve, des campagnes fuyantes, des fermes qui semblaient abandonnées, des routes charbonneuses... Seulement, elles blanchissaient peu à peu, les routes, car, à mesure qu'il avançait vers le nord, l'hiver s'annonçait. D'abord ce furent de longues pluies froides ; puis, à mesure toujours qu'on montait, il voyait, le matin, une neige fine poudrer la boue durcie. Et cette neige se faisait ensuite moins rare, plus épaisse. Pierre était content ; ça lui rappelait le pays. Enfin, il tomba en plein hiver canadien. Il y avait déjà quatre mois que cet hiver sévissait ; vraiment ça n'y paraissait guère là-bas, où les flocons se noyaient dans des flaques de boue... En avant, des deux côtés, en arrière, partout la neige. Elle tombait des jours entiers et de longues nuits ; il y en avait trois pieds sur le sol, peut-être six pieds au talus des routes. Pierre s'était senti joyeux ; il se souvenait de la neige du pays, des traîneaux, du lac gelé, de la rude et joyeuse vie d'hiver, comme ici.

Mais ce n'était pas tout, il voulait de l'or aussi ; depuis si longtemps qu'il en cherchait. Justement, on venait de lui dire : " Là-bas, tout là-bas, par delà l'incommensurable forêt qui s'étend vers le nord, tout près du grand lac des Mistassins, il y a de l'or. " Et tout de suite, en suivant la rivière, comme on lui avait recommandé, il avait retrouvé dans sa mémoire un vieux air des montagnes pyrénéennes, un de ces airs qui mènent les vaches. Et il l'avait sifflotté pendant deux heures de suite...

* * *

Tout à coup, Pierre s'arrêta.

Durant cette longue songerie, cette descente à travers les souvenirs, il avait oublié le présent. Il s'aperçut qu'il y avait du " grain " dans l'air, alors il fallait se dépêcher avant la tourmente. Mais le voilà bien embarrassé à présent ; la rivière fait une fourche ici. On ne lui avait pas dit ça. De quel côté prendre ? Bah ! la première idée est toujours la meilleure : " Suivons la plus large, se dit Pierre, c'est la principale. " Ce doit être celle-là que longe le groupe des mineurs après lequel il court... Mais c'est curieux, il ne voit toujours pas de traces de ces mineurs ; ...et puis, ce vent qui commence à souffler en bourrasque ; tout cela est bien inquiétant.

Depuis combien d'heures marchait-il ? Impossible de savoir. Seulement il commençait à faire froid. Il toucha son paletot et vit qu'il était gelé... La tourmente soufflait maintenant à faire peur, poussait une neige fine et serrée mêlée de pluie qui lui cinglait

la figure comme un fouet. Il commençait à glacer. Oh! alors, ce fut raide, je vous assure... D'abord, ses jambes commencèrent à faiblir; depuis tant d'heures qu'il marchait! Quand il s'arrêtait et qu'il voulait repartir, elles avaient de la peine à faire le premier mouvement. Ses souliers étaient gelés aussi. Un effort! il venait de faire un faux pas.

Ce fut ainsi pendant plusieurs heures. Pierre hasardait une enjambée, puis une autre, tantôt ci, tantôt là, toujours aveuglé par la neige. A tout moment ses pieds buttaient contre une racine ensevelie. Une fois, il mit le pied sur la glace de la rivière, la glace s'était brisée et Pierre dut vite retirer son pied dont il battit ensuite, pour se réchauffer, un bout de roche ou de pierre, enfin quelque chose de dur qui se trouvait là.

Et les heures devenaient lentes, lentes, lentes; et la bourrasque soufflait toujours; et pas de traces de mineurs; rien. Il était perdu. Il avait pris le mauvais chemin. Maudite fourche de rivière!

Pierre n'avait plus la force de siffloter son air du pays. Le vent lui coupait le souffle. Il avait ramené le collet de son paletot jusque devant les yeux. Il baissait le nez, il pliait les épaules, il tremblait de fièvre, mais, cahin-caha, il suivait toujours la rivière.

Tout d'un coup, par hasard, il releva la tête... Son regard rencontra la ligne sombre de l'immense forêt. Les premiers sapins descendaient jusque tout près de lui, à cinquante pas peut-être.

Les sapins étaient tout blancs de neige. Et c'est étrange! Pierre se figura un instant qu'il était chez lui, au pays, à côté de son village, à l'entrée des bois. Il lui semblait même entendre la mère lui dire: "Ne va pas trop loin, Pierre!... et prends garde aux loupes!..." Et il sourit.

Et le vent sifflait toujours plus fort, le vent qui avait traversé, là-bas, le grand lac des Mistassins et qui arrivait par bonds furieux par-dessus les sapins. Où se mettre pour ne pas geler tout à fait? Pierre avait beau marcher,—ce vent lui brûlait les yeux, ce vent lui tirait les lèvres, lui déchirait les joues, lui brisait l'énergie.

Et il ne voyait de secours nulle part.

Alors, la tête prise, la cervelle lourde, machinalement, il marcha vers les premiers sapins. Il tomba, le pied gauche pris dans quelque racine; il se releva, marcha encore et atteignit le haut d'un renflement de neige. Les sapins avaient l'air de l'appeler; il entra sous les sapins. Combien de temps erra-t-il toujours sur la lisière du bois, toujours dans la neige, toujours sur les roches gelées? Pierre ne l'a jamais su. Il entendait le vent hurler, grincer, lamenter au-dessus de sa tête, dans les branches gémissantes. La neige tombait, tombait, à croire qu'elle ne devait jamais jamais s'arrêter. Pierre voyait les flocons glisser à travers les brindilles. Un instant, pendant une éclaircie, il regarda la clairière que formaient les berges de la rivière. C'é-

tait comme un lineul blanc d'où rien, rien ne sortait. Epuisé, brisé, mourant presque, sous l'âpreté du soir qui allait venir, Pierre s'assit. Il se releva, bientôt... c'était trop dangereux de s'asseoir. Une dernière idée lucide lui rappela qu'il devait suivre la rivière. Il voulait y retourner, courir vite en avant! Il allait trébuchant, se butant aux branches, écoutant le vent pleurer. Il interrogea la rivière: rien, pas une fumée, pas un bruit, pas une trace. Plus loin encore: rien. Plus loin: toujours le silence et la solitude.

Alors il eut peur pour de bon. C'était fini, il allait mourir. La nuit venait. Le ciel était presque noir et là, derrière, comme effrayée, la forêt frissonnait toute... Il était au bord de la rivière; il voulut faire un effort suprême: retourner à la lisière des sapins où il serait mieux pour mourir. Il essaya de courir; un sursaut plus fort, une racine plus enchevêtrée que les autres,—et Pierre roula lourdement. Les mains en avant, la tête dans la neige.

* * *

C'est toujours nuit. Le vent siffle et râle plus fort. La neige a cessé mais le froid redouble.

A la lisière du bois, une forme noire passe, suivie d'une autre plus petite. Et soudain, au bord de la rivière, les deux formes noires ont poussé un cri. Ce qu'elles ont vu, dans la neige amoncelée, ce sont deux bras étendus. Alors les deux ombres se baissent, elles remuent la neige—puis elles portent l'homme...

Et là-bas, au pays, dans les montagnes noires et tristes des Pyrénées, dans le village à côté du lac pris de glace, les petites sœurs dorment, la mère dort, Agnès dort. Pierre n'a-t-il pas emporté une médaille de la Vierge pour le protéger et deux baisers pour le rendre heureux?

* * *

Il est bien malade, Pierre. Les deux formes toujours le portant sont entrées sous une tente de grosse toile couverte de branches de sapins, toute silencieuse, au fond du bois. Silencieuse, non,—car un chien a aboyé; il a aboyé plus lamentablement encore en voyant ce qu'on apportait: cette troisième forme, rigide et toute droite. Mais on l'a apaisée, on a allumé un grand feu et on a couché Pierre sur un lit formé toujours de branches de sapins... Puis, les deux formes ont beaucoup remué, elles se sont souvent penché vers le feu, elles ont même fait coucher le chien sur le pied du lit: on dit que ça réchauffe, les bêtes.

Et, au dehors, sur la forêt qui frémit, le vent beugle comme un taureau en rage.

* * *

Au dedans, Pierre voit bien des choses, dans un rêve. D'abord une petite église avec des

bancs en bois, puis des troupeaux de chèvres qui passent entre des tas de troncs d'arbres coupés, puis la nouvelle route avec ses bornes en pierre blanche, puis la diligence avec ses claquements de fouet. Ensuite, il voit son vieux mendiant qui se tient sur le perron de l'église et tend la main aux passants; ensuite la maison, la maison du père, avec son toit de briquettes, des vitres fendillées... Ensuite, que sais-je? Pierre voit Agnès, il voit les petites sœurs, il voit le visage ridé de sa mère. Puis, c'est étrange, il voit la barbe et l'air sérieux de monsieur le curé.

Il ouvre les yeux, il regarde: oui, c'est vrai; il y a là, monsieur le curé, la mère, puis, la neige dehors.

* * *

Pierre, pauvre Pierre, tu te trompes, vois-tu!... Tu n'es pas à la maison; il n'y a pas de briquettes ni de vitres fendillées. Cette neige qui tombe, ce n'est pas celle de ton pays; cet homme qui te regarde, ce n'est pas monsieur le curé; cette vieille femme qui se courbe vers toi, ce n'est pas ta mère, Pierre!

Cet homme et cette femme, c'est, vois-tu, un vieux couple montagnais qui a passé l'hiver à la chasse, là-bas, où tu t'en allais chercher de l'or. Il retourne à sa réserve et s'est *tenté* ici en passant. Hier soir, tous deux t'ont trouvé mourant au bord de la rivière.

Mais Pierre n'en sait pas si long. Pierre ne se souvient plus qu'il est parti, qu'il a traversé une mer, des villes, qu'il s'en va là-bas, tout là-bas, par delà l'incommensurable forêt qui s'étend vers le nord, tout près du grand lac des Mistassins, chercher de l'or. On lui avait dit qu'il y en avait.

Pierre est heureux; il est chez lui; sa mère et monsieur le curé le regardent en souriant. Et il se lève sur le coude; il fixe un crucifix accroché au fond de la tente, et il croit adorer un Christ à lui qui était là-bas, suspendu à la tête de son lit—en joignant deux mains toutes tremblantes. Il ne peut pas parler, mais montre du doigt la porte. La vieille femme ne sait pas ce qu'il veut dire. Pourtant elle s'en va vers la porte et l'ouvre toute grande. L'on voit la neige qui floconne dans les sapins. Allons Pierre, toujours appuyé

sur le coude, regarde la neige.

Mais que c'est étrange! Oh! comme il a mal à la tête, et comme la poitrine lui pèse! Il tousse et la toux lui déchire le cœur... Il est bien malade, Pierre, et il faut que la mère le soigne bien. Sa tête retombe sur l'oreiller. La vieille femme est allée de nouveau vers le feu. Quand elle revient, apportant quelque chose dans une tasse d'écorce, Pierre a les yeux tout égarés. Elle lui met la tasse aux lèvres, Pierre ferme la bouche. Seulement il tend les bras vers la vieille femme, il l'attire à lui et l'embrasse... Le baiser devait aller sur le front ou sur les yeux, mais la vieille femme a fait un mouvement, comme étonnée, et le baiser n'est allé que sur le menton. Puis, Pierre murmure: "Monsieur... Monsieur le curé." Et il regarde l'homme, étonné aussi.

L'homme n'a pas compris les mots français de Pierre, mais il s'est approché. Et alors, Pierre lui a parlé longtemps, tant qu'il a eu la force. Elle n'était pas bien longue la confession de Pierre, mais il parlait difficilement. L'homme pleurait en hochant la tête. La femme se tenait debout, immobile, sa tasse d'écorce à la main.

Et puis, tout d'un coup, Pierre s'est de nouveau renversé sur son oreiller de branches... Il avait les yeux tout blancs... Après avoir une dernière fois regardé le Christ, il s'est endormi...

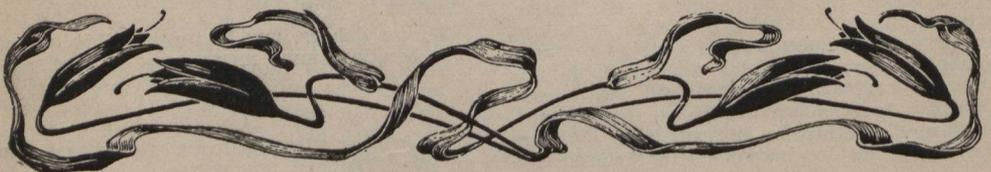
Alors, dans une langue douce et triste, le vieil homme a dit quelque chose à la vieille femme. Ils se sont mis à genoux tous deux et ils ont murmuré des paroles très lentes, comme une mélodie—leur prière des agonisants.

Au dehors, la neige floconne sans cesse à travers les sapins.

* * *

Et là-bas, au pays, dans les montagnes noires et tristes des Pyrénées, dans le village à côté du lac pris de glace, les petites sœurs dorment, la mère dort, Agnès dort. Pierre n'a-t-il pas emporté une médaille de la Vierge pour le protéger et deux baisers pour le rendre heureux?

Québec, avril 1908.



Toujours jeunes...



Soixante-quatre ans



COURRIER DE LA FAMILLE
La mère. La fille. L'enfant
par Tante Pierrette.

Toujours Jeunes...



O N demandait un jour à une vieille femme de beaucoup d'esprit : "Qu'est-ce qui fait vieillir le plus?"—"C'est de toujours penser à la vieillesse", répondit-elle. Et elle s'expliquait. Penser à la vieillesse,

c'est, pour quelques-unes, s'attrister de la fuite des jours; c'est ne pas en tirer profit à leur passage; c'est mourir en détail pendant la vie. Ces femmes vieillissent rapidement. A quarante ans, on leur en donnerait dix ou quinze de plus. Cette morosité constante détruit le physique.

Que la sombre mélancolie
N'éteigne point votre regard,
La gaieté conserve jolie,
Ma chère enfant, beaucoup plus tard.

Quand les années s'accablent, on se maintient jeune par la gaieté de l'esprit et par les soins du corps. Je n'entends pas vous donner pour modèles ces personnes âgées qui font les jeunes d'une façon bouffonne, adoptant des modes outrageusement déparées, recourant aux fards, aux crayons et aux teintures, affectant des sentiments et un langage plus jeunes qu'elles de vingt ans, sinon trente. Celles-là sont des folles, des hideurs parfois, des monstruositées quelquefois. Caricatures de la jeunesse...

Je vous propose tout simplement une douce philosophie qui se compose de vaillance, de courage, de bonté et de belle humeur. Il faut savoir comprendre la vie, comprendre que c'est une succession d'heurs et de malheurs inévitables des fois, évitables quelquefois et amoindrissables presque toujours. Et quel que soit le cas, il faut du courage, de la persévérance, toujours l'aiguillon de l'espoir. Toujours, toujours, toujours, réagissez. Persistez à voir une frange lumineuse à tout nuage noir. Conservez, en un mot, votre esprit libre, optimiste.

Quant au corps, pour le conserver relativement jeune, donnez-lui des soins constants et naturels: propreté méticuleuse, alimentation rationnelle, du grand air, de l'exercice, du massage, de l'eau, de l'eau, de l'eau.

Si vous soignez ainsi votre esprit et votre corps, la dépense en dollars et en centins ne sera pas lourde, et vous aurez à tout âge la jeunesse qui va bien à cet âge, une jeunesse agréable, attrayante qui fait que la société de femmes de 50 et 60 ans est recherchée.

* * *

Notre reine Alexandra dont je vous offre en face et plus loin trois portraits est la meilleure démonstration de ce que je vous dis. Elle a 64 ans. La jeune fille que vous voyez à la page 22 en a 18. N'est-ce pas que, ces deux âges pris en considération, c'est l'air de jeunesse de la reine qui est le plus frappant? Cette différence énorme de 46 ans ne paraît pas possible, et pourtant c'est bien indéniable.

Il y a trois ans, je crois, le peintre français Benjamin-Constant faisant le portrait de la reine d'Angleterre écrivait ses impressions. J'en détache ces lignes:

"Assez grande, de taille élancée, d'allure élégante, jamais princesse ne trouva, dans son berceau royal, plus de beauté, plus de grâce, plus de charme. Et la jeunesse est restée sur ce visage doux, aux lignes nobles, aux yeux d'un bleu pur et profond, avec un regard presque timide, mais qui vous observe tout de même, et d'où ne vient que l'expression d'une généreuse bonté."

La reine a passé par des périodes de grandes souffrances morales; les deuils les plus cruels ont marqué sa route de fille et de mère; la vie officielle l'a sans cesse surchargée de fonctions fatigantes à l'excès. Mais grâce à la philosophie optimiste de son beau et bon caractère; grâce à la vie active, aux soins physiologiques, aux sports de plein air si rigoureusement en honneur en Angleterre et au Danemark, notre reine est toujours jeune de corps et d'intelligence. Toute sa personne dégage un charme inexprimable; elle est depuis longtemps la femme la plus aimée dans tous les pays, dans toutes les classes.



AUCUNE démonstration illustrée ne saurait mieux que la gravure ci-dessus appuyer le présent article. Les deux dates parlent pour elles-mêmes, la première énonçant l'année de naissance de notre reine, la dernière faisant constater que la photographie prise en 1908 est la plus récente. Quant aux deux portraits du haut, ce sont ceux qui le furent peu après le mariage de nos souverains actuels. Bien que cet article concerne surtout les femmes, ne pas oublier qu'Edouard VII a pratiqué régulièrement beaucoup des méthodes qui assurent une jeunesse prolongée.

La grande cantatrice Adelina Patti, âgée de 65 ans, attribue à l'étonnante "fraîcheur" dont elle s'enorgueillit à son optimisme d'abord (car, selon sa propre expression, il lui suffit d'un petit coin de ciel bleu pour trouver tout le ciel très riant) et ensuite, à son habitude de vivre au grand air et de marcher beaucoup, tout en menant une vie sobre et régulière. C'est elle qui à un journaliste américain qui lui demandait la recette de sa constante jeunesse, répondait : "*Eat frugally, be hopeful and be scrupulously clean.*" C'est-à-dire : Mangez frugalement, ne désespérez jamais et soyez scrupuleusement propre. Le *Boston Globe* qui rappelle cette réponse donne, en même temps, une longue liste de per-

n'ont rien de fantaisistes. Dans leur cas il s'agit de deux personnes—la mère et la fille—qui ont toujours soigné leur régime de vie. Voyez comme toutes deux ont plutôt l'air d'être sœurs. L'autre exemple est celui d'une femme qui a commencé sur le tard à réagir contre l'abatement physique et moral. Massage moral et massage physique, dirai-je. Aussi voyez la différence.

* * *

Nestor Roqueplan a fait ce portrait de la femme qui, par négligence et du physique, a laissé la vieillesse placer sa griffe sur elle : "Après dix ou douze ans d'éclat et d'agita-



Quelle est la mère? quelle est la fille?

sonnes âgées et toujours jeunes qui doivent leur état physique et moral invariablement à

La bonne humeur,
L'alimentation sage,
L'exercice,

Le bain et le massage.

Le massage du corps et de la figure répond de plus en plus parmi nous, quand on l'a pratiqué soi-même depuis longtemps, il n'est pas nécessaire de recourir à un spécialiste, mais si on s'y met sur le tard, il est mieux d'en faire les frais d'abord, quitte ensuite à devenir sa propre masseuse. Rien de tel pour conserver la régularité et la fraîcheur des traits jusqu'à un moral qui s'en ressent.

Je vous offre deux exemples illustrés qui

tion, cette femme commence une vie de rage intime et de dénigrement contre le genre humain. Elle porte envie à celles qui débütent et leur emprunte leurs modes; n'espérant plus de grandes passions, elle court après des caprices humiliants; au bal masqué elle frétille, la taille étranglée et rajeunie par des buscs, et commence par l'esprit une séduction que doit détruire le visage. Dans les salons, elle se prend à toutes les renommées, discute les beautés, conteste les dents et les cheveux de tous, établit bêtes des gens de mérite, surprend et dénonce des regards, inquiète les gens, détruit, abîme, déchire tout autour d'elle et semble dire : Me voilà!... Elle ne se résigne pas à vieillir. Après tant

d'efforts désespérés pour vivre de mensonge, de blanc, de rouge, de fausses nattes et de méchancetés, la femme mûre arrive vite, non pas à une vieillesse heureuse et gaie, mais à une décrépitude découragée, à l'accablement, à l'oubli, à l'avarice, et n'a plus même, comme jadis, le refuge de la dévotion. Et que voyons-nous? Les jeunes gens sont moins polis, moins soigneux des bonnes formes et des convenances, et presque oublieux des devoirs de famille."

Ce portrait est chargé, parce que l'auteur voulait désigner synthétique toute une catégorie; mais il fera réfléchir.

* * *

préserver au teint son éclat et sa pureté juvéniles. L'une des conditions premières de la conservation d'une peau finement satinée et d'une blancheur transparentes est d'observer les lois principales de l'hygiène. Notons aussi qu'il est impossible de traiter de même façon la peau et le teint de toutes les femmes: on doit adapter le régime aux différents tempéraments. Les femmes d'un tempérament anémique, au teint pâle, dénué de toute animation, feront bien de suivre un régime fortifiant et solide, par suite azoté. Celles, au contraire, dont le tempérament est plutôt enclin à être sanguin, disposé aux "bouffées de sang" qui montent au visage, devront éviter de prendre une nourriture composée de vian-



AVANT ET APRES LE MASSAGE (Gravures contrôlées)

La jeunesse du corps consiste surtout dans le velouté de la peau, dans sa pureté, son éclat et sa fraîcheur. Quand on cherche à toujours paraître jeune, il ne faut donc pas négliger de conserver à la peau ces quatre qualités indispensables. Eviter surtout les marques de l'âge, et prévenez les rides qui font le désespoir des jolies femmes. Il est incontestable qu'il est impossible d'échapper entièrement à l'inévitable, mais il est certain aussi qu'on peut le retarder par des soins de tous les jours. Tenez, suivez les quelques conseils suivants, et, si nous ne vous promettons pas d'inspirer des sentiments à quatre-vingts ans, comme la célèbre Ninon de Lenclos, vous conserverez, sûrement, vos charmants attraits. Tout d'abord, il faut nous appliquer à

des trop riches, de mets irritants et trop épicés, devins généreux et de liqueurs. Assurons-nous surtout avant tout d'une bonne digestion, car il existe une relation directe — trop souvent oubliée — entre le teint et les fonctions de l'estomac. Des massages ou frictions après le bain tiède sont de toute excellence.

Pour finir: un mot seulement sur une question délicate: nous voulons parler des soins de propreté intime qui malheureusement sont trop souvent négligés, bien que des plus importants pour la santé et la beauté de la femme. Nous ne saurions trop recommander pour ces ablutions d'employer de l'eau tiède mélangée d'eau de Cologne.



Fleury Mesplet

(Le premier imprimeur de Montréal)

Par E.-Z. MASSICOTTE

CENT trente-deux ans, au mois d'avril dernier, se sont écoulés depuis que Fleury Mesplets a fondé la première imprimerie qui ait existé à Montréal. Cet anniversaire m'a rappelé que pendant longtemps j'avais accumulé des renseignements sur ce personnage obscur, entré incidemment dans notre histoire, et que mon ami R. W. McLachlan lui avait consacré une remarquable étude intitulée *Fleury Mesplet, the first printer of Montreal*, dont j'avais promis de dire un mot un de ces jours. Réunissant mes notes à celles de mon distingué confrère, je m'exécute donc, et je vais essayer de vous présenter le bizarre individu à qui les circonstances ont permis de jouer un certain rôle dans les annales de notre grande ville canadienne.



La défaite des Américains et la mort glorieuse de Montgomery, sous les murs de Québec, le 31 décembre 1775, loin de décourager nos voisins, ne firent qu'augmenter leur désir de s'emparer des possessions anglaises du nord de l'Amérique.

Aussi, lorsque Washington demanda, dans ce but, de nouvelles troupes au Massachusetts, au Connecticut et au New-Hampshire,

en obtint-il immédiatement. On comprit, cependant, que les troupes seules ne suffiraient pas pour conquérir le Canada et qu'il fallait, en même temps posséder des alliés dans le peuple. Voilà pourquoi le congrès nomma trois commissaires dont la mission consistait à visiter Montréal pour y recruter des adhérents et s'assurer des sympathies.

Ces commissaires furent choisis avec soin. L'un était Samuel Chase et l'autre Charles Carroll, tous deux représentants du Maryland. Ce dernier professait la religion catholique et se faisait accompagner de son frère, John Carroll, jésuite, plus tard évêque de Baltimore. Le troisième commissaire était un illustre septuagénaire, Benjamin Franklin, représentant de la Pennsylvanie, à la fois diplomate, philosophe et savant.

Les Carroll avaient reçu leur éducation en Europe et parlaient très bien français ; quant à Franklin, il lisait en cette langue, s'il la parlait avec difficulté, car il l'avait apprise dès 1733, au témoignage de Sainte-Beuve. (1)

A l'époque dont il s'agit, il n'était pas encore question de chemin de fer, et les communications étaient difficiles entre la future

(1) Causeries du Lundi, VII, 171.

république et notre contrée. Les commissaires quittèrent donc Philadelphie en voiture, le 20 mars 1776 et n'atteignirent Montréal que le 29 avril suivant. Dès leur arrivée, ils se mirent à l'œuvre et préparèrent l'organisation d'une assemblée qui fut tenue au Château de Ramezay. Cette assemblée n'eut pas tout le succès désiré. Les commissaires s'aperçurent que les Canadiens n'avaient aucune confiance dans leurs promesses et qu'ils préféreraient plutôt rester sous la domination d'un pouvoir éloigné que de faire cause commune avec un peuple rapproché. Franklin qui avait pour principe de ne pas gaspiller le temps dont la vie est faite, ne s'éternisa pas ici. Sa présence était trop utile ailleurs, et il retourna le onze mai. Les autres commissaires le suivirent dix-huit jours après.



Toutefois, la visite de Franklin à Montréal, ne fut pas stérile, puisqu'elle dota notre ville de sa première imprimerie.

Franklin était lui-même libraire, imprimeur et journaliste. Il aimait son art et, sans doute, il pensait, avant Siéyès que "l'imprimerie changerait la face du monde." C'est rempli de cette idée qu'au début de la lutte pour l'indépendance, il veilla à ce qu'on établit des imprimeries et des journaux dans les principaux centres des états révolutionnaires.

En venant, au Canada, il adoptait la même conduite et il s'était entendu avec le congrès pour diriger ici un imprimeur français qui se trouvait à Philadelphie depuis 1774. Cet homme n'était autre que Fleury Mesplet, et c'est à lui qu'on avait confié l'impression des lettres du congrès, adressées aux habitants de la province de Québec, en 1774, en 1775 et en 1776.



Fleury Mesplet paraît être né vers 1735, à Lyon, du mariage de Jean-Baptiste Mesplet et de Marie-Antoinette Capeau. Il grandit dans l'effervescence que produisaient, en France, les doctrines de Voltaire, de Rousseau et des encyclopédistes, doctrines qu'un imprimeur devait difficilement ignorer et dont il ne pouvait manquer d'être saturé.

Mais au dix-huitième siècle, le nombre des imprimeries était limité, au pays des aïeux, et si Mesplet avait l'ambition de devenir son maître, s'il rêvait de faire fortune, il dut croire qu'il atteindrait mieux ce résultat en suivant le courant qui jetait alors quantité d'ouvriers de partout en Angleterre. Il traversa donc la Manche afin de se fixer à Londres. Ce fut le commencement d'une longue série de malheurs.

Dans l'année où les colonies d'Amérique firent leur premier pas vers la scission d'avec la mère patrie, c'est-à-dire, en 1773, on voit que Mesplet imprime, dans la métropole anglaise, un ouvrage du colonel de Champigny, sur la Louisiane, et qu'il fait la connaissance de Benjamin Franklin. Celui-ci, prévoyant déjà qu'il pourrait l'utiliser avant

peu pour entraîner les Canadiens-Français dans la révolution; lui conseilla de se rendre à Philadelphie. Mesplet ne fut pas incrédule; quelques mois plus tard, il était à cet endroit et attendait que le congrès requit ses services. Trouvant que les événements ne marchaient pas assez vite, il fit un voyage à Québec, en 1775, pour essayer d'y demeurer, mais il y avait déjà un imprimeur (1) qui faisait d'excellentes affaires et jouissait de la faveur des gouvernants. Il retourna donc à Philadelphie et, au commencement de 1776, reçut enfin l'ordre de partir pour Montréal, en même temps que les commissaires.



C'est avec la plus grande difficulté que Mesplet put transporter, à Montréal, tantôt en voitures, tantôt en bateaux plats, ses presses, ses caractères et son papier.

Il amenait avec lui sa femme, Marie Mirabeau, un "homme de lettre", Alexandre Pochard, engagé pour rédiger le journal qui devait être édité, deux imprimeurs, John Gray et M. Hearse, puis un domestique. Le voyage dura près de deux mois, du 18 mars au 6 mai, et fut accidenté, car on pensa couler dans les rapides de Chambly. Néanmoins, Mesplet comptait que ses déboires étaient enfin finis. Hélas! il n'avait pas prévu que sa guigne le poursuivrait partout et lui demeurerait fidèle jusqu'à la mort. Il était à peine installé que les commissaires reprenaient le chemin de leur pays et que l'armée américaine évacua Montréal.

Les envahisseurs partis, les autorités canadiennes s'emparent de l'imprimeur, de son épouse et de son personnel et les logent en prison en qualité de rebelles. Ils ne furent remis en liberté qu'après vingt-six jours de détention. Pour comble, Pochard, dégoûté d'un pays qui accueillait si mal les étrangers, résilie son engagement, exige ses frais de déplacement et s'éloigne sans tarder. Voilà donc Mesplet dans l'impossibilité de publier le journal qui devait lui fournir la subsistance. Tout de même, il fallait vivre et touchés de sa détresse les Sulpiciens lui confient l'impression du "Règlement de la confrérie de l'adoration perpétuelle du S. Sacrement" puis une tragédie "Jonathan et David ou le Triomphe de l'amitié". Enfin, il imprime pour quelqu'un de Québec, les "Cantiques de l'âme dévote."

Les deux années suivantes il édite dix autres petits volumes et fonde *La Gazette du commerce et littéraire*, car il a, enfin, mis la main sur un rédacteur. Cet écrivain se nomme Valentin Jotard. Avocat français, à Montréal depuis 1768, grand admirateur de Vol-

(1) Il n'est pas hors de propos de signaler ici que William Brown, nom de cet imprimeur, avait fait son apprentissage chez William Dunlop, beau-frère de Franklin, à Philadelphie, d'où il était venu résider à Québec. Benjamin Sulte avait donc doublement raison de s'écrier, un jour, que la presse de notre province était une création yankee.

taire et grand ami de Bacchus, Jotard s'érige en génie malfaisant de Mesplet qui avait déjà un penchant pour les idées subversives et la dive bouteille. L'union ne fut pas heureuse. Très vite, la *Gazette* attira l'attention des autorités civiles et religieuses et le gouverneur Carleton décida même d'expulser les deux journalistes. Mais Haldimand arrive remplacer Carleton, et cédant aux supplications des amis de Mesplet consent à suspendre l'ordre de bannissement. Jotard profite de ce succès pour attaquer les juges qui ne lui plaisent pas, et ce fut le signal d'une catastrophe.

Le 4 juin 1778, une escouade de soldats arrête l'imprimeur et le rédacteur et les déposent dans un navire à destination de Québec. Là, ils sont incarcérés et attendent le bon plaisir du gouverneur. Pendant trois ans et trois mois, ils languissent dans les cachots, accumulent les suppliques et les promesses, puis, un jour, on les laisse s'évader, imaginant que c'est le meilleur moyen de se débarrasser de gens qui ont été détenus sans procès, contrairement à la loi.

Après sa sortie de prison, Mesplet réforme sa conduite envers les pouvoirs. Il cesse ses relations avec Jotard (1) ou du moins ne publie plus ses élucubrations, sans doute pour plaire à ses créanciers, à ses amis, et, surtout, à son excellente épouse qui ne l'a pas abandonné durant sa captivité et a tout fait pour réparer les fautes de son inconséquent mari.

Mais la guigne reparaît et Mesplet devient la proie d'embarras financiers.

Ayant présenté un compte au Congrès pour être remboursé de ses frais de déménagement et être dédommagé des pertes qu'il a subi durant son emprisonnement, les Américains ne lui accordent qu'une faible partie de la somme réclamée. Ses créanciers qui avaient toujours attendu ce règlement de compte dans l'espoir de rentrer dans leurs fonds, perdent alors espérance et patience et pratiquent des saisies sur les biens de leur débiteur. Ce dernier fit banqueroute, puis obtint un arrangement.

En 1785, il fonde la *Gazette de Montréal* qui existe encore, mais cette publication ne lui apporte pas le pactole et il continue de

(1) Jotard se range lui aussi pour épouser une veuve à l'aise, Mme Deganne. Il décède en 1787, et à sa sépulture on remarque la présence de M. Antoine Foucher notaire-avocat et M. Louis E. de Montigny, avocat.

lutter contre la pénurie. Quatre ans plus tard, sa femme dévouée décède, âgée de quarante-trois ans seulement, n'ayant pu, sans doute, résister plus longtemps à l'inconduite de son mari, aux privations qu'elle a enduré et aux tribulations au milieu desquelles elle a dû vivre.

Ce dernier coup du sort va sans doute assagir le vieil imprimeur? Pas du tout. Sept mois, au plus, après le départ de celle qui avait été sa compagne fidèle, Mesplet, qui a cinquante ans, maintenant, épouse Marie-Anne Tison, jeune fille de vingt-trois ans qui a quelques biens et qui veut échapper à l'autorité sévère d'une belle-mère.

Ce mariage remet Mesplet à flot pour quelque temps, puis en janvier 1794, au moment où ses créanciers se préparent à lui servir de nouvelles procédures, il accomplit l'acte le plus sage de sa vie, en disant un adieu définitif à notre monde.

Peu d'existence ont été plus étrange et plus triste, mais peut-on plaindre celui qui se fait l'artisan de ses propres malheurs?

Mesplet a-t-il été un esprit inquiet et tour-

menté, un remuant assoiffé d'aventures, un frondeur comme il y en avait beaucoup, dans cette France qui se préparait aux pires excès, ou bien n'a-t-il été qu'un être frivole, un inconstant, un cerveau mal équilibré, un idéologue toujours à la recherche d'un bonheur qui fuyait devant lui comme ces mirages sahariens dont parlent les voyageurs?

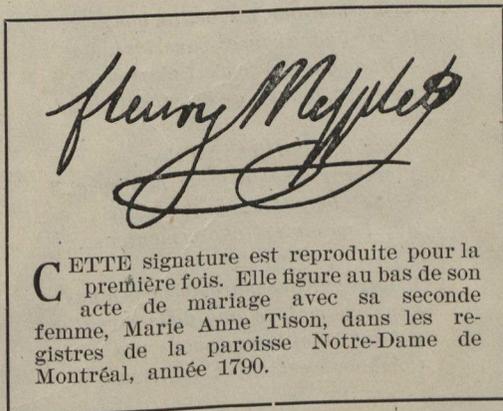
Nul ne le sait et nul ne le saura. Mais la question importe

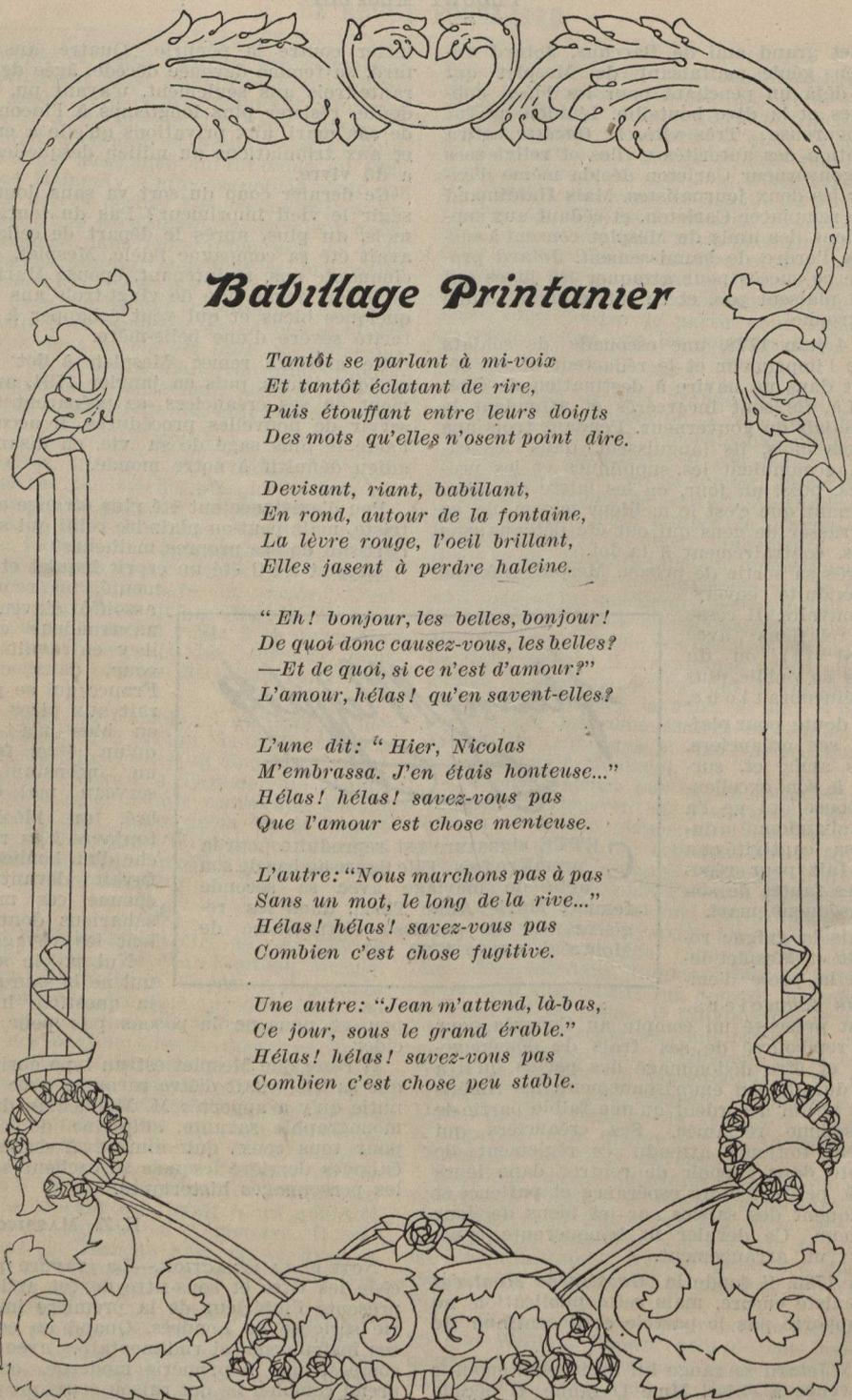
peu et nous ne la posons pas pour la décider.

Il reste que Mesplet est un type curieux et que sa vie valait d'être racontée avec la minutie qu'y a apportée M. McLachlan dans sa monographie savante, si pleine de charme pour tous ceux qui aiment à scruter les énigmes derrière lesquels se cachent souvent les personnages historiques.

E.-Z. MASSICOTTE.

NOTE DE LA REDACTION.—La gravure qui précède les titre et sous-titre de cet article représente l'intérieur de la première imprimerie sérieuse de Londres. Quand on compare ces instruments si rudimentaires avec ce qui compose une imprimerie moderne, on comprend combien ils ont raison. ceux qui prétendent que c'est dans ce domaine que les plus grands progrès ont été faits en moins de temps.





Babillage Printanier

*Tantôt se parlant à mi-voix
Et tantôt éclatant de rire,
Puis étouffant entre leurs doigts
Des mots qu'elles n'osent point dire.*

*Devisant, riant, babillant,
En rond, autour de la fontaine,
La lèvre rouge, l'oeil brillant,
Elles jasant à perdre haleine.*

*“ Eh! bonjour, les belles, bonjour!
De quoi donc causez-vous, les belles?
—Et de quoi, si ce n'est d'amour?”
L'amour, hélas! qu'en savent-elles?*

*L'une dit: “ Hier, Nicolas
M'embrassa. J'en étais honteuse...”
Hélas! hélas! savez-vous pas
Que l'amour est chose menteuse.*

*L'autre: “Nous marchons pas à pas
Sans un mot, le long de la rive...”
Hélas! hélas! savez-vous pas
Combien c'est chose fugitive.*

*Une autre: “Jean m'attend, là-bas,
Ce jour, sous le grand érable.”
Hélas! hélas! savez-vous pas
Combien c'est chose peu stable.*



Alleluia !



C'est le printemps...



C'est le printemps...

Par F. MARRIE

Les oiseaux et les fleurs
Jettent, par leurs couleurs,
Une aimable folie
Dans la mélancolie
Des tranquilles milieux.
On se plaît toujours mieux,
Quand du haut des montagnes
Les riantes campagnes
Paraissent à nos yeux
Qu'elles rendent joyeux.
L'existence est nouvelle,
Et la terre plus belle,
Enrichit l'univers
De ses produits divers.
On ne sait pas sans doute
Ce que tout cela coûte,
Et l'homme fortuné,
A qui tout est donné
Sans trêve ni mesure,
Ne voit pas la mesure
Où vit le travailleur,
Courbé sous le labour,
Blanchi par les années
Bien durement passées
Sous le chaume fumant.
Homme, femme et enfant.
Dans un naïf hommage,
Changent le paysage
Et sa sérénité.
C'est la félicité
Qui nous invite à vivre,
Son souffle nous enivre,



Son aspect nous séduit,
Et jusque dans la nuit
Le rêve se prolonge;
Nous vivons dans un songe
Qu'embaume le printemps,
Celui qui dans nos champs
Répand pour la nature,
L'admirable verdure
Qui reluit au soleil.
Un spectacle pareil
Tout gentiment m'amuse,
Ravigotte la Muse
Qui dormit tout l'hiver,
Loin des flots de la mer
Et du ruisseau limpide.
Hier tout semblait vide,
Aujourd'hui tout renaît;
L'univers apparaît
En sa robe jolie,
Tout de roses garnie,
Sur un fond verdoyant:
On dit en la voyant
De fringantes paroles,
Eminemment frivoles.

A la douce saison,
Nous quittons la maison
Pour le parc solitaire
Rempli d'un doux mystère
Que frôle nuit et jour
Une brise d'amour.

Caché sous le feuillage,



C'est le printemps...



C'est le printemps...

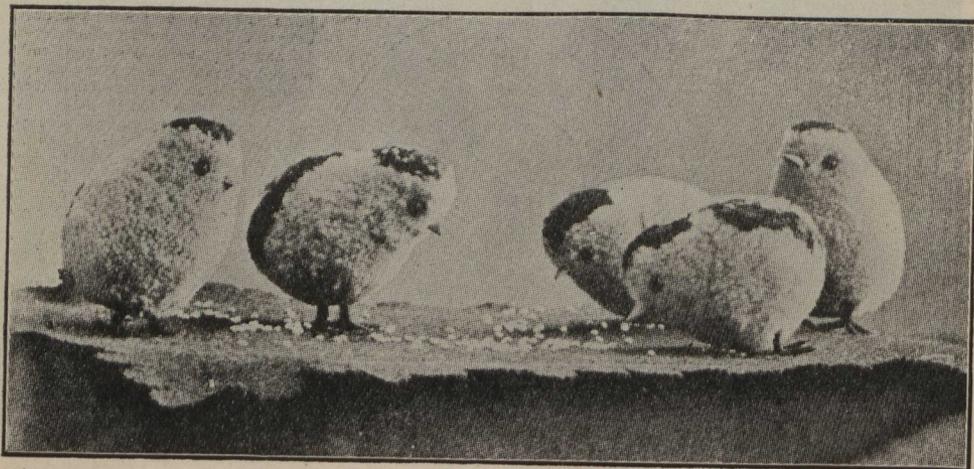
Le rossignol volage
Fait entendre son cri,
Et dès qu'il est parti,
Le moucheron timide
Bourdonne dans le vide
Clair et silencieux.

Sous la voûte des cieux,
La nature plus neuve,
Montre à la jeune veuve
Son sourire discret,
Un souffle de regret ;
Une larme dernière
Passant sur sa paupière,
Fait se clore ses yeux
Aux cils noirs et soyeux.

Essayez-les, Madame,
Reconsolez votre âme
Au foyer du bonheur ;
Donnez-lui votre ardeur,
Vous êtes jeune encore
Et quelqu'un vous adore
Qui n'ose l'avouer.
Pourquoi vous dérober
Aux feux d'une tendresse ?
Je veux votre caresse
Et ne veux que cela.
Je vous aime. Voilà
Pourquoi je vous désire
Sans trop oser le dire.



Un rayon de soleil
Annonce le réveil
De la terre endormie.
Venez peureuse amie,
Par les étroits sentiers ;
Posez vos jolis pieds
Sur la fraîche pelouse
Que tout bas je jalouse !
L'amour guide nos pas,
Le soleil n'est point las
Et vous êtes jolie !
Pardonnez ma folie,
Mon troublant embarras,
Et venez dans mes bras,
Goûter à cette vie
Qu'une mère chérie
Autrefois nous donna.
Notre bonheur est là,
Et si peu qu'il ne dure,
Eprouvons sa mesure,
Avant que le trépas
N'arrête ici nos pas,
Près du bonheur suprême,
Sensible au cœur qui l'aime
Et ne veut point mourir
Sans avoir pu cueillir
La rose sur des lèvres
Toutes pleines de fièvres,
Et dont l'aspect charmant
Grise éternellement.





C'est le printemps...



Pâques Fleuries.

Le Mariage de Fausta

(ROMAN EN DEUX PARTIES)

Par Jean Rameau

Première Partie

I

FAUSTA s'étira, dans son hamac souple, comme une chatte paresseuse, et ronronna, les yeux rapetissés par le soleil :

—Dis donc, sage Mentor?

La jeune femme qui lisait à son côté leva la tête.

—Qu'est-ce que tu veux?

—Un conseil, un tout petit conseil. Vaut-il mieux épouser un homme qu'on aime ou un homme qu'on n'aime pas?

—Cette question !... Un homme qu'on n'aime pas, naturellement.

—Parce?

—Parce qu'un homme qu'on n'aime pas, on lui résiste au moins. Tandis qu'un homme qu'on aime...

—On le rend heureux?

—Et on se rend malheureuse. On fait ses quatre volontés, on finit par être son esclave, son petit nègre.

—Eh bien, ma chère, je crois que je vais me marier.

—Ah! Tu l'as trouvé... celui que tu n'aimes pas?

—Je l'ai trouvé.

—Qui est-ce?

—Un garçon charmant, qui passe pour avoir dix millions.

—Peste!... Je le connais? demanda Mme Blanchetti.

—Je crois bien. Il a dû te faire la cour aussi.

—A moi? Dix millions?... J'aurais eu l'honneur de flirter avec dix millions?

—On l'assure.

—Mais qui? qui?

—Tu ne devines pas?

—Ah! L'Antimicrobe!

—Lui-même.

—Ce pauvre Alexandre Marjolin...

—Tu l'as dit.

—Eh bien... mes excitations, ma belle chérie.

—Est-ce qu'il y a de quoi?

—Où... Ça dépend des points de vue, estima la jeune veuve. Il est gentil, certainement... très gentil.

—Est-il capable de faire un bon petit nègre?

—S'il t'adore?

—Il en a l'air.

—Eh bien, oui; il sera petit nègre; il sera tout ce que tu voudras, j'espère. D'ailleurs, il y a des hommes qui naissent petits nègres, tu sais bien; et lui, Alexandre, il semble n'avoir été mis au monde que pour être battu.

—Et content?

—Ça... Tu ne l'aimes pas du tout, du tout?... Un peu tout de même? Avoue?...

—Ah! non, certes! déclara Fausta en sautant à terre.

—Et tu l'épouses?... Moi qui te croyais une sentimentale!

Ça dépend des points de vue, comme tu dis.

—Il est certain que l'Antimicrobe...

—N'encourage pas au sentiment.

—Mais ses millions...

—Oh! ce n'est pas seulement pour eux. J'en pourrais trouver ailleurs, des millions.

—Ça ne m'étonne pas. Tournée comme tu es, et si emmillionnée, toi-même...

—Mais il y a la question maman.

—Oh oui! Toujours tendre, ta maman?

—De plus en plus. Il n'y a pas un de mes soupirants qui ne lui fasse pousser au cœur la petite fleur bleue.

—Pauvre femme!

—C'est comme ça. Il y en a quatre ou cinq, par mois, qui tournent autour d'elle, pour lui demander ma main; et, s'ils montrent tant soit peu de velours dans les yeux, en lui parlant, ils la troublent, la font rougir; et c'est sa main, à elle, qu'elle leur offrirait plutôt... Comme j'ai horreur des drames, en famille...

—Alors, Alexandre...

—Celui-là ne lui dit rien.
 —Pas de velours dans les yeux?
 —Il faut croire. Et c'est pourquoi je vais me décider peut-être. Maman n'en souffrira pas... D'ailleurs, elle me pousse vers lui, de toutes ses forces. Tu comprends : un si beau parti...

—Et ton père?
 —Ça lui est égal. Mon père veut tout ce que je veux.

—C'est un homme de goût. Eh bien, mais... chère madame Marjolin...

—Oh! ce n'est pas encore fait. Je suis de la vieille école, moi; et, malgré tes principes, je me figure que ce n'est pas si mauvais que ça d'épouser un homme qu'on aime, un homme qu'on trouve beau, intelligent, fin, digne de toutes les tendresses, de toutes les soumissions. Et, d'un comme ça, ce serait exquis, va, d'être le petit nègre!

—La voilà bien, la Fausta romanesque!

—Il n'y a que le romanesque de sérieux dans la vie.

—Tu finiras mal!

—C'est possible. Mais il y en a tant d'autres qui, par crainte de finir mal, ne commencent jamais rien...

Fausta secoua ses cheveux bouclés, se courba, ondulse, pour faire glisser, avec l'index, son talon étroit dans un soulier de peau blanche, dont il était sorti pendant la sieste sur le hamac, et, prenant le bras de son amie, elle lui dit, avec une soudaine phosphorescence au fond des yeux :

—Viens! Je vais te montrer quelque chose.

—Où ça?

—Au bout du parc.

—Tu es amoureuse... Ça se sent.

—Oui; amoureuse d'un rien, d'une ombre, d'une sorte de geste... Tu vas voir.

Et, quand elle lui eut fait traverser tout le parc, Fausta mena son amie devant un fauteuil de bois fruste, abandonné sous un saule, près d'une mare couverte de feuilles mortes.

—Regarde, lui dit-elle à demi-voix, comme on parle au seuil d'une église.

—Quoi donc?

—Là, devant le fauteuil, par terre...

Elle montrait une jonchée de roses.

—Eh bien?

Fausta expliqua, en souriant, en parlant plus bas encore, et en regardant autour d'elle, furtivement, comme si elle s'était attendue à voir paraître quelqu'un derrière les arbres :

—C'est mon petit coin. J'y viens, tous les jours, quand le coucher du soleil est beau; je m'assois dans ce fauteuil et j'y rêve une heure, deux heures, jusqu'à ce qu'il soit nuit. Et, chaque soir, depuis une semaine, je trouve des pétales de rose, sur le gazon, à la place où je dois poser mes pieds.

—Tiens, tiens!

—N'est-ce pas que c'est gentil?

—Qui fait ça?

—Je n'en sais rien.

—Quelque Ruy Blas de banlieue?

—Ne te moque pas!

—Tu ne soupçonnes personne?

—Personne.

—Tu n'as jamais vu d'étranger entrer dans le parc?

—Jamais.

—Alors, c'est un de tes jardiniers qui t'apprécie... ou qui désire de belles étrennes.

—Oh! protesta la jeune fille.

Et l'arc de ses sourcils se contracta comme pour lancer des flèches.

—Ça te défrise?... Mettons que c'est un marchand de pissenlits ou de mouron qui a de la littérature.

—Je t'étrangle!

—Bon, bon! C'est le Prince Charmant.

—Pourquoi pas? Prince ou roturier, il me charme, il m'intrigue, il me fait rêver; et je t'assure que si c'était un homme tant soit peu épousable...

—Pauvre *Antimicrobe*!

—Oh oui!

—Mais c'est peut-être lui, l'*Antimicrobe*. Il a du sentiment, je t'assure.

—J'y ai pensé, avoua Fausta en baissant les yeux d'un air déçu.

—Sa villa n'est pas loin de la vôtre.

—A cinq cents mètres.

—Et alors, comme il t'adore...

—Oui; c'est bien possible que ce soit lui... Ah! ce serait dommage, pourtant!

Avec la pointe de son soulier, Fausta rassemblait distraitemment les roses; puis, d'un mouvement souple, elle en ramassa une poignée, les approcha de son visage, et les respira, voluptueusement, une seconde, en fermant les yeux.

—Non! non! ce n'est pas lui! dit-elle avec ardeur. C'est un autre! un autre bien plus tendre, plus délicat! Je sens une âme toute fraîche...

Elle pressa les feuilles de rose, les pétrit de ses doigts nerveux, en parfuma ses poignets nus, ses avant-bras nus... Elle aurait voulu s'en oindre toute.

—Eh! tu as l'air de vibrer joliment!

—Pourquoi pas?

—Viens-t'en vite, tiens! Si tu restais trop, tu le verrais peut-être, et tu aurais une de ces déceptions...

—Ce n'est pas sûr. D'ailleurs, il n'y a pas danger que je le voie. Il est d'une discrétion! Avant-hier, je me suis cachée derrière ce massif, là-bas, et j'ai attendu presque toute la journée. Je n'ai rien vu venir. Et je n'ai eu qu'à m'absenter un quart d'heure pour aller recevoir une visite... Quand je suis revenue, les roses étaient à leur place.

—Apportées par un esprit ailé?

—Peut-être.

—Ce n'est pas un esprit, va! Ou il faut croire qu'il en a bien peu. Dans l'Etat où il te met avec ses roses, il n'aurait qu'à se montrer pour être le plus heureux des hommes... Mais je te laisse, ma petite. C'est peut-être pour ce soir!

—Tu t'en vas?

—Dame! Il va être nuit. Et ce que le vent souffle! Il y a des tempêtes dans l'air... A un de ces jours!

—Attends ! Je t'accompagne jusqu'à la grille.

—Non, non ! Tu pourrais le manquer. Reste là... Tu viendras me dire, demain, si tu lui vois le bout du nez ?

—Bien sûr, je te dirai.

—Bonne chance !

La jeune femme se dirigea vers la grille. Fausta la reconduisit jusqu'au pavillon du garde, lui baisa les joues, puis s'en retourna, pensive, du côté de la mare.

Le vent du sud soufflait avec force. On était en plein automne. Tous les arbres se défeuillaient.

Fausta marcha, inconsciente, poussée par les mains mobiles du vent. Il faisait doux comme en été. Les bois fleurissaient les champignons gras et la mousse humide. A travers ses souliers fins, la jeune fille sentit le sol tiède, parfois, comme une peau humaine.

Elle était énervée ; elle ouvrait et fermait ses mains comme pour prendre des poignées de vent. De temps à autre, un paquet de feuilles jaunes lui frôlait le visage, toutes vibrantes de vie encore, et ses paupières se baissaient pour mieux percevoir ces caresses mystérieuses de la saison mourante.

Elle retrouva son fauteuil, s'y assit, regarda l'horizon, les pieds sur les roses. Mais ces pieds frémissaient comme s'ils s'étaient aventurés, dans une fourmilière.

—Oh ! qui est-ce ? qui est-ce donc ? murmura-t-elle en promenant ses regards sur les massifs d'alentour. Pourquoi ne se fait-il pas connaître ? Comme je l'aimerais, celui-là !

Le coucher du soleil était splendide. Un gros nuage violet avait des éclaboussures d'or. La Seine fumait comme un fleuve de lave. Sur les coteaux d'en face, des villages lointains semblaient des agrègements de corail, des traînées de rubis tombées de quelque manteau d'empereur. La pelouse descendante, chauffée de rayons rouges, avait des ressautes ombrés et faisait penser à quelque poitrine gigantesque parcourue de spasmes violents.

Mais, ce soir, Fausta était distraite... Elle regardait moins l'horizon merveilleux que le mur de clôture proche : et toutes les fois qu'une feuille poussée par le vent lui touchait l'épaule, elle éprouvait un sursaut, comme si elle avait senti la main d'un inconnu qui l'abordait, par derrière.

Longtemps, elle resta sur ce fauteuil, les yeux vigilants, les oreilles attentives. Mais personne n'arrivait jamais. Ces Côteaux de Marly semblaient déserts. Aucune âme n'avait l'air de palpiter dans ces paysages. La grande voix du vent couvrait tous les bruits ; et les feuilles mortes, seules, devaient avoir des rendez-vous. Comme elles couraient ! Il en passait de toutes sèches, de toutes nerveuses, qui se chiffonnaient en se heurtant, avec des airs de petites vieilles voulant faire encore un tour de danse avant de mourir.

Contre le mur de clôture, dans un creux de la pelouse, il y en avait des monceaux dorés, où un souffle tempétueux provoquait parfois des soulèvements sonores, comme un

sanglier en folie éparpille des broussailles d'un coup de boutoir. Et soudain Fausta eut envie d'aller s'étendre dans ce creux. Elle adorait les feuilles mortes. Leurs parfums l'émouvaient. Elle croyait y sentir la dernière pensée des arbres flétris ; et c'était doux comme des soupirs d'aéules qui partent.

Elle s'assit dans le creux tiède et fit passer avec joie ses bras nus dans le fouillis des feuilles rousses.

Le ciel commençait à se décolorer. Le vent y bousculait des nuages livides. L'un après l'autre, les villages s'éloignaient sur les coteaux. Fausta s'allongea sur l'herbe et ferma les yeux. Il faisait exquis. Le parc, agité par la rafale, grondait comme un orgue. Chaque arbre avait sa note.

Chênes encore verts, marronniers dévastés à demi, peupliers totalement nus, tous prenaient part à la symphonie énorme, avec des voix diverses. Des ajoncs épineux grinçaient comme des fibres discordants ; des fougères décrépites avaient des refrains de petites écolières qui blaisent ; et, de temps à autre, quelques bruits mats de branches heurtées ressemblaient aux coups de bâton du chef d'orchestre sur son pupitre.

Ayant rouvert les yeux, Fausta vit tourner deux pétales de rose aux pieds du fauteuil ; ils avaient l'air de se chercher.

Elle soupira ; et sa main gauche s'enfonça un peu plus dans les feuilles mortes ; sa droite, s'étant levée, s'appuya sur le mur, où des mousses courtes mettaient un duvet animal.

A cette place, le mur dépassait à peine de cinquante centimètres le niveau du sol. Il était surmonté de barreaux de fer assez espacés, qui s'armaient de crochets pointus. De l'autre côté du parc, un chemin se creusait, plus bas de deux mètres cinquante environ. Fausta pensait bien que le mystérieux ami porteur de roses ne pouvait venir que de ce côté-là. Aussi le moindre bruit, dans le petit chemin, la faisait-elle tressaillir.

Mais elle ne compta plus beaucoup le voir arriver, ce soir ; et, attristée, l'espoir s'en allant d'elle comme la clarté du ciel, la jeune fille referma les yeux. Les feuilles tombaient, plus dures. Il en arrivait des monceaux des branches voisines. A chaque instant, Fausta les sentait se poser sur elle. Feuilles dures de platanes, feuilles souples de tilleuls, celles des hêtres arrondies et dorées, celles des saules oblongues et pâles, elles s'accumulaient là, péie-mêle, comme si elles avaient voulu recouvrir son corps. Oh ! elle les distinguait très bien les unes des autres, sans relever les paupières. Celle-ci, qui lui apportait une carresse rude, comme une paume de paysanne, ce devait être une feuille de châtaignier ; et celle-là qui chatouillait comme un doigt rose de bambine, ce devait être une feuille d'acacia. Certaines palpaient sur son cou avec des douceurs de baisers. Oh ! oui, des baisers ! Tous les arbres du parc s'amusaient à la baiser, ce soir, de leurs lèvres vermeilles ; baisers sur ses chevilles, baisers sur ses poignets, baisers sur son menton et sur ses

joues... Oh! à présent, sur sa main, sur ses doigts qui entourent un barreau de la grille, ne dirait-on pas un véritable baiser de personne vivante et non de feuille morte? une vraie bouche qui se pose, qui appuie, qui respire?...

Fausta rouvrit les yeux et poussa un cri. Ce n'était pas une feuille; c'était bien une bouche.

La tête d'un homme venait de disparaître entre les barreaux... Oui, une tête; elle avait bien vu, malgré la nuit déjà sombre. Quelqu'un venait de lui baiser la main à travers la grille.

Vivement, Fausta se dressa, regarda du côté du chemin.

Elle entendit des pas rapides, une fuite la vallée; mais eue ne distingua qu'une silhouette confuse. Et, en deux secondes, cette silhouette eut disparu, à droite, dans un sentier de traverse perpendiculaire au chemin et bordé de hautes clôtures.

Bouleversée, Fausta fit quelques pas, pour tâcher d'apercevoir la personne qui venait de s'échapper par ce sentier. Mais la mare était en face du sentier; et le mur, plus haut, gênait la vue. D'ailleurs, l'inconnu devait déjà être loin, fondu dans la nuit.

Pendant quelques secondes, la jeune fille resta immobile. Elle était fort oppressée. Elle avait posé les mains sur sa poitrine, comme si son cœur ne trouvait plus la force de battre.

—C'est lui! Ce ne peut être que lui! se dit-elle à voix basse. Pourquoi n'ai-je pas ouvert les yeux plus tôt?

Lentement, elle revint à la grille, examina les barreaux à travers lesquels cet homme venait de passer la tête. Elle ne devait pas être bien grande, cette tête. Il n'y avait pas vingt-cinq centimètres d'espace, entre les barreaux et les crochets qui les hérissaient de place en place. Une tête ordinaire ne devait pas s'y introduire facilement.

Fausta se dit:

—Il me semble que la tête de M. Marjolin ne passerait pas.

Et cette réflexion lui fit du bien.

Mais, en considérant les crochets avec attention, elle eut un léger tressaillement de surprise. L'un de ces crochets avait dû érafler la tête de l'inconnu, le blesser même, car une petite goutte rouge tachait le mur.

Sans doute, l'homme avait retiré la tête un peu trop vite en voyant les yeux se rouvrir, et il n'avait pas pris garde.

—Pauvre garçon! soupira Fausta.

Elle toucha cette goutte de sang avec son petit doigt et il lui sembla que tout son corps en était réchauffé.

Mais une idée lui traversa la tête, brusquement:

—Il a plu hier, et le chemin est encore détrempé par places... Il ne doit pas être difficile de voir les empreintes des souliers.

Aussitôt, elle remonta vers la maison, entra chez le garde et lui dit:

—Venez avec moi, Vincent.

Elle sortit du parc, le contourna par le

chemin encaissé, s'arrêta près du mur, sous les barreaux qui devaient se trouver en face du creux où elle venait de s'étendre, et là, se baissant, elle dit au garde qui l'avait suivie:

—Regardez, je vous prie, s'il n'y a pas de traces fraîches... Tenez, là, voyez-vous? Des pas... Un soulier à bouts carrés, dirait-on.

—En effet, mademoiselle... Il y en a même plusieurs. On a piétiné là, ce soir.

—N'est-ce pas?... Et d'où viennent-ils, ces souliers? Si vous pouviez découvrir?

—Ah! pour ça, il n'y a plus beaucoup de lumière.

Le garde tira une boîte de sa poche, frotta une allumette et l'approcha du sol.

—Ils venaient d'en haut, mademoiselle, de la grand-route de Saint-Germain.

—Ah! Et ils sont anés?...

—Vers le bas... Oui, oui; tenez, ils reparessent ici. Que Mademoiselle se donne la peine de regarder elle-même.

—Et ils ont pris ce sentier, n'est-ce pas?

—Le sentier... grommela le garde en frottant une autre allumette... Mais oui, tout juste! Ce sont bien les mêmes traces dans le sentier.

—Oh! Vincent! vous qui êtes un vieux chasseur, je gage que vous pourriez suivre cet homme à la piste et découvrir où il demeure..

—Ça, on n'est jamais sûr. S'il a pris à travers des fourrés, par exemple...

—Ce n'est pas probable. Il a dû continuer tout droit et retourner chez lui, bien vite... Tâchez de savoir, voulez-vous? Allumez une lanterne et suivez ces traces le plus longtemps que vous pourrez. Vous me rendriez service, mon bon Vincent.

—Mademoiselle croit donc que c'est un malfaiteur?

—Oh! non! un malfaiteur? Je ne pense pas...

Mais on ne sait jamais, en somme... Tout à l'heure, en me promenant, il m'a bien semblé voir quelqu'un qui essayait de franchir le mur, à cette place; et je suis un peu inquiète... Cependant, n'en parlez pas à Madame. Il est inutile de l'effrayer... Mais tâchez de savoir, je vous prie, le plus tôt possible. Et, si vous découvrez quelque chose, venez me le dire, à moi, à moi seulement... Je serai sur la terrasse.

—Bien, mademoiselle. Je vais essayer.

Le garde rentra dans son pavillon, alluma une lanterne, s'arma d'un gourdin et partit

II

Sur la terrasse, Fausta songeait.

Il était cinq heures et demie. La nuit paraissait complète. Le vent continuait à tourbillonner, éparpillant les dernières feuilles.

A chaque minute, la jeune fille se penchait sur la balustrade pour regarder le pavillon du garde. Elle était impatiente. Il lui semblait que Vincent aurait déjà dû revenir. Sans doute, il avait du mal, le brave homme. Quand rentrera-t-il? Pourvu qu'il n'allât pas trop loin? Si elle le menaient jusqu'à Bougi-

val, jusqu'à Paris, ces traces de souliers à bouts carrés? On ne pouvait pas savoir.

—J'ai été bien légère! pensa Fausta.

Mais elle ne s'en repentait pas trop. Elle avait un tel prurit au cœur! Que n'aurait-elle fait pour connaître son nom, à ce poétique et fugace amoureux!

Car c'était un amoureux; il n'y avait plus de doute. Ce baiser sous la main était concluant. Comme il avait été bon! Fausta s'en trouvait tout émue encore. Elle brûlait, sa main; elle avait la fièvre. Depuis que ces lèvres mystérieuses l'avaient touchée, elle frémissait toute et s'ouvrait, se fermait, inconsciemment, comme pour prendre en l'air quelque chose d'insaisissable.

Fausta la baisa elle-même, tout à coup, et aspira longuement son parfum.

—Non, non! Ce ne doit pas être l'*Antimicrobe*! Le pied était trop petit! se dit-elle. Il a des pattes de charretier, ce pauvre Marjolin!

Elle fit de nouveau quelques pas sur la terrasse et regarda vers le pavillon, secoua ses cheveux sur son cou, avec des trémoussements de lionne énermée.

Et, rapidement, elle rentra, passa dans son cabinet de toilette, se recoiffa, changea de robe, se fit belle, comme si Vincent devait le lui amener, dans quelques minutes, son amoureux inconnu, le Prince Charmant de ses rêves, le magnifique et tendre ami qui n'hésitait pas à se blesser, à travers une barrière hostile, pour répandre sous ses pieds quelques pétales de rose, ou déposer sur sa main un baiser plus discret qu'un effleurement d'aile.

Devant sa glace, elle eut un sourire approbateur et pensa:

—Je ne lui déplairais pas trop s'il me voyait maintenant.

Il était, ce soir, d'une beauté rare. La poésie de cette aventure la transfigurait. On est toujours belle quand on aime. Les monstres les plus avérés éprouvent, aux prémices de la passion, des épanouissements subits qui aveuglent sur leurs disgrâces.

Fausta, d'ailleurs, n'en avait aucune. Elle était toujours fort remarquée pour la sveltesse de sa taille et la pureté de ses traits. Elle était grande, brune, vive; ses sourires décelaient l'enthousiasme des races jeunes, ses yeux la clarté des âmes hautes.

Ils étaient d'un jaune clair, ses yeux, un jaune de foyer qui flambe, et ceux qui en recevaient une étincelle au visage gardaient longtemps une brûlure délicieuse. Elle avait la bouche petite au repos, mais large et richement expressive dans la conversation. Ses dents étroites, bien rangées en bataille, semblaient attendre avec connance les fruits savoureux de la vie parisienne.

On pouvait faire une critique, cependant; les cheveux, comme chez la plupart des forts, étaient plantés un peu bas sur le front.

Mais la fraîcheur, l'éclat et l'attrance de l'ensemble étaient extraordinaires, et Fausta produisait une sensation profonde partout où elle paraissait. Elle ne pouvait entrer dans une salle de spectacle sans voir converger les

lorgnettes sur ses épaules; et c'était un peu elle qu'applaudissaient les voisins quand ils croyaient s'émouvoir aux splendeurs d'un opéra ou aux finesses d'une comédie. Elle provoquait des attroupements devant la porte de des magasins où elle pénétrait. Un Russe trop véhément avait aigilli l'enlever aux courses de Deauville; et depuis que ses parents avaient acheté cette propriété du *Bel-Respiro*, sur les hauteurs de Marly, on entendait ronfler beaucoup plus d'automobiles sur la route de Saint-Germain.

Qu'y avait-il d'étonnant à ce qu'un admirateur timide vint effeuiller des roses devant le fauteuil où elle devait s'asseoir?

Une légère tache, sans doute, c'était sa famille. Fausta n'était point une Montmorency. Ses grands-parents avaient bêché la terre dans le Sud-Ouest. Son père, Léonard Navarroux, tirait sa fortune des *Galerias Saint-Antoine*, un magasin de nouveautés actuellement prospère, qu'il avait créé vers 1880. Cet établissement, qu'il dirigeait toujours, lui rapportait une moyenne de trois cent mille francs par an.

Il est presque de tradition, dans les magasins de nouveautés, que les patrons épousent leurs commises, non pas les plus intelligentes, mais les plus jolies. Navarroux n'y manqua pas. Et la mère de Fausta, qui portait actuellement des rivières d'un quart de million sur ses épaules pour aller aux soirées de la Présidence, avait eu, à ses débuts, sur ces épaules plus fraîches, des chemises de toile écarue et des fourrures en lapin.

On le savait un peu partout, à Paris, et c'était pourquoi, malgré sa beauté, son intelligence et sa dot, Fausta Navarroux ne pouvait guère prétendre qu'à épouser un parvenu comme elle.

L'*Antimicrobe*, avec ses dix ou douze millions, paraissait donc être l'échelon supérieur sur lequel son pied nerveux pût se poser.

L'*Antimicrobe*— autrement dit Alexandre Marjolin—devait sa fortune à la pharmacie. Son père avait été le lanceur des fameuses *Pilules antimicrobiennes*, si longtemps célébrées à la quatrième page des journaux. Qui ne se souvient des imposantes affiches? Un gentleman robuste est assailli par une nuée de petits monstres à gueules effroyables et à griffes acérées, qui le menacent de toutes parts. Mais, lui, souriant, sort un étui de sa poche, et proclame: "Il n'y a rien à faire, messieurs! J'ai sur moi un flacon de *Pilules antimicrobiennes* du docteur Marjolin!"

Était-ce donc le fils de cet aimable savant, pourri de civilisation et gavé de jouissances, qui pouvait avoir des sentiments assez éthérés pour baiser si dévotement, à travers une grille, au risque de se rompre le cou, les doigts d'une jeune fille qui rêve?

Non, non! Quoiqu'il la harcelât de ses aveux depuis trois semaines, quoiqu'il la recherchât avec une ténacité de rustre, ce ne pouvait pas être lui.

Et, tout en s'habillant, en se parant comme pour recevoir un roi, Fausta continuait à

regarder par la fenêtre, vers le pavillon du garde.

A cinq heures trois quarts, elle tressaillit.

—Mais il est là ! se dit-elle.

Vincent revenait en effet. Sa lanterne rougeoyait à travers les arbres.

Deux minutes après, il fut sur la terrasse.

—Et bien, Vincent ?

—Me voici de retour, mademoiselle.

—Avez-vous découvert quelque chose ?

—Oui, je crois.

—Ah ! Alors ?...

—J'ai suivi les traces dans le sentier, aussi soigneusement que j'ai pu, et elles ne m'ont pas mené bien loin.

—Où donc ?

—A la *Villa des Bruyères*.

—Chez les Marjolin ?

—Oui, mademoiselle.

Fausta parut accablée. Elle demeura muette pendant quelques secondes. Ensuite elle reprit, d'une voix qui tremblait un peu :

—Vous êtes bien sûr, Vincent ? Vous ne vous êtes pas trompé ?

—Ça m'étonnerait, mademoiselle. C'étaient bien les mêmes traces que j'ai relevées devant la grille de Mme Marjolin, et elles m'ont paru continuer dans l'allée, du côté de l'entrée des maîtres. Mademoiselle pourra s'en assurer elle-même, demain matin, s'il ne pleut pas cette nuit...

Et, comme Fausta restait de nouveau silencieuse, le garde continua :

—Ça m'a étonné, moi aussi, d'ailleurs. Pour monter comme ça sur des murs, il faut avoir des dessins plus ou moins honnêtes... Cependant, si cet homme entre chez Mme Marjolin par l'allée des maîtres... Encore si ça avait été par la porte de service...

Mais Fausta ne paraissait pas accorder une grande attention à ces remarques

—C'est bien. Je vous remercie, dit-elle au garde.

Et, lorsqu'il fut reparti, elle tomba, fort déprimée, dans une bergère.

Adieu le Prince Charmant ! Ce n'était qu'un fils de pilulier !

—Eh bien, va pour le pilulier ! se dit-elle après un instant de songerie.

Et, vivement, elle se remit debout.

C'était gentil, en somme, ce qu'il avait fait là. Il devait être plus tendre, plus raffiné qu'il n'en avait l'air. Il y avait des trésors cachés dans ce garçon. Pauvre garçon ! Il souffrait ; voilà pourquoi, sans doute, il avait eu ces gestes adorables. Elle l'avait tellement rebuté, depuis quelques jours, elle lui avait si bien laissé croire qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne l'aimerait jamais, qu'il pouvait aller madrigaliser ailleurs...

Eh bien, si ! Elle l'aimerait peut-être ! Le souvenir de ces derniers actes mettrait en elle assez de douceur pour lui faire supporter beaucoup de choses. Puisqu'elle songeait à l'épouser, tantôt, ne devait-elle pas, maintenant, s'unir à lui avec une véritable allégresse ? Et puis, cela ferait plaisir à tant de monde !

—Hé, oui ! soupira Fausta Navarroux, tan-

dis que l'incendie semblait s'éteindre au fond de ses yeux clairs, je vais le lui signifier ce soir que je consens à être madame l'*Antimicrobe*.

Mais elle se retourna. Sa femme de chambre entra.

—Madame fait prier Mademoiselle de descendre ; il y a des visites.

—Qui ?

—Mme Lepoutreux, Mme Marjolin.

—Ah ! bon. J'y vais tout de suite.

Et, quelques secondes après, Fausta descendit, lentement, avec cette nervosité un peu hautaine des guerriers qui vont se rendre.

Mme Marjolin, qu'on appelait la *Mère Coupe-Toujours*, depuis que sa maison servait d'intermédiaire entre le public et quelques chirurgiens notables, était une femme robuste, d'une cinquantaine d'années, affublée d'une perruque extra-sombre, d'où l'on s'attendait toujours à voir sortir une pie ou un merle, tellement cela paraissait propice aux nichées des oiseaux. Elle portait des lunettes et offrait peu d'agréments aux regards d'un observateur. Mais on disait d'elle que ses oreilles étaient ravissantes, "vraiment ravissantes !" On ne savait pourquoi, d'ailleurs, peut-être parce que cette partie de sa personne était la seule qu'on pût regarder sans déplaisir.

Elle était fort aimable pour les hôtes du "Bel-Respiro". Elle venait bavarder chez eux deux ou trois fois par semaine. Depuis que son fils était si amoureux, elle paraissait elle-même rongée de passion et tournait vers Fausta des yeux implorants de chienne maigre. Elle ne vivait que pour son Alexandre, ne comprenait pas qu'on put lui résister, qu'on osât le faire souffrir.

—Bonsoir, chère voisine ! lui dit Fausta.

Et son sourire eut pour elle des lueurs inaccoutumées.

Elle l'embrassa sur les deux joues, devant Mme Lepoutreux, ce qu'elle n'avait jamais fait encore.

Et quand Mme Lepoutreux fut partie, Fausta demanda gentiment :

—Et Alexandre ? Comment va-t-il ?

Elle restait tout éblouie, la pilulière.

—Mais très bien ! Il va très bien ! balbutia-t-elle. Il m'a chargée de vous présenter ses meilleurs hommages.

—Il aurait aussi bien fait de venir les présenter lui-même.

—Oh ! il ne demande que ça, vous savez ?

—Moi non plus... Est-ce qu'on le verra, un de ces jours ?

—Mais quand il vous plaira, mignonne.

—Eh bien, faites une chose : re-~~tez~~ dînez, ce soir... N'est-ce pas, maman ?... Et je vais téléphoner à Alexandre pour qu'il se joigne à vous.

Les deux mamans se regardèrent, charmées. Elles désiraient tellement, l'une et l'autre, que ce mariage s'accomplît !

—Ma petite amie, déclara Mme Marjolin, vous êtes un amour. Je ne demanderais pas mieux que de rester à dîner chez vous, et si Alexandre savait... Mais c'est impossible,

ce soir. Il nous faut aller chez les Moiru, à dix heures... Vous n'y venez pas?

—Ah! les Moiru! c'est vrai! dit Mme Navarroux. Grand tralala, ce soir. Une revue inédite, n'est-ce pas?

—Oui; et Alexandre joue. Alors, vous concevez... Mais c'est bien simple: venez dîner vous-même, et, à dix heures, nous partirons ensemble. Comme Alexandre sera heureux de vous voir! Ça va-t-il? Acceptez! Vous nous feriez tant de plaisir!

Fausta consulta sa mère du regard.

—Qu'est-ce que vous en dites?

—Les Moiru... murmura Mme Navarroux en cachant mal la moue qu'elle avait, autrefois, pour les clientes qui marchandait un coupon de trois quatre-vingt-quinze.

Certainement, elle avait reçu un carton pour cette fête; mais elle s'était promis de ne pas y assister; ils avaient fait leur fortune dans les engrais chimiques, ces Moiru, et les ambassadeurs n'abondaient pas chez eux. Néanmoins, comme Fausta semblait y tenir...

—Eh bien, c'est entendu; nous allons chez les Moiru, et nous dinons chez vous, toutes deux.

—A huit heures! Parfait!

Mme Marjolin en aurait sauté de joie comme une petite pensionnaire.

Au bout de cinq minutes, elle s'en alla, frétilante, après avoir embrassé la mère et la fille comme du bon pain.

—A tantôt! Ne manquez pas surtout! recommanda-t-elle en montant dans son auto.

—Non, non! promit Fausta. Nous serons chez vous dans une heure. Couvrez-vous bien!

Quand Mme Navarroux fut seule avec sa fille, elle lui demanda:

—Que signifient tant d'amabilités?... Tu te repens donc?

—Mais oui.

—Et tu consens à l'épouser?

—Puisque ça vous fait plaisir, maman...

—Oh! cher trésor!!!

—Je vais lui dire "oui" ce soir même. Et, vers le premier de l'an, j'espère...

—Come tu y vas!

—Oh! puisqu'il le faut, finissons vite.

—Si ce n'est pas de bon cœur...

—Mais si, mais si!... Allez vous faire belle, maman! Nous avons le temps tout juste, en ouvrant ses placards.

Fausta remonta, elle aussi, à son cabinet de toilette, et manda sa femme de chambre.

—Comment vais-je m'habiller? se dit-elle

Elle était assez indépendante dans son esthétique. Elle n'aimait pas se vêtir comme tout le monde.

Elle avait l'horreur instinctive de tout ce qui était à la mode et cela pouvait être, parce que sa fortune lui venait justement d'un magasin de modes. Elle comprenait difficilement pourquoi ce qui fut seyant et de bon goût à un moment donné paraissait ridicule et de mauvais ton quelques années plus tard, il ne lui déplaisait pas de faire bouffer ses manches par en bas quand il convenait de les faire bouffer par en haut, et de laisser devi-

ner qu'elle avait des hanches quand l'élégance suprême était de n'avoir que du croupion. Que de scènes avec sa mère à ce propos!

Mme Navarroux, elle, était toujours à la mode.

C'était une grande, blonde et rayonnante personne, dont l'épanouissement exaspéré faisait penser à ces pivoines qui ne finissent jamais de s'ouvrir. Elle était une fervente des modes morales aussi bien que des modes physiques. Elle suivait un régime, s'attendrissait devant les chiens qui coûtaient deux mille francs et professait de l'admiration pour les tableaux dont on demandait deux mille louis. Elle savait toujours faire évoluer son idéal selon les commandements de la rue de la Paix, et il n'y avait point de danger que son corps accusât des rotundités là où les couturiers déclaraient qu'il ne devait plus y avoir que des creux.

—Tu t'arranges comme une bohémienne! disait-elle à sa fille dix fois par jour.

Ce à quoi Fausta répondait:

—Si les bohémienues sont moins sottes que nous...

La beauté de Fausta, d'ailleurs, permettait des hardiesses de parure qu'on n'aurait point pardonnées à une autre. Ainsi, au lieu de porter ses cheveux en auvent et fortement hérissés autour du front, comme si on venait de se crêper avec de robustes harengères, elle les portait quelquefois "à l'enfant", coupés à hauteur des épaules et séparés par une raie médiane. Alors Mme Navarroux poussait les hauts cris et lui prédisait qu'on la chasserait de partout comme une folle, ce dont Fausta doutait, puisque Mme de Sévigné, qui les avait à peu près de même, avait été reçue partout comme une femme de génie.

Mais, ce soir, Fausta estima qu'il fallait se ranger. Plus d'indépendance de vestiaire! A elle la livrée de tout le monde! Une fiancée, une prochaine épouse devait être sage et obéir à l'usage.

Cependant, par une dernière mutinerie, elle voulut avoir une bordure de feuilles de rose à l'extrémité supérieure de ses gants, de sorte que ses bras nacrés et fermes eussent l'air de jaillir d'un parterre. Et, à ces feuilles de rose, elle ajouta tous les pétales qui étaient encore assez frais parmi ceux qu'elle avait trouvés tantôt, devant son fauteuil. Alexandre ne l'en blâmerait point, peut-être. Ce serait même très-gentil pour lui ce qu'elle faisait là.

Mais il allait être huit heures. La voiture était devant la porte. Fausta descendit, alla embrasser son père, Léonard Navarroux, pour le consoler de dîner seul à la maison—il ne paraissait presque jamais dans le monde, lui; il avait trop l'air d'y débiter de la cottonnade.—Et, quelques minutes après, Fausta et sa mère, emmitouffées dans leurs manteaux, arrivèrent à la villa des Bruyères, chez Mme Marjolin.

Comme elles entraient dans la maison, elles aperçurent un jeune homme grand, mince, blond, à tête fine, qui traversait le vestibule et se dirigeait du côté de la bibliothèque.

Mme Navarroux parut en être agréablement impressionnée.

Débarrassées de leurs manteaux, la mère et la fille passèrent au petit salon, dont un domestique venait d'ouvrir les portes. Il n'y avait encore personne. Mme Marjolin n'était pas prête, sans doute.

—Dis donc, Fausta?—demanda la mère à demi-voix—tu connais ce jeune homme?

—Quel jeune homme? murmura Fausta distraite.

—Celui qui était dans le vestibule.

—Non.

—Je ne l'ai jamais vu chez eux.

—Quelque invité peut-être.

—Ça m'étonnerait. Il était en jaquette...

Et puis, il a l'air de faire partie de la maison. Il s'en est allé à la bibliothèque.

—Un parent, alors.

—Un parent? Hum! Bien trop distingué!...

Mais les deux femmes échangèrent un regard significatif. La porte s'ouvrait et Alexandre Marjolin entra, lyrique.

—Bonsoir, madame! Vous allez bien, madame?... Et vous, mademoiselle?... Ma mère vous prie de l'excuser une minute. Elle descend tout de suite... Et, autrement, quoi de neuf? Beau temps, hein?

Il allait, venait, trépidait, gesticulant et sonore, comme un frelon qui ne sait par quelle fenêtre sortir.

Et Fausta pensa, les yeux baissés sur les roses de ses gants:

“Ça va être dur, tout de même!”

III

Quand elle arriva dans la salle à manger au bras d'Alexandre, Mme Navarroux le revit, le jeune et blond inconnu. Il était debout, au fond de la pièce, en habit et cravate blanche.

La mère de Fausta braqua sur lui son face-à-main aux verres carrés entourés d'or, et l'examina d'un regard bref.

Mais Mme Marjolin prononça:

—Le secrétaire de mon fils, chère amie: M. de Nanteuilhes.

Le jeune homme inclina sa tête, qu'enveloppait une rougeur légère.

Mme Navarroux le trouva décidément très bien et fut charmée d'être placée à côté de lui.

—Il m'a semblé vous apercevoir tout à l'heure, monsieur. Vous traversiez le vestibule, je crois, quand nous sommes arrivées.

—En effet, madame.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes le secrétaire de M. Marjolin?

—Non, madame.

—C'est ce que je me disais... Je viens souvent à la maison et c'est la première fois que j'ai le plaisir de vous y rencontrer... Un charmant garçon, n'est-ce pas, M. Alexandre?

—Oui, madame; charmant.

Il n'était pas bavard, ce secrétaire.

Deux ou trois fois, au cours du dîner, la mère de Fausta essaya de renouer la conversation; mais elle éprouva les mêmes résis-

tances chez son voisin. Il ne répondait guère que par monosyllabes et d'une voix si discrète... Comme il paraissait froid! Il avait le type anglais. Il avait dû se geler en traversant la Manche.

Mais quel joli visage, quelles mains aristocratiques! Sa peau était d'un rosé puéril. Ses cheveux courts et sa moustache à peine dessinée semblaient tissés avec de l'or pâle. Ses yeux, n'osant être bleus, avaient des tons de matin qui s'azure; et, fréquemment, les paupières battaient sur eux, ce qui est, dit-on, un signe de grande timidité.

—Vous vous êtes blessé, monsieur?

Mme Navarroux venait de remarquer, à l'oreille de son voisin une petite éraflure, que cachait mal une languette de taffetas. Au bout de cette languette, une goutte de sang frais s'amassait peu à peu.

Le jeune blond devint cramoisi et baissa les yeux sur son assiette.

—Oui, balbutia-t-il. Je me suis fait un bobo, tout à l'heure. C'est bien gênant, lorsqu'on doit paraître dans le monde.

—Il faudra lotionner ça avec de la liqueur de Van-Swiéten, recommanda Mme Navarroux, maternelle.

Et, pour lui donner le temps de *déroutir*, elle prit son face-à-main et regarda ce qui se passait à l'autre bout de la table.

On était plus gai, là. M. Alexandre faisait des mots à jet continu. C'était son triomphe, les mots, les à-peu-près. Dans ses bons moments, il en plaquait le long de toutes ses phrases. Il devait être inspiré, ce soir. Sa mère lui avait probablement raconté dans quelles excellentes dispositions se trouvait Fausta; et sa verve s'annonçait étourdissante. Il gloussa des:

“J'ai vu passer Hanotaux en auto... Comment? Moiru est tombé de son mail? ou de sommeil? ou du haut mail? ... Ah! ce ténor, ses morceaux sont en clef de fat... Ces anchois me mettent en joie... Un peu d'eau minérale, mademoiselle? Veni, vidi, Vichy!...”

Fausta le trouvait à claquer. Mais ce que Mme Marjolin admirait!

—Ces jeunes gens! gloussait-elle.

Ce à quoi l'Antimicrobe ripostait:

—Il faut bien que génisse se passe!

Fausta ne pouvait pas sourire à ce débordement d'inepties. Elle aurait pleuré plutôt. Comme Alexandre lui paraissait commun à table! Quel étrange personnage! Quelle dualité déconcertante! En société, vulgaire comme un commis-voyageur; et, dans l'intimité, raffiné comme un marquis, sentimental comme un poète!

Elle regardait sa tête grosse aux yeux bridés, ses mâchoires fortes, son front étroit couvert de cheveux noirs et rudes, son menton avancé de prognate qui révélait peut-être, sinon une intelligence de premier ordre, du moins une puissance de volonté fort précieuse dans la vie. Il avait des épaules hautes de lutteur et des mains carrées de mathématicien. Elles étaient caractéristiques, ces mains. Elles avaient été bâties pour la lutte, pour le travail, et le sang y affluait, inutile,

les epaississant, comme un ruisseau gonfle l'étang d'un moulin abandonné où il n'y a rien à moudre.

Mais ces mains-là offraient dix millions, ce qui devait leur faire pardonner bien des choses. Puis, tantôt, n'avaient-elles pas eu un geste joli, d'unedouceur de pastorale?

Ah! si le garde s'était trompé, pourtant!...

A neuf heures vingt, on sortit de table et l'on retourna au petit salon.

Le blond secrétaire n'y suivit pas les autres convives. On fut donc en famille. On put causer.

Fausta semblait triste. Pourtant, elle se laissa mener par Alexandre du côté du piano, où un paravent et quelques plantes vertes faisaient un coin propice aux flirts.

La physionomie du jeune homme avait changé. Il ne faisait plus de jeux de mots. Il se troublait dans ce tête-à-tête exquis, et soupirait, montrait des yeux nouveaux, où l'amour, le violent amour dont il était réellement habité, faisait luire de brèves étincelles.

Alors Fausta put lui sourire. Elle dit :

—Vous avez été gentil, tantôt.

Et, plus bas :

—Je sais que c'est vous.

Il parut embarrassé.

—Quoi donc? demanda-t-il.

—Ne faites pas l'innocent : on vous a vu... Vous reconnaissez vos roses?

Dé sa main droite, elle redressait quelques pétales au bord de son gant gauche.

—Mes roses? bruit Alexandre, en sourcilant fortement.

—Oui; celles que vous allez effeuiller, chaque jour, devant mon fauteuil... Je sais tout, vous voyez!

Il pâlit un peu. Il comprit vaguement qu'un rival allait offrir des roses à Fausta; et il sentit aussitôt que la diplomatie la plus élémentaire consistait à laisser croire que cet hommage venait en effet de lui, du moment où l'on ne l'attribuait pas à d'autres.

—Alors... vous les avez aimées, ces roses? murmura-t-il.

—Oh oui! Chaque soir, je les ramasse. J'en ai déjà tout un sachet... Je vous remercie bien, vous savez... Mais par où passez-vous donc? Est-ce que vous ne vous êtes pas blessé ce soir?

—Moi? Non.

—Je croyais, cependant... Il y a une ou deux gouttes de sang sur le mur.

—Ah?...

Et Alexandre affirma bravement, après deux secondes d'hésitation :

—Je ne me suis aperçu de rien.

Fausta le regardait, silencieuse, avec une ombre légère au bord des prunelles. Était-ce bien lui? Vraiment, on aurait pu en douter. Il parlait si étrangement de ces choses...

Puis ses souliers n'avaient pas du tout les bouts à section droite, comme ceux qui avaient laissé des empreintes au bas du mur. Il est vrai qu'il avait dû en changer...

Un moment s'écoula, pendant lequel ils ne dirent rien, ni l'un ni l'autre. Ensuite, Alex-

andre prit la main de Fausta et la porta doucement à ses lèvres.

Elle tressaillit à ce contact. N'était-ce pas le même baiser que tout à l'heure?

Il demanda :

—Vous m'aimez un peu, ce soir?

Elle sourit.

—Et vous?

—Oh! moi, ce soir, hier, demain, toujours depuis que je vous ai vue, toujours tant que je vous verrai... Vous le savez bien!

Et le tremblement de ses doigts, autour de la main chaude de la jeune fille témoignait de sa sincérité, en cet instant.

Oui, certes, c'était de l'amour, du vrai, du violent, de celui qui voudrait briser tous les obstacles. Mais d'où viendraient-ils, les obstacles? Ce n'était pas elle, Fausta, qui en dresserait. Ce mariage n'avait pas lieu de lui déplaire. Il semblait lui assurer une prospère situation dans le monde. Il lui laissait en outre l'indépendance du cœur, ce qui est inestimable, dit-on. Sans doute, Alexandre ne réalisait pas entièrement son idéal de jeune fille. Mais quel idéal fut jamais atteint? Elle mit sa main dans celles d'Alexandre, qui se tendaient, frémissantes, et lui dit :

—Nous avons parlé de choses très sérieuses, l'autre jour, et je vous avais prié de me laisser réfléchir.

—Eh bien? demanda-t-il.

Et son menton s'avança, volontaire, dans ce mouvement instinctif des dogues, lorsqu'ils voient s'approcher une odorante proie. Il en devenait touchant.

—Eh bien, dit-elle, j'ai réfléchi et c'est bon oui que je viens vous répondre.

—C'est vrai? Je peux faire demander cette jolie main?

—Quand il vous plaira.

Il la baisa, la main, et ses lèvres tremblaient comme celles d'un asphyxié qui revient à la vie.

Il parut hésiter un moment, démonté par cette brusque irruption de bonheur qui faisait tourner les idées dans sa cervelle. Ensuite, il étreignit la main victorieusement et entraîna Fausta vers l'autre coin du salon où Mmes Navarroux et Marjolin s'entretenaient à demi-voix.

—Maman, dit-il, embrassez votre fille.

Les bras s'ouvrirent; des baisers claquèrent; les cœurs battirent contre les cœurs. La joie fut générale. Mme Marjolin en pleura. Mme Navarroux laissa voir aussi des lueurs d'émotion au coin de ses beaux yeux; mais comme ces yeux devaient paraître dans le monde, tantôt, il importait de ne pas trop les rougir.

Alexandre, lui, avait l'air d'un autre homme. Il allait et venait, d'une femme à l'autre, gesticulant et affairé, comme un chien de montagne qui rassemble un troupeau.

Il avait la certitude, à présent, d'épouser l'une des plus belles jeunes filles de Paris, et cela lui conférait une sorte de gloire. Déjà, il était impatient de la montrer aux quatre cents invités de Moiru.

—Mais quelle heure est-il donc? demanda-

t-il bientôt, en tirant un chronomètre de son gousset. Il ne faut pas nous mettre en retard, sapristi!... Neuf heures quarante... Rideau à dix heures et quart précises... Dépêchons!

Et il sonna, s'informa sur les voitures étaient prêtes.

—Et Nanteilhes? s'exclama-t-il tout à coup. Où donc est-il passé, cet animal? Pourvu qu'on ait retrouvé la brochure!

Mme Navarroux demanda :

—Votre secrétaire vient avec nous?

—Je crois bien! Nous serions beaux sans lui. C'est le souffleur.

—Ah?

—Il devait me faire répéter après dîner... Où est-il donc, ce galopin?

Et il appela par la porte du salon :

—Nanteilhes!... Monsieur de Nanteilhes! Monsieur le vicomte de Nanteilhes!... Ah! bien oui! Il fait des vers sans doute.

Mme Navarroux parut fort intriguée :

—Vous dites de Nanteilhes? C'est donc un gentilhomme, votre secrétaire?

—Je crois bien! Il est assez panné pour ça.

Et Mme Marjolin expliqua, d'une voix discrète, comme on parle de ses bonnes œuvres :

—Un bien gentil garçon... Nous l'avons pris pour faire plaisir au docteur Luteck, qui nous l'avait fortement recommandé... Alors, nous l'occupons à notre journal.

—Votre journal?

—Oui, il rédige de petits articles, corrige les épreuves, s'occupe de la correspondance. Il faut bien s'entraider... Nous essayons aussi de trouver une place de régisseur pour son père. Si vous savez quelque chose, ma chère amie...

—Avec plaisir, je m'en occuperai! promit Mme Navarroux.

Mais des femmes de chambre apportaient les manteaux. Ces dames s'enveloppèrent. Alexandre prit son pardessus et s'entoura la gorge d'un épais foulard. Il fallait que le cristal de sa voix n'eût pas une fêlure tantôt.

Le secrétaire était prêt, lui aussi. On voyait dans le vestibule sa haute silhouette immobile.

De sa poche sortait une sorte de cahier bleu. Il avait retrouvé la brochure.

—Allons, allons! commanda le jeune Alexandre. Veuillez monter en voiture, mesdames.

Sur le perron, Mme Marjolin demanda :

—Comment nous plaçons-nous?

Il y avait deux voitures pour cinq personnes. L'une était une automobile et l'autre un landau fermé avec deux chevaux.

Alexandre décida :

—Emmenez Mme Navarroux dans votre auto, maman. Mademoiselle et moi, nous nous mettrons dans le landau avec M. de Nanteilhes.

—Parfait! approuva Mme Marjolin. Vous serez trois, mais vous n'aurez qu'une robe. La grande affaire, en voiture, c'est de ne pas froisser les robes de soirée... N'est-ce pas, mignonne? La vôtre est exquise! dit-elle à Fausta en caressant l'écharpe vert d'eau

dont la jeune fille s'ennuageait les épaules.

—D'ailleurs, fit remarquer Alexandre, M. de Nanteilhes pourrait se mettre à côté du cocher, pour une fois... Ça ne vous ennuie pas, mon cher?

—Mais non, monsieur, répondit le secrétaire en se plaçant docilement à l'endroit indiqué.

On partit : l'auto en tête, le landau à la suite.

Mais, après quelques tours de roue, Fausta jugea que cette boîte noire mettait un peu trop d'intimité entre elle et Alexandre; elle pria le cocher d'arrêter pour baisser les capotes.

—Vous allez être défrisée! objecta son compagnon.

—Mais non, soyez tranquille!... D'ailleurs, il fait si beau... On respirera mieux.

Le cocher descendit pour baisser les capotes; et, comme l'un des ressorts—celui d'arrière, à droite, du côté de Fausta—lui donnait du mal, le secrétaire descendit aussi afin de lui venir en aide.

Fausta n'avait pas accordé jusqu'alors une grande attention à ce jeune homme. A table, pendant le dîner, elle était sur la même ligne que lui; et il aurait fallu qu'elle se penchât pour bien le voir. Du reste, elle avait, ce soir, d'autres soucis en tête. Mais à présent, sous la lueur de la lanterne, la physionomie de ce jeune homme la frappa. Il était si pâle, il avait l'air si gêné! Pas une seconde, il ne leva les yeux vers elle. La capote, en s'abattant, heurta un peu la manche de Fausta.

—Pardonnons, mademoiselle, dit-il d'une voix désolée qu'elle entendit à peine.

—Ce n'est rien, monsieur.

Et, le voyant remonter sur son siège, elle dit à l'oreille d'Alexandre :

—Pourquoi ne le prenons-nous pas avec nous? Il y a de la place.

Il répondit, en étalant ses jambes pour ne point casser le pli de son pantalon :

—Et votre belle robe?... que dirait maman Navarroux?

Mais le cocher laissait repartir les chevaux. Cet arrêt avait duré une minute environ et l'automobile, qui précédait, était déjà loin. On ne la voyait plus. La nuit était fort obscure d'ailleurs. Le vent cessait. La route était jonchée de feuilles mortes.

Alexandre dit au cocher :

—Vous n'avez pas besoin d'aller vite, François. Nous arriverons bien assez tôt.

Il tenait à ménager ses chevaux, deux bêtes superbes qu'il venait d'acheter au prince de Ligny. C'était la troisième fois qu'il les attelait. Ils n'étaient pas sortis depuis quinze jours et ils se montraient fort vifs.

—Retenez! retenez! recommanda-t-il encore. Tout de même nous serons arrivés en dix minutes.

C'était à Louveciennes qu'habitaient M. et Mme Moiru. Une côte à descendre, puis une autre à remonter. Trois kilomètres en tout.

Mais, comme ils arrivaient à la première côte, ils remarquèrent un lumignon au milieu de la route, et ils distinguèrent une longue

voiture, une sorte de roulotte, suivie d'un grand fourgon autour duquel des gens criaillaient. Ce fourgon était en panne, un des chevaux ayant dû s'abattre pendant la montée, et il en sortait des rugissements étranges.

Les chevaux d'Alexandre soufflèrent bruyamment et l'un d'eux se cabra.

—Ah! bon! grommela le cocher. Une ménagerie!

—Qu'est-ce qu'il y a? s'enquit Alexandre.

—Une ménagerie en panne, monsieur. Des roulotteurs avec des ours ou des tigres, qui doivent s'en retourner de la foire de Montmartre. Sales bêtes! Si on devait laisser circuler ça sur les grandes routes!

Légerement, du bout de son fouet, il toucha les chevaux pour les faire avancer; mais ils refusèrent, se jetant l'un contre l'autre, comme pour se porter assistance. Ils avaient senti les fauves et paraissaient affolés.

Cependant, le cocher les ayant touchés un peu plus énergiquement avec son fouet, ils partirent, s'écartèrent autant qu'ils purent du fourgon, puis s'élançèrent à fond de train.

—Hé là! hé là! dit le cocher en les retenant de son mieux.

Mais ils s'emballaient; ils avaient hâte de s'éloigner du fourgon, de fuir ces fauves, dont l'approche avait hérissé leurs poils; et ils galopaient, indociles, sans rien voir de la route.

Ils passèrent sur un tas de sable que les canotiers avaient laissé au bord du chemin, et la voiture pencha fortement, une seconde, du côté de Fausta.

—Oh, mais!... ils vont nous tuer! dit la jeune fille en se levant.

Et, déjà, sa main était sur la poignée de la portière.

—Ne descendez pas! cria Alexandre. Vous pourriez vous casser la tête! Rasseyez-vous!

Mais la voiture continuait à rouler sur le bord de la route, et un second tas de sable et de pierre la fit pencher de nouveau, menaçant de la faire chavirer.

Fausta poussa un cri de frayeur, et, n'obéissant qu'à son instinct, elle ouvrit la portière, sauta.

—Malheureuse! dit Alexandre.

Il la vit rouler à terre.

Epouvanté, il se leva, lui aussi.

—Arrêtez, François! Mademoiselle est tombée... Arrêtez donc!

—Je ne peux pas, monsieur!

—Les freins!

—Je les ai serrés tant que j'ai pu.

Les chevaux étaient complètement emballés. Ils brûlaient la route, surexcités par les cris; et, la côte s'accroissant, leur train s'accélérait de seconde en seconde.

Cependant un homme n'hésita pas à descendre pour secourir Fausta: et ce fut le secrétaire.

Spontanément, sans dire un mot, il se lança, au risque de se rompre le cou. Et, en effet, Alexandre put le voir tourner deux fois sur lui-même, au milieu de la route, comme une chose déjà inerte.

—Mais, n... d. D...! arrêtez donc! glapit

Alexandre, dont les mains robustes empoignaient les basques du cocher.

—Si je pouvais, monsieur!...

—Mais c'est atroce! Je me jette aussi, vous savez?

—Ne faites pas ça!

—Pourtant...

—Monsieur se tuerait!... La côte est terrible ici... Nous faisons du cinquante à l'heure!...

—Vous êtes sûr?

—Que monsieur attende! En montant, bientôt, ils se calmeront.

—Mais...

—Il n'y a aucun danger si monsieur reste tranquille... Nous tenons le milieu de la route... Ça ne peut pas durer; ils se calmeront.

—Ah! sales bohémiens! Ce que je vais les faire saler par le préfet de police!

—Oh, oui! monsieur fera bien!... Là!... Ils vont plus lentement, il me semble... Là... Là...

—Je pourrais peut-être sauter, maintenant?

—Oh! monsieur! Je vous en prie... Il y a assez de malheurs comme ça... Je vous en prie...

—Mais mademoiselle?

—De quel secours pourriez-vous lui être, à mademoiselle, si vous vous cassiez une jambe?

—Ça, c'est vrai.

—Je vous en supplie, monsieur! restez dans la voiture! Bientôt, nous pourrions les rejoindre!

—Mais quand?

—Dans deux minutes... Là, mignonne, là!... Là! là! Doucement donc!... Et puis que dirait madame si monsieur prenait mal?

Et, en effet, qu'est-ce qu'elle deviendrait, la bonne maman, si on lui rapportait le cadavre de son fils?

Et, anxieux, rageant, cramponné à la barre de fer qui protégeait, par derrière, le siège du cocher, Alexandre attendit que ces maudits chevaux se calmassent, pour voler au secours de sa chère Fausta.

IV

Après sa chute, Mlle Navarroux était restée vaguement étourdie, au milieu de la route. Mais l'instinct de la conservation l'avait fait se relever presque aussitôt. Elle se tâta. Qu'avait-elle de cassé, de démis? Rien? Elle pouvait marcher, remuer les bras, tourner la tête... penser... Non, rien! Quelle chance!

Ah! sa robe devait être dans un bel état, par exemple!

Mais comme elle tremblait! La secousse nerveuse... On ne va pas si près de la mort sans un peu d'émotion.

Elle ramassa son éventail, dont la petite tache blanche paraissait confusément, à quelques mètres, puis elle se demanda:

—Et maintenant? Les autres? Qu'est-ce qu'ils sont devenus?

Mais elle poussa un faible cri. Un homme était là, près d'elle, dans l'ombre.

—Ah! Alexandre! C'est vous? s'exclama-t-elle. Vous avez sauté aussi?

Et, dans la joie d'être sauvée, de le revoir vivant, elle s'approcha, les bras tendus.

Mais l'homme recula légèrement.

—Ce n'est pas M. Marjolin, mademoiselle.

—Ah! Qui donc?

Elle fit deux autres pas vers lui, afin de mieux voir...

—Tiens! dit-elle en reconnaissant le secrétaire d'Alexandre, c'est vous, monsieur? Vous avez donc sauté aussi?

—Oui, mademoiselle... Vous n'avez pas de mal?

—Mais non.

—Bien vrai? vous ne savez peut-être pas encore?

—Si, si!... Oh! quelques éraflures peut-être; mais rien de grave.

—Ah! tant mieux! soupira-t-il.

—Et vous?

—Oh! moi, je ne dois rien avoir non plus...

Cependant, ce bras...

—Cassé?

—Oh, non! j'espère.

—Démis peut-être?... Ça vous fait mal?

—Un peu... Mais ça n'a aucune importance.

—Et Alexandre? le cocher? s'inquiéta Fausta.

—Oh! ils doivent être loin.

—En effet. On ne voit plus la voiture. Quelle affaire, mon Dieu! quelle affaire! Vous ne tremblez pas, vous?

—Mais non; il me semble, du moins.

—Vous êtes bien heureux... Moi je claque des dents... Tiens! je saigne tout de même!

—Où ça?

—Au front. J'ai senti une goutte... Mais oui.

—Il faut rentrer tout de suite, mademoiselle. Il faut vous soigner.

—Mais les autres? S'ils sont morts?...

—Oh! je ne crois pas. J'ai entendu le cocher qui rassurait M. Alexandre, qui lui disait que les chevaux s'arrêteraient bientôt.

—Ah? Il attend que les chevaux s'arrêtent?

—Mais les voici peut-être... Ces lanternes, là-bas...

Fausta dit:

—Non, non. C'est une automobile; ce n'est pas le landau.

Effectivement, on entendit une trompe. Et en quelques secondes, une automobile arriva devant eux.

—Eh bien, quoi? Un accident? demanda le chauffeur, un inconnu, en ralentissant son train.

—Oui, monsieur, répondit le secrétaire. Et mademoiselle est blessée.

—J'en en effet rencontré une voiture emballée au bas de la côte... C'est sérieux?

—Non, pas trop... dit Fausta. Cependant, si vous vouliez avoir la bonté de nous prendre... Comme vous avez de la place... Nous ne restons pas très loin... Villa du Bel-Respiro, à Marly. C'est à cinq minutes d'ici. Voulez-vous, monsieur?

—Mais certainement! Avec plaisir... Je passe par là, d'ailleurs.

Le chauffeur descendit pour ouvrir la portière derrière lui; et *Kausca monta*, s'installa sur le siège de droite.

—Eh bien! montez donc! dit-elle au secrétaire, qui était resté debout, près du marchepied.

—Oh! moi, mademoiselle, je pourrai bien rentrer tout seul.

—Mais non! Puisque Monsieur a la bonté de nous conduire... D'ailleurs, il n'y a personne chez vous. Allons, faites vite! Nous regarderons s'il y a quelque chose à faire pour votre bras.

M. de Nanteilles parut hésiter une seconde. Ensuite il monta et s'assit à côté de la jeune fille.

—Mais M. Alexandre?... murmura-t-il.

—Oh! il s'arrangera! Ne craignez rien.

Le chauffeur reprit le volant et l'automobile roula.

Elle eut tôt fait de rattraper le fourgon, la longue voiture pleine de fauves, toujours en panne sur la route. Et, peu après, elle s'arrêta devant la grille du Bel-Respiro.

Fausta descendit, suivie de M. de Nanteilles, remercia le complaisant chauffeur et sonna vivement pour faire ouvrir.

Le déclic entrebâilla la grille, et le garde parut au seuil du pavillon.

—Par exemple!... C'est mademoiselle qui revient!... Et dans quel état!... Il est donc arrivé quelque chose?

En deux mots, Fausta mit l'honnête garde au courant. Puis elle ordonna:

—Voulez-vous aller, je vous prie, à la villa des Bruyères, d'un coup de pied? Si M. Alexandre et Mme Marjolin reviennent, qu'on ne leur dise de ne pas s'inquiéter, que nous sommes ici, bien portants tous les deux.

—Mais, mademoiselle, intervint le secrétaire, je pourrais moi-même...

—Nno, non. Vous allez entrer avec moi... Venez donc! On va vous préparer un cordial, un grog ou du vin chaud... Aimez-vous le vin chaud? Et puis, si votre bras a besoin d'un pansement... Du reste, on peut aller chercher le docteur. C'est plus sûr.

Elle marchait promptement vers la villa. Et, derrière elle, n'osant désobéir, M. de Nanteilles suivait, à distance.

Elle entra, fit jaillir la lumière électrique, appela les bonnes.

—Deux grogs! vite! dit-elle à la femme de chambre, qui avait les yeux bouffis de sommeil. Qu'on serve là-haut, dans la librairie... Et apportez-moi la boîte à pharmacie. Du feu! Je voudrais aussi un bon feu de bois, là-haut... C'est compris, Annette?

—Oui, mademoiselle.

—Bien. Dépêchez-vous.

Et, tournant vers l'escalier, Fausta dit au secrétaire:

—Voulez-vous venir, monsieur?

Elle étouffa un cri en montant la première marche. Elle ressentait tout à coup une violente douleur à la jambe gauche. Elle avait dû se froisser quelque muscle par là. Mais

les maux invisibles ne comptent guère, pour une femme; et cette goutte de sang, à son front, l'inquiétait bien davantage.

Au haut de l'escalier, elle ouvrit la porte de la librairie et pria :

—Entrez donc, monsieur :... monsieur comment, déjà?

—... Nanteilhes, répondit le secrétaire après une brève hésitation.

—C'est ça, Nanteilhes... Asseyez-vous ici. Je reviens dans une minute... Ah! mais vous n'avez pas de lumière: Attendez!

Elle tourna le commutateur et fit briller la double couronne électrique du lustre.

Puis elle sortit et se dirigea promptement vers son cabinet de toilette, alluma, s'approcha de la glace... Quel bonheur! Ce n'était rien. Une égratignure d'un centimètre sur l'arcade sourcilière droite. Ça ne saignait déjà plus.

Elle enleva son manteau—assez abîmé, celui-ci!...—trempa un coin de serviette dans l'eau, lava son front, retoucha quelques mèches de ses cheveux, ensuite ayant étalé son écharpe de dentelle sur ses épaules nues, elle revint à la librairie.

—Eh bien, monsieur? Comment vous sentez-vous? Ce bras?

—J'espère que ce ne sera rien, mademoiselle.

—Ah! tant mieux! Moi non plus, vous voyez, je n'ai pas grand'chose. A peine une mâchure au front, comme une piqure de moustique. Ça c'est de la chance!

Mais elle tressaillit:

—Oh! votre main! C'est sérieux, ça! Je n'avais pas vu... Comment avez-vous fait?

La main gauche de M. de Nanteilhes semblait en fort mauvais état; elle saignait sous le gant de peau blanche. Le petit doigt était presque entièrement rouge. Il y avait aussi des meurtrissures au poignet.

Le jeune homme expliqua:

—La roue de derrière a dû passer par-dessus... Je ne me rappelle pas très bien.

—Et c'est ce bras qui vous fait mal?

—Oui, mademoiselle, mais bien peu... Ce n'est pas la peine d'y penser.

—Ce doit être ça: la roue... C'est très lourd, une rue. Vous auriez pu être broyé... Mais aussi, pourquoi êtes-vous descendu? Voyez Alexandre! Il n'aura rien d'abîmé, lui!... C'est par mégarde que vous êtes tombé?

Il ne répondait pas. Il baissait la tête, sa fine tête, qu'envahissait un soupçon de carmin, du côté des joues. Il y eut un instant de silence, pendant lequel on entendit un souffle de vent agiter quelques feuilles mortes sur la terrasse voisine.

Et Fausta se mit à genoux, doucement, devant cette main ensanglantée, pour retirer le gant plus à son aise.

Mais M. de Nanteilhes sortit alors de son mutisme:

—Oh! non, mademoiselle! Je ne permettrai jamais...

—Laissez donc.

—Daignez vous relever, je vous en prie.

—C'est pour ma commodité, je vous assure. Laissez-moi faire.

—Oh! non. J'enlèverai bien le gant moi-même...

—Vous ne sauriez pas. Il faut laisser les mains de femmes pour ces bobos. Vous n'allez pas souffrir du tout; vous allez voir!

—Mais, je suis confus...

—Et moi je suis ravie... Voyons! puisque ne venez pas me faire un peu de plaisir?... ne vouez pas me faire un peu de plaisir?... J'ai appris, d'ailleurs... j'ai passé des examens, je suis des "Femmes de France"... Là! doucement... Oh! vous tremblez! Moi aussi, vous voyez. J'en ai pour toute la nuit. C'est l'émotion de tout à l'heure. Là! ne bougeons plus.

Elle avait débouonné le gant avec précaution, et, rabattant la peau, petit à petit, elle sortait les doigts, lentement, prudemment: le pouce d'abord, puis les autres, en laissant le blessé pour la fin.

M. de Nanteilhes ne respirait plus. Il voyait le beau visage de la jeune fille, à quelques centimètres du sien, il voyait ses épaules tendres sous l'écharpe ajourée, et, près de ses genoux, palpait, le buste fin, à l'évaseement gracieux, aux formes parfaites, dans un rythme lent, comme si le cœur invisible avait voulu prendre son essor.

De ses doigts nus, elle toucha le poignet nu du blessé, par inadvertance, et il ne put s'empêcher de tressaillir.

—Oh, pardon! Je vous ai fait mal?

—Non, murmura-t-il en fermant les yeux.

Elle sentit parfaitement qu'il fermait les yeux, et alors elle osa lever les siens.

Comme il était beau! Quelle délicatesse dans les traits! Un front haut et uni, un nez aquilin aux ailes ténues, une bouche aux lèvres sinueuses, bien arquées, que surmontaient des moustaches invraisemblables, d'une légèreté, d'un soyeux, semblait-il... Quant aux oreilles...

—Tiens! s'étonna Fausta, vous vous êtes aussi fait mal à l'oreille?

Il eut un nouveau tressaillement, et ses yeux se rouvrirent à moitié.

—Non, mademoiselle, répondit-il presque à voix basse.

—Pourtant... Ah! non! Il y a du taffetas. C'est ancien.

Et, pensive, elle continua d'enlever le gant. Ce fut bientôt fait. Mais il fallut éponger le petit doigt avec de l'eau tiède, car il y avait déjà du sang coagulé.

La femme de chambre, qui avait apporté la pharmacie et monté du bois, alla chercher au cabinet de toilette proche les objets nécessaires, et le pansement commença.

La blessure était profonde. Le bout du doigt avait été fort malmené. L'ongle sauterait peut-être... Fausta lotionna, pansa, stérilisa de son mieux. Le médecin n'arrivait jamais. Il ne viendrait que le lendemain sans doute. Mais il n'aurait pas mieux fait, certainement, que cette jolie femme à genoux, minutieuse et appliquée, dont l'approche était déjà une guérison.

Et lorsque le pansement fut terminé, ils se levèrent tous deux et allèrent s'asseoir devant le feu de bois qui pétillait dans la cheminée, en faisant danser des reflets sur les vieilles basanes des livres.

Puis les grogs arrivèrent fumants, odorants. M. de Nanteilles en but quelques gorgées pour faire plaisir à Mlle Navarroux — comme il était difficile de lui désobéir! — Ensuite il voulut s'en aller, par discrétion. Mais elle le lui défendit bien; il n'était pas suffisamment remis; il tremblait encore par moments; et il fallait attendre que cela se calmât.

—Chauffez-vous... approchez votre fauteuil du feu! Là... Ça se passera peu à peu... Vous avez dû faire une chute épouvantable!... Mais aussi pourquoi êtes-vous descendu?

Il ne répondait point. Rouge maintenant, il s'immobilisait dans son fauteuil, la tête baissée; et le battement nerveux de ses paupières indiquait une émotion profonde, croissante.

Fausta aussi se sentait émue, sans bien s'expliquer pourquoi; et le silence qui planait autour d'eux était bon à son cœur.

Une étincelle jaillit du foyer et reomba près de M. de Nanteilles. Il retira le pied, instinctivement. Fausta regarda ce pied et fit une constatation singulière: le soulier était mince, long, et se terminait par un petit bout carré... Elle ne put s'empêcher de tressaillir.

—Mais c'est comme les empreintes au bas du mur!... — pensa-t-elle.

Pendant quelques secondes, elle rêva, incapable de prononcer une parole.

Ensuite elle releva les yeux et regarda de nouveau cette tête fine, cette oreille éraflée que recouvrait une languette de taffetas.

Elle pâlit comme si elle allait s'évanouir.

—Mais, monsieur, dit-elle—et sa voix semblait sortir à grand-peine de sa gorge—quand donc vous êtes-vous blessé à l'oreille?... N'est-ce pas ce soir, à cinq heures?

Il baissa la tête un peu plus; et ses lèvres, agitées de frissons, ne purent articuler un seul mot.

—...A cinq heures? entre les barreaux de notre grille? continua Fausta, d'une voix lente et si basse qu'elle n'empêcha point d'entendre, sur la terrasse, le vent jouer avec les feuilles mortes.

Il garda le silence encore; mais ses mains parurent trembler davantage devant le feu.

Fausta les prit tout à coup, ces mains.

—C'était vous! dit-elle en ouvrant tout grands ses yeux phosphoreux, où des larmes semblaient s'amasser. Les roses devant le fauteuil, le baiser sur la main: c'était vous!... Ah! mon Dieu!

Il voulut s'en défendre. N'était-ce pas bien irrévérencieux, de sa part, d'avouer tout cela? Et quelle contenance aurait-il ensuite?

Il se troubla; il essaya de dire:

—Je ne sais à quoi vous faites allusion, mademoiselle... Je vous assure...

Mais toute sa physionomie démentait ces paroles. Il éclatait dans ses yeux craintifs, l'aveu; il palpait sur ses lèvres et pouvait

s'envoler dans un soupir; il se trahissait dans ses mains qui serraient inconsciemment les doigts de la jeune fille.

—Si! si! c'est vous! Je le sens! dit-elle, frémissante. Je reconnais bien vos souliers; ils ont laissé des traces près du mur. Je reconnais bien votre tête aussi; elle seule pouvait passer entre les barreaux, et c'est l'un de ces barreaux, avec un crochet, qui vous a égratigné l'oreille!... J'ai vu du sang sur les pierres... C'est vous! C'est vous! J'aurais du deviner!

Il n'eut pas la force de feindre. Honteux comme un criminel, il balbutia:

—Pardon, mademoiselle! Je n'aurais pas dû me permettre... Mais, si vous saviez...

—Si je savais quoi?

—Rien... J'ai été bien audacieux... Ne m'en veuillez pas trop, je vous prie... Je n'aurais jamais cru que vous pourriez découvrir...

—Mais, heureusement, j'ai découvert!... Vous croyez donc m'avoir fait beaucoup de peine? Tenez, tenez! Vous allez voir!

Elle se leva, prit sur la table un des gants qu'elle avait enlevés, tantôt, pour procéder au pansement; et, montrant la bordure fleurie qui en paraît l'ouverture:

—Les reconnaissez-vous, vos roses?

Le jeune homme se transfigura.

—Oh! ce sont elles? demanda-t-il.

—Oui; celles que vous m'avez apportées aujourd'hui, elles sont là... Oh! pas toutes: il y en avait de flétries. Mais, tenez, ces petites-là en sont. J'ai même eu assez de mal à les faire tenir!

Il continuait de sourire.

—Alors, balbutia-t-il, ça ne vous était pas trop désagréable?

—Les aurais-je mises là si ça m'avait été désagréable?

—En effet, dit-il, le visage épanoui de bonheur, de confusion aussi. Mais quand vous les y avez mises, vous ne saviez pas qu'elles venaient de moi.

—C'est vrai... Mais je le sais à présent... et...

Fausta se tut, rougissante. Elle regarda, pendant deux secondes, les pétales fripés, dont l'arôme fin lui caressait les narines, et, doucement, elle les baisa.

Il se leva, bouleversé. Il sentait un souffle de feu lui frôler la face.

—Oh! mademoiselle, soupira-t-il, j'ai bien souffert... Mais je crois que cette minute répare tout, et ce baiser que vous avez donné à mes roses, je l'ai un peu senti sur mon cœur... Je ne l'oublierai jamais... Adieu, mademoiselle!...

—Comment! Vous voulez partir?

—Oh oui! Maintenant surtout il faut que je parte.

—Pourquoi?

—Parce que je ne pourrais plus... parce que votre présence... Ah! tenez, oui! laissez-moi partir. Je suis trop resté déjà et je sais bien que je ne mérite pas de demeurer longtemps auprès de vous, de dire tout ce que je pourrais être entraîné à vous dire... Je vous offenserais sans le vouloir.

—Croyez-vous?

—J'en ai peur.

—Eh bien, mais... si vous m'offensez, je m'en apercevrai, je suppose; et il sera toujours temps de briser là... En attendant, veuillez me permettre de vous poser quelques questions. Pourquoi mettiez-vous des roses devant mon fauteuil? Dites, dites?

—N'insistez pas, mademoiselle.

—Ah! mais si... Et pourquoi grimpez-vous sur des murs pour me baiser la main, quand vous me croyez endormie?

—Vous ne voyez donc pas combien vous me torturez?

—Et pourquoi, enfin, sautez-vous de la voiture quand votre maître, votre maître, qui m'aime, ne bouge pas!... Car c'est pour me secourir? Avouez-le!

—Eh bien, oui! j'avoue! C'était pour savoir ce que vous étiez devenue... Je n'ai pas réfléchi, du reste.

Fausta se tut un instant. Elle rapprocha le gant de son visage, respira l'arôme des roses mortes, puis elle demanda, d'une voix si faible que le silence nocturne en fut à peine froissé:

—Vous m'aimez donc, monsieur?

Le jeune homme ne sut que dire. Il devint blême comme s'il entraînait en agonie.

—Vous devez m'aimer, car on ne se jette pas pour rien d'une voiture qui va de ce train-là; on ne va pas, pour rien, effeuiller des roses devant un fauteuil, mettre, pour rien, des baisers sur les doigts d'une femme... Vous m'aimez un peu.

—Oh! éclata-t-il. Si ce n'était qu'un peu...

Le front de Fausta se rembrunit.

—Et de quel droit? demanda-t-elle, fière, avec une rigidité subite de son buste.

—Ah! vous voyez bien que je vous offense! Mais tant pis! Il ne fallait pas jouer avec le feu... Oui, je vous aime! et de tout mon cœur, et depuis longtemps, allez!

—Longtemps?... Je vous ai vu, ce soir, pour la première fois...

—Oh non, mademoiselle! Et, d'ailleurs, qu'est-ce que ça fait! Il y a des années que je vous vois, moi! que je vous admire comme tous ceux auprès desquels vous passez. Je n'étais qu'un adolescent, et déjà j'étais fou de vous!

—Qu'est-ce que vous racontez là?

—Ce que je pense, mademoiselle; ce qui est vrai... Vous ne vous souvenez donc pas du Chalet des Roches, à Trouville? du petit Denis qui vous offrait tant de fraises? de ce Denis qui vous avait fait tomber du trapèze, un jour, dans notre jardin?

—Denis?... C'est vous, Denis?

—C'est moi!... Oh! il y a sept ou huit ans de cela et je ne m'étonne pas que vous ayez oublié.

—Denis?... Mais, attendez donc... Denis de... Comment vous appelez-vous? N'aviez-vous pas la particule alors?

—Je l'ai toujours. Mais je m'en cache à présent... Denis de Nanteilhes.

—Mais, oui, en effet.

—C'est ridicule un noble sans fortune,

obligé de solliciter un emploi pour vivre.

—De Nanteilhes... C'est bien ça... Le comte de Nanteilhes... Votre père n'était-il pas comte?

—Il l'est toujours, certes. Mais lui aussi le cache. Nous sommes ruinés. De mauvaises spéculations... Nous n'étions pas bien riches, d'ailleurs. C'était dans l'une de nos maisons que vous demeuriez à Trouville. Maintenant, nous n'avons plus rien; la maison a été vendue, tout a été vendu; et je suis un vague rédacteur de journal scientifique chez M. Marjolin.

—Quelle histoire! Si je me doutais... Denis, avec qui je jouais au ping-pong, le jeu à la mode alors...

—Et où vous me battiez à plate couture.

—Nous avons cassé le globe de la suspension, un globe vert, vous vous souvenez?

—Et nous nous sommes cotisés pour en acheter un autre.

—C'est vrai, pourtant... Denis... Elles étaient bonnes, vos fraises. Vous aviez quatorze ou quinze ans alors.

—Et j'en ai vingt-deux, à présent. Mais moi, je ne vous avais pas oubliée, allez! A Paris, chaque année, j'ai eu l'occasion de vous revoir, de près ou de loin, de loin surtout, et j'ai assisté à votre transformation, à votre épanouissement. J'ai vu comme vous deveniez belle, comme vous étiez fêtée. Je vous ai aperçue bien des fois, à Saint-Honoré-d'Eylau, le dimanche à la grand-messe.

—Et je ne me doutais pas!...

—Dans des magasins aussi, je vous ai vue, presque suivie... Mais tant d'inconnus vous suivaient comme moi! Vous êtes si séduisante, si prenante, malgré vous!... Oui, toujours, depuis Trouville, je pensais à vous, et je me disais que j'avais été bien heureux de jouer autrefois avec une jeune fille si admirable!... Que de fois j'ai été sur le point de vous écrire!

—Il fallait!

—Je suis d'une timidité atroce... Oh! je peux bien vous avouer, maintenant que je vous ai écrit, que je vous ai envoyé des cartes illustrées... Mais je ne signalais pas. C'est comme les roses de cette semaine, vous voyez; je ne signalais pas non plus.

—Les roses anonymes sont celles qui font le plus de plaisir.

—Elles m'en faisaient tant, à moi! J'étais si heureux de penser: "Voilà, elle ne sait pas d'où cela lui vient, mais elle devine que c'est de quelqu'un qui l'aime; elle en rêve un peu, elle en sourit, et c'est moi qui suis cause de ce sourire, qui en suis l'objet." Ah! aimer anonymement, puisqu'on est indigne d'aimer sous son véritable nom, c'est bon encore! et je n'aurais pas dû vous avouer...

—Oh! si, si, murmura Fausta, dans un cri spontané. Vous faites bien de me dire cela. Vous auriez même dû me le dire plus tôt... Ah! si vous me l'aviez dit plus tôt!...

—Comment oser? Moi, si bas; vous, si haut!... Sans doute, à une autre, qui aurait été dans la même situation que moi, je me serais permis de parler... Mais à vous, que

les plus puissants recherchent, dont mon maître est amoureux, car il vous aime, il est fou de vous, lui aussi, et il va vous épouser peut-être?...

Fausta ferma les yeux, et une sorte de frisson passa, comme une onde nerveuse, le long de son buste.

— Dans ces conditions, pouvais-je me permettre?... continua M. de Nanteilles dont la voix avait un son plus accentué de tristesse. Et, pourtant, je vous aimais et j'avais besoin d'agir, de faire acte d'adorateur, sinon pour vous, du moins pour moi, comme un malheureux prie sans savoir si Dieu l'écoute... Et voilà pourquoi ces roses... Je peux bien vous l'avouer aussi : c'est un peu à cause de vous que j'ai sollicité cet emploi chez M. Marjolin. Je n'ignorais pas que vous étiez en relations, que vous étiez voisine de campagne. Je me disais : "J'aurai l'occasion de la voir plus souvent ; je vivrai tout près d'elle !" Trop près, vous l'avez vu.

Le jeune homme se redressa. Son visage reparut froid, comme naguère, et ses yeux s'éteignirent peu à peu sous l'effort de sa volonté robuste.

— Mademoiselle, prononça-t-il, maintenant, vous savez tout, et je vous demande encore une fois pardon de n'avoir pas pu me taire. Mais, rassurez-vous, je ne dirai plus rien, je ne ferai plus rien, je n'aurai pas l'air de vous connaître, si tel est votre désir ; et, s'il vous plaît de ne plus me rencontrer, je quitterai la maison de M. Marjolin. Je m'en irai vivre ailleurs, loin de vous, et jamais plus vous ne serez exposée à subir les galanteries anonymes ou déclarées d'un ancien camarade d'enfance, du déclassé que je suis... Bonsoir, mademoiselle.

Fausta soupira faiblement et ses yeux rouverts se levèrent vers ceux de Denis.

— Restez ! dit-elle d'une voix autoritaire.

— Mais, mademoiselle, madame votre mère peut arriver d'un moment à l'autre ; M. Alexandre aussi ; et il me semble...

— Raison de plus ; restez ! redit Fausta.

Et, malgré son obstination à demeurer calme, elle ne put empêcher ses yeux de se voler.

Ah ! les belles paroles de son amie Mme Blanchetti ! les théories de la sceptique veuve ! garder son indépendance de cœur, entrer dans le mariage avec un cerveau libre, ne pas épouser l'homme qu'on aime, pour rester en possession de toute sa force et ne pas abdiquer entre ses mains. Quels pauvres paradoxes ! l'aride philosophie ! Comme si la plus grande douceur, dans la vie d'une femme, n'était pas précisément de se sentir faible ! comme si la royauté n'était pas meilleure de s'exercer avec bonté, son sceptre plus puissant de s'enguirlander de roses !

Aimer d'abord. Tout le reste est secondaire. Aimer, servir, fléchir devant un être cher, plutôt que de commander à un être indifférent. Mettre tout son bonheur à faire celui d'un autre. Ne pas raisonner ; sentir. Ne pas être diplomate ; mais tendre. Obéir à la loi

naturelle et non au code mondain. Aimer ! aimer !...

Il était là, pourtant, l'homme qu'elle aurait pu aimer, auprès de qui l'existence aurait pu être belle comme un songe de roi. Il était là, l'inconnu qu'elle avait adoré dans son cœur, l'homme délicat et mystérieux dont les gestes l'avaient émue tant qu'il était resté invisible ; et qui, maintenant...

Oui, maintenant aussi, et plus qu'avant peut-être, il l'émouvait, il la rendait sienne à jamais, par ces promesses profondes que les âmes se font lorsque les lèvres hésitent à les formuler.

Et elle épouserait Marjolin ? le pilulier, l'Antimicrobe ? l'égoïste parvenu qui la recherchait peut-être comme une brute, mais qui était incapable de l'aimer comme un être intelligent ? l'homme qui l'avait surtout séduite par cette offrande fleurie dans laquelle il n'était pour rien, chez qui elle n'avait admiré en somme que les actes d'un autre. le geai paré des plumes du paon, le glouton orné du masque de l'adorateur ?

Ah ! non, non ! Qu'importaient les paroles de tantôt ? les engagements d'après dîner ? Elle allait reprendre ses paroles et ses engagements. Et, si l'on se fâchait, tant pis ! s'il fallait se battre, tant pis !

Mais Fausta reporta sa main à son front ; une autre goutte chaude glissait de là. Sous l'effet de l'excitation cérébrale ou de l'ardeur du foyer, la petite blessure venait de se rouvrir.

M. de Nanteilles le vit et s'en affecta.

— Mais vous-même... dit-il d'une voix attristée, vous pensez bien à soigner les plaies d'autrui, mais les vôtres?...

— Oh ! c'est si peu de choses !

— Que n'ai-je des doigts aussi légers que vous ! Que ne suis-je des Femmes de France !

— Bon, bon ! S'il n'y a que ça qui vous afflige... C'est votre tour, en effet : vous allez me penser.

— Mais je ne sais pas !

— Je vais vous apprendre.

Et Fausta indiqua :

— Veuillez rouvrir la boîte... Dans le coin, à gauche, vous allez trouver un flacon—antipyrine—non, à l'autre rang.

— Je l'ai.

— Bien. L'antipyrine arrête les hémorragies, maintenant ; autrefois, c'était le perchlorure de fer... Veuillez prendre un de ces godets... C'est ça... Mettez-y quelques gouttes d'eau. A présent, une pincée d'antipyrine... Pas trop ! Remuez... Attendez, vous n'avez pas ce qu'il vous faut... Avec une de ces spatules, si vous voulez bien... Maintenant, un tampon d'ouate... Elle est dans le tiroir no 2, la ouate... Une petite mèche seulement. Très bien... Si vous voulez humecter mon bobo avec ce liquide?...

Il hésita. Ses mains s'agitaient ; ses cornées se zébraient d'étrincelles.

Toucher à ce front, lui ! Être si près d'elle, près de ce visage si beau qu'il faisait penser à une race de créatures surnaturelles, imaginée pour l'extase indéfinie des héros ! près de

ces épaules si émouvantes qu'on ne devait plus rien désirer en ce monde après y avoir appuyé sa tête...

—Non, non ! je ne pourrais pas... balbutia-t-il en essayant de masquer par un sourire le trouble enfantin qu'il éprouvait.

Alors Fausta sourit aussi, et, lui ayant pris la main, elle la guida sur son front, lentement, comme on promène une houppe à poudre.

Qu'elle était fine, cette main ! Ce n'était plus la patte engorgée de l'Antimicrobe...

Et, quand ce fut fini, les doigts de Fausta, au lieu de se détacher, semblèrent serrer un peu plus les doigts de l'ancien camarade. Et peut-être, si cela n'avait pas été trop hardi de la part d'une jeune fille, aurait-elle approché sa propre main de la bouche de Denis, afin qu'il y posât, tout à son aise, le baiser respectueux qui avait été interrompu, tantôt, entre les barreaux de fer.

Mais ils tressaillirent tous deux. Un grand bruit venait de se produire devant la maison.

Des roues de voiture froissant le sable, des sabots de chevaux, une corne d'automobile, des voix...

—Les voilà ! ils reviennent, dit Fausta en se redressant instinctivement, comme à l'approche de l'ennemi.

Et voyant M. de Nanteuilhes s'effarer, regarder la porte d'un air perplexe, qui signifiât : "Que dois-je faire ?", elle lui ordonna :

—Asseyez-vous donc, vicomte. Ici, près du feu.

Et, tranquillement, elle s'assit elle-même vis-à-vis de lui, en présentant au foyer le bout de son soulier de bal, brodé d'argent, qui ne tremblait plus du tout.

V

Ce fut une trombe dans l'escalier, Mmes Navarroux et Marjolin s'essouffaient ; on entendait froufrouter leurs robes sur les marches. Mais Alexandre courait en tête, plus impatient encore, et ce fut lui qui ouvrit la porte de la librairie.

—...Tiens ! ils ne se font pas de mauvais sang ! clama-t-il, surpris par le spectacle de Fausta et de Nanteuilhes, assis face à face, dans leurs confortables bergères-empire, comme un ménage douillet qui cause de ses affaires au coin du feu.

Et il reprit, en repoussant son chapeau en arrière, d'un geste qui lui était coutumier :

—Eh bien ! moi qui les croyais écrabouillés !... voyez donc, mesdames !

Les deux mamans s'exclamèrent d'aise, à la vue de Fausta et de Denis, et leurs questions désordonnées agitèrent l'air :

—Pas de mal ! Quel bonheur !

—Tu n'as rien, chérie !

—Et vous, monsieur ?

—En voilà une aventure !

—Mais si !... Votre main ?

—Et ton front, Fausta ?

—Mais ce n'est pas sérieux ?...

—Que je t'embrasse !

—Et moi aussi, chère nagnonne, laissez-

moi vous embrasser ! Mon pauvre Alexandre est dans un état...

—Il s'est cassé quelque chose ? demanda Fausta un peu ironiquement.

—Non, je ne crois pas, répondit Mme Marjolin, mais il se plaint pourtant, il se plaint beaucoup.

—De quoi donc ?... Il s'est enrhumé du cerveau, peut-être ?

—Oui, oui, blaguez ! intervint Alexandre en se décidant à poser son chapeau sur une console. Si vous croyez que j'étais à la noce... Enfin, l'essentiel est que vous soyez sains et saufs, n'est-ce pas ?... Vous n'avez rien ? Sûrement, chère amie ?... Et vous non plus, mon petit ?... Tant mieux ! Vous avez de la chance. Vous avez agi comme des enfants. Il ne faut jamais sauter de voiture, jamais désertter son poste !

—Ah ! vous ne l'avez pas déserté, vous ! Ça, non !

—Et c'est fort heureux, ma chère. Nous aurions peut-être un malheur à déplorer en ce moment. Ces chevaux emballés, ce cocher qui perdait la tête... J'ai passé un fichu quart d'heure, et je n'aurais pas voulu vous savoir à ma place... Mais enfin, les bêtes se sont calmées en montant la côte, et nous avons pu faire demi-tour, revenir chez les Moiru—car nous avions déposé—reprendre nos mamans, repartir à votre secours... Et voilà !... Quelles angoisses vous m'avez causées, chère Fausta !

—Vraiment ?

—Vous n'avez pas l'air de croire... Pourtant, demandez à votre mère.

—Ça, c'est vrai, confirma Mme Navarroux, il était pâle comme un citron, le pauvre.

—Et puis, révéla-t-il, j'ai reçu des chocs... Ça ne se voit pas : c'est interne. Nous avons été si secoués, un moment !... Trois fois, j'ai cru que nous roulions dans le fossé. Ah ! il a fallu du sang-froid pour ne pas sauter comme vous !

—Pauvre mignon ! s'apitoya sa mère.

Et elle l'embrassa comme du bon pain, en lui demandant :

—Où ça, as-tu mal ? Dans les côtes ?

—Oui, par là.

—Rentrons, veux-tu ? On va te préparer un bain.

Il toussa, se recueillit, aspira fort, à deux reprises, pour tâcher de savoir...

Non, décidément, ça n'allait pas.

—Voulez-vous une tasse de thé ? proposa Fausta. Un grog ? Il y en a de tout près, je crois.

—Merci. J'ai pris là-bas, répondit Marjolin d'une voix languissante.

—Chez Mme Moiru ?

—Oui ; on m'a fait boire quelque chose.

—A la bonne heure ! La santé avant tout.

—Les voilà bien, ces pauvres Moiru ! Tout leur programme par terre ! Pas de revue ! et c'était leur clou, la revue ! Ah !...

Il tira sa montre.

—Vous pourriez jouer encore ? insinua Fausta. Allez-y, allez !

—Eh non ! il est plus de onze heures. On

décampe... Et, à propos, la brochure ? demanda-t-il en se tournant brusquement vers son secrétaire.

Celui-ci tâta ses poches avec inquiétude.

— Où est-elle, cette brochure ? questionna le sévère Alexandre.

— Je l'avais... Je l'avais sur moi, cependant... répondit M. de Nanteilhes, d'un air confus. Il se peut que...

— Que quoi ?

— Dans ma chute, elle est sortie de ma poche, sans doute...

— Ah ! perdue ? Vous l'avez perdue ?

— Mais...

— Quelle tête, mon garçon ! Comme si votre premier devoir n'aurait pas été de porter cette brochure à Mme Moiru, pour le cas où l'on aurait voulu jouer sans moi !

— Oh ! cher monsieur ! dit Fausta, comment aurait-on pu jouer *sans vous* ?... Et puis le premier devoir de M. de Nanteilhes, quoi que vous en pensiez, c'était de faire ce qu'il a fait, il me semble, d'aller au secours d'une femme.

— Mais, chère amie, je ne re blâme pas de cela.

— C'est heureux !

— Seulement...

— Allons ! s'interposa Mme Marjolin, vous êtes nerveux tous les deux ce soir. Ça ne vous vaut rien, les accidents de voiture... Allons faire dodo ; demain, nous causerons mieux.

Et, s'approchant de Fausta pour l'embrasser :

— Au revoir, mignonne.

— Au revoir, madame.

Ce fut le tour d'Alexandre. Plus calme, il souhaila :

— Bonne nuit, chère amre... Faites de beaux rêves.

— Au revoir, monsieur, dit Fausta en lui tendant sa main.

Et même, pour tendre cette main, elle parut avec une hésitation.

Ce mot "monsieur" jeta un froid. Les deux mamans s'empressèrent en chuchotant des choses... Denis de Nanteilhes, debout près de la porte, s'inclina vers Fausta. Mais celle-ci alla vivement vers lui, la main en avant.

— Bonsoir, monsieur de Nanteilhes ! A bientôt, j'espère !... Nous sommes ordinairement chez nous de cinq à six. N'oubliez pas. Et mes respects au comte votre père, quand vous le verrez.

Ce fut un effarement général. On se regarda, on rechuchota.

Indifférente, Fausta revint à sa boîte pharmaceutique, remit les flacons en place, essuya la spatule, referma les tiroirs...

Mme Navarroux était descendue pour reconduire ses amis jusqu'à la porte.

Quand elle fut remontée, elle parut déconfite. Des gouttes de sueur lui dévernissaient les joues.

— Ah ça ! que signifie ? s'éplora-t-elle en allant vers sa fille.

— Quoi donc, maman ?

— Cette façon de rabrouer les gens ?... Alexandre est furieux, tu sais ?

— Ah !

— Et il y a de quoi, tu m'avoueras.

— Il n'a que ce qu'il mérite.

— Voyons ! Il faut être raisonnable. Il paraît que les chevaux galopaient comme des fous quand tu as sauté.

— Ils ne galopaient pas beaucoup moins pour M. de Nanteilhes. Et il n'a pas hésité, lui.

— Sans doute... Mais ça n'empêche pas...

— Oh ! si ça empêche !

— Pourquoi aussi as-tu été si gentille avec ce secrétaire, surtout en présence de son maître.

— Pour lui donner une leçon, au maître.

— Elle a été trop sévère.

— Ce n'est pas mon avis.

— Tu as eu l'air d'éprouver pour lui une de ces tendresses...

— Pourquoi pas ?

— Voyons ! Un malheureux ! une sorte de domestique !

— Vous n'aviez pas l'air de le dédaigner tant que ça, avant le dîner.

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! rien.

— J'ai pu penser que c'était un gentil garçon au point de vue physique.

— Il est encore mieux au point de vue moral.

— Qu'en sais-tu ?

— Je le sais... Il est de cent coudées supérieur à son maître, en tout ; et s'il y avait une justice, le domestique, comme vous dites, ce ne serait pas lui.

— Tu le connais donc tant que ça ?

— Certainement, je le connais.

— Depuis quand ?

— Depuis sept ans. Et vous aussi, vous le connaissez.

— Moi ?

— C'est Denis, Denis de Nanteilhes, avec qui j'ai tant joué, un été, à Trouville. Vous ne vous souvenez pas ? Le fils du comte, qui nous avait loué un chalet.

— Comment ? Le comte de Nanteilhes, c'est son père ?

— Mais oui.

— Ah ! par exemple !... Je crois bien que je me rappelle. Il me semblait aussi que ce nom, de Nanteilhes... Comme il a changé !

— Dame ! Moi aussi, j'ai changé. On change, de quinze à vingt-cinq ans.

— Ils sont donc ruinés ?

— Il paraît. Mais ça peut arriver aux plus honnêtes gens, ces histoires. Ça n'arrive même qu'à eux, ordinairement.

— Ah ! c'est le petit Denis ?... Il ne m'en a rien dit, à table.

— Par discrétion.

— Il n'a pas l'air bavard, du reste.

— Il se contente d'être bien élevé.

— Mais ce que tu l'encenses, tout à coup !

— Je ne pouvais guère plus tôt.

— N'importe ! Tu as eu tort d'être si aimable pour lui, en présence des Marjolin. Ça les a vexés.

—Ah bien! ils n'ont pas fini!
—N'oublie pas que tu es pour ainsi dire fiancée à Alexandre.

—J'ai peur que si! Je vais oublier ça.

—Après les engagements de ce soir?

—Je regrette. Mais je ne me considère pas comme engagée le moins du monde.

—Perds-tu la tête?

—Ou si je me suis engagée, je me désengage; ce n'est pas plus difficile que cela.

—Fausta, tu me fais de la peine... Tu n'as pas ton bon sens, ce soir. Cette chute t'a troublé les idées. C'est sur le crâne que tu es tombée, je crois?

—Bien aimable; mais rassurez-vous: ça n'a pas été jusqu'à la fêlure!

—Cependant, la manière d'agir, ce déni de tes paroles, de tes serments les plus graves... Tu sais que les Moiru sont au courant... Et d'autres!...

—Comment ça?

—Dame! Mme Marjolin le leur a dit... Et moi aussi, j'ai raconté.

—C'est trop fort!

—Ton mariage avec Alexandre est déjà connu. Je gage que tout le pays en parle demain.

—En voilà des gens pressés!... Quelles bavardes!...

—Mais, ma chérie, qui pouvait s'attendre? C'est toi-même qui as proposé, qui t'es pour ainsi dire offerte. Et il n'y a pas encore deux heures de cela!

—Il peut se passer tant de choses, pendant deux heures!

—Que s'est-il donc passé, grand Dieu?

—La terre tourne en un jour: le cœur d'une femme peut bien tourner en quelques minutes.

—Et le tien a tourné tant que ça?

—Oh! oui!

—Eh bien, il retournera, voilà tout.

—N'y comptez pas trop.

—Ah ça! Mais tu es à lier, à doucher, à battre!

—Maman, je vous demande pardon, bien humblement... J'ai des torts envers vous, envers d'autres. J'ai été inconséquente, je le reconnais. Je suis odieusement raisonneuse, je le reconnais aussi; et j'aurais dû vous parler avec plus de respect, de soumission... Mais il ne faut pas m'en garder rancune; je ne pouvais pas prévoir ce qui est arrivé.

—Mais qu'est-il donc arrivé, Seigneur?

—Il s'est produit des événements assez sérieux pour me faire changer d'opinion, je vous assure; et, s'ils s'étaient produits trois heures plus tôt, je n'aurais pas été si aimable avec M. Marjolin; j'aurais vu plus clair en moi.

—Qu'y vois-tu donc, maintenant, en toi?

—Que je n'aime pas ce garçon.

—Et c'est un accident de voiture qui t'a ouvert les yeux?

—Les desseins de Dieu sont impénétrables.

—Tout ça, parce que c'est le blond qui s'est jeté après toi, au lieu du brun! Mais, sotté, c'est peut-être de peur qu'il s'est jeté,

tout bonnement! C'est bien pour ça que tu as sauté toi-même? Pourquoi n'aurait-il pas obéi aux mêmes instincts, lui? La peur, ça se gagne...

—Ce n'était pas de peur.

—Non; c'est d'amour, hein? Et quand il t'aimerait? Si tu veux être gentille pour tous ceux qui t'aiment, tu auras fort à faire, ma fille!

—Rassurez-vous!... Mais M. de Nanteuil ne m'aime pas comme un autre; et il mérite d'être mieux aimé qu'un autre.

—Ah ça! tu ne t'es pas mise en tête de l'épouser, je suppose?

—Non, certes! Je n'ai pas encore eu le temps d'y songer.

—Et tu n'y songeras jamais, j'espère bien.

—Ça...

—Comment! Un subalterne? un homme à gages? Mais c'est inouï! Toi! toi, si raisonnable jusqu'à présent, toi qui connais la vie, qui sais la valeur, la puissance de l'argent, qui sais que sans fortune on n'est rien, on ne peut rien, qu'on est un objet de mépris pour les autres, qu'on ne peut savourer pleinement aucune des grandes joies de ce monde, toi tu penses?...

—Eh! oui! c'est bien possible que j'y pense.

—Allons donc! Tu divagues! Entends-tu les beaux cris qu'on pousserait autour de toi? "Elle épouse un employé! Le commis de M. Marjolin, ma chère!..."

—Oh! vous exagérez! Il n'est ni employé, ni commis.

—C'est tout comme, grande niaise!

—Il est vicomte...

—De la Panade!

—Et sa femme sera vicomtesse.

—Le bel avantage!

—Il faut croire! Car... certaines personnes, que nous connaissons vous et moi, viennent de faire, à Rome, des démarches...

—Tais-toi! Tu es ignoble! Tu ne respectes ni tes parents, ni rien!

—Pardon, encore!

—Vicomte!... Eh! je ne dis pas. A cause de ce titre, on pourrait fermer les yeux sur sa pauvreté; mais, sur son emploi!... Une espèce de scribe, de comptable! Et comptable chez un de nos amis! Sais-tu ce qu'on dirait, autour de nous? Que n'ayant pu avoir le maître, tu as pris le valet! Voilà, petite sotté!

—L'opinion du monde... murmura Fausta dans une moue.

—C'est tout, l'opinion du monde. Et il n'y a que les imbéciles qui la bravent.

De son papillon de dentelles, Mme Navarroux essuya la sueur froide que cette odieuse discussion faisait perler sous ses frisettes.

—Prends du papier! ordonna-t-elle. Tu vas écrire à Alexandre.

—Pourquoi faire?

—Pour lui demander pardon.

—Ah non, par exemple!

—Ecris tout de suite, pour que je te pardonne moi-même, répéta Mme Navarroux dont le visage se contractait.

—Maman, vous allez vous enlaidir...
 —Insolente! Veux-tu prendre du papier?
 —Mais c'est absurde! Je te verrai un de ces jours!

—D'abord, ce n'est pas sûr que tu le revoies, si tu ne lui écris pas.

—Eh bien, tant pis!

—Malheureuse! Tu ne vois donc pas que c'est pour t'empêcher de rater ta vie! Tu ne trouveras jamais un parti pareil, un homme qui puisse te donner autant de satisfactions, autant de bonheur et d'indépendance. Il sera colossalement riche. Ce n'est pas dix millions, c'est quinze ce qu'il aura un jour. Il va se présenter à la députation, il sera ministre, il sera tout ce qu'il voudra... Ecris!

—Mais une jeune fille n'écrit pas à un homme, vous le savez bien.

—Après les paroles échangées tantôt, vous pouvez vous écrire; il n'y aura rien d'incorrect.

—Ecrivez, vous.

—Ce ne serait pas la même chose... Al-lons, vite! Il aura ton billet avant de se coucher. Vincent va le porter immédiatement; tout sera réparé, oublié.

—Maman, je vous en supplie...

—Tu ne veux pas?

—Je ne peux pas.

—C'est ton dernier mot?

—Maman...

—Ah! maudite! appeler maman une femme qu'on tue!

—Ma bonne maman...

—Tais-toi! Tu me tués!... Ah! mon Dieu! J'avais encore besoin de ça! Je ne m'en relèverai pas! C'est fini! Voilà ce que c'est que de trop gâter les enfants; on en fait des monstres, des parricides!

Mais la porte s'ouvrit, et un colosse bronzé apparut. M. Navarroux, qui avait profité de sa solitude pour aller voir un ami à Saint-Cloud, rentra à la maison par l'un des derniers trains.

Il était toujours calme, lui. C'était un de ces Gascons crêpus, au visage tourmenté comme celui d'un d'Artagnan et à l'âme placide comme celle d'un chanoine. La Gascogne exagère en tout, même quand elle se mêle de faire des gens apathiques.

—Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il lentement, de sa voix débonnaire qui faisait penser à une coulée de miel dans une gueule de canon.

—Il y a que votre fille est folle! répondit Mme Navarroux en battant les portes.

Et elle disparut, haletante.

M. Léonard Navarroux s'approcha de la cheminée s'assit dans une bergère, allongea ses jambes, releva son pantalon, soigneusement d'une petite pincée aux genoux, puis demanda:

—Explique, fillette?

Fausta expliqua. Elle dit tout, sauf l'histoire du baiser sur la main et des roses effeuillées devant le fauteuil. Et, câline, elle s'assit devant le feu, sur un coussin oriental, tout près de son père, la main appuyée à son genou, la tête fléchie contre son bras.

Lorsqu'elle eut terminé, M. Navarroux lui

baisa les cheveux, silencieusement, écouta quelques secondes le froufrou des feuilles mortes que le vent faisait encore tournoyer sur la terrasse, puis conclut:

—Ce n'est rien... Ça s'arrangera... Le baromètre a dû joliment baisser...

VI

A la villa des Bruyères, le lendemain matin, Alexandre parut soucieux.

—Je le fiche à la porte! grommelait-il entre deux serrements de mâchoires. Il n'y a que ça à faire: le jeter dehors.

Il entra chez sa mère dès qu'elle fut levée. Elle paraissait consternée, elle aussi.

—Eh bien, mon pauvre Alex, as-tu dormi un peu?

—Mal, répondit-il. J'ai beaucoup pensé à notre cher vicomte.

Et il ajouta, sur un ton décisif:

—Vous savez que je vais le jeter à la porte, comme un chien?

—Il ne l'aurait pas volé, approuva Mme Marjolin. Cependant...

—Quoi?

—Il ne faut rien brusquer. Ça pourrait être maladroit... Où est-il?

—Parti pour Paris, comme tous les matins.

—Tu l'as vu?

—Non.

—Sais-tu s'il est passé par le Bel-Respiro?

—On l'en a assez prié, hier soir.

—Justement. Il serait bcn de savoir s'il y passe. Peut-être ça n'ira-t-il pas plus loin. Un mouvement d'humeur de Fausta. Elle a toujours été si gâtée... Il se peut qu'elle redevienne gentille. Tâche donc d'y aller toi-même, ne serait-ce que pour prendre de ses nouvelles et voir un peu comment ça tourne... Tu l'adores toujours?

—Moi? Oh! là!...

Il voulait protester, faire le fanfaron, paraître indifférent. Mais sa mère le connaissait bien; elle sentit qu'il était fortement amoureux, plus amoureux encore que la veille, puisqu'il était jaloux.

—Vas-y, va! conseilla-t-elle de nouveau. Tout s'arrangera facilement. Elle est pratique, en somme, et ne lâchera pas la proie pour l'ombre... Mets un peu de bouquet impérial à tes moustaches!...

A onze heures, quand il revint chez lui, Alexandre les avait hérissés comme un matou battu, ses odorantes moustaches.

—Eh bien? demanda sa mère, avez-vous fait la paix?

—Ah! sacrédié, non! Au contraire!

Le visage de Mme Marjolin se contracta. C'était uné de ces nerveuses calmes, qui

sont tout feu et tout flamme à l'intérieur, mais savent conserver presque toujours leur masque de glace. Elle était beaucoup plus intelligente que son fils. Elle avait les mêmes traits, mais en plus fin. Côte à côte, ils donnaient l'impression de deux gravures tirées d'après la même plaque; mais l'une, avant la lettre, quand la plaque a toute sa

pureté; l'autre, vingt-cinq ans plus tard, quand les lignes du cuivre s'empâtaient.

Alexandre était fils unique. Sa mère ne voyait que par ses yeux, n'aimait que par son cœur.

—Alors, ça ne va pas, mon pauvre Alex? dit-elle en lui prenant la main.

—Non! Elle est toquée, ma parole! Al seulement toquée!

—Tu l'as vue?

—Je crois bien.

—Et Nanteilles? Il y est allé, tantôt?

—A neuf heures!

—Il n'a pas perdu de temps.

—Et on ne m'a pas caché qu'il était venu prendre des nouvelles! Et on m'a laissé entendre qu'il avait été fort bien reçu, qu'il reviendra, que c'était un ami d'enfance...

—Ah!

—...et qu'on avait été bien aise de le revoir.

—Enfin, elle en raffole?

—Ou elle en a l'air.

—Et toi? Comment t'a-t-on reçu?

—Oh! moi! comme un pékin quelconque, comme monsieur tout le monde.

—Alors, les promesses d'hier soir?

—On ne paraît pas s'en souvenir.

—Elle n'y a fait aucune allusion?

—Pas la moindre.

—Et la maman? que pense-t-elle de tout cela?

—Pas vu, la maman. Souffrante, paraît-il.

—Ah? Elles ont dû avoir des scènes...

Mme Navarroux est pour toi, j'en suis sûre. C'est une femme sérieuse... Alors, ce petit panné de secrétaire s'est permis?... Sais-tu s'il y est resté longtemps?

—Mais oui! une demi-heure!... Il croit peut-être que c'est pour ça qu'on le paye! Il aura manqué le train de neuf heures quarante, j'en suis sûr... Je le fiche à la porte ce soir même.

—Eh bien, non! dit Mme Marjolin dont le front se plissait sous l'effort de la pensée, comme une petite baie ronde à la marée montante. Il ne faut pas le mettre à la porte; au contraire. Il faut bien le garder auprès de nous et son traitement augmenter, au besoin, pour qu'il ne s'en aille pas.

—Je ne comprends guère.

—C'est pourtant fort simple. En supposant que cette petite songe à l'épouser...

—Où! elle n'ira probablement pas jusque-là.

—On n'en sait rien. Elle paraissait très emballée hier soir... Donc, si elle cherchait à l'épouser, elle ne manquerait pas de le faire dès que ce jeune homme serait parti de chez nous. Il redeviendrait indépendant et pourrait avoir, à la rigueur, figure de gentilhomme. Tandis que, s'il reste à notre service, la famille, au moins, s'opposera de toutes ses forces au mariage. Elle ne voudra pas qu'il soit dit qu'une héritière de trois ou quatre millions, belle comme elle est, s'allie avec un de nos employés... Eh! tiens, sais-tu ce qui serait mieux encore? Ce serait de prendre aussi le père, le comte de Nanteil-

hes, de l'appointer comme un domestique dans notre maison de Paris, de le placer à la tête d'un service quelconque, publicité ou expéditions. Il cherche une place, .. est criblé de dettes; si nous le prenions comme...

—Comme concierge! approuva le jeune Alexandre d'une voix retentissante.

—Oh! concierge!

—Pourquoi pas? Si tu crois qu'il renâclerait? Il n'y a qu'à y mettre le prix!... Concierge, le comte de Nanteilles! portier de la maison Marjolin! C'est ça qui serait chic!... Bon Dieu de sort! Je vais l'engager tout de suite! Où niche-t-il donc?

—Tu vas trop loin, mon petit Alex! dit la maman qui souriait quand même à ce projet saugrenu, tu penses bien qu'un comte, quelque endetté qu'il soit, ne voudrait jamais...

—Avec ça! Si je lui offre cinq mille francs, dix mille francs?... Et qu'est-ce que ça nous fiche, dix mille francs?

—Comme tu y vas!...

—Ça vaudrait ça. On peut toujours essayer... Mlle Fausta Navarroux, belle-fille de notre pipelet: vois-tu le beau potin? Ça lui apprendrait à faire la dégoutée!... J'y cours! j'y cours! Dix mille francs, et une casquette à galons d'or par-dessus le marché!

—Que tu es enfant! Tu gâterais tout en t'y prenant comme ça. Tu froisserais le père; et, par ricochet, le fils serait blessé aussi. Nous ne garderions ni l'un ni l'autre... Concierge: oui, bien sûr, l'idéal serait qu'il le fût, en réalité; mais en apparence, en titre, il faut qu'il soit autre chose. Nous le nommerons intendant, par exemple, ou chef du personnel... C'est ça: chef du personnel est avouable... Et il acceptera j'espère.

—Mais nous le fichérons dans la loge?

—Oui, avec un commis pour ouvrir. Lui, recevra les clients, les renseignera, les dirigera vers les bureaux.

—En livrée?

—Non; en habit et cravate blanche.

—C'est dommage!

—Ne te navre pas! C'est une livrée aussi...

Et nous le chargerons de préparer les comptes de trois ou quatre employés, chaque mois, des garçons livreurs par exemple, pour justifier ce titre de chef du personnel. En réalité, ce sera bien un concierge. Et nos amis sauront parfaitement que c'est notre concierge. L'effet sera le même.

—Ma mère, M. de Talleyrand n'était qu'un gamin à côté de vous! J'approuve, et vous donne pleins pouvoirs. C'est vous qui vous chargez des négociations?

—Ça vaudrait peut-être mieux, mon petit.

—En effet. Vous vous en tirerez beaucoup plus adroitement que moi.

—Je ne dis pas... Mais j'ai une certaine habitude... Et il n'y a pas de temps à perdre. Tu me prêteras l'automobile après déjeuner? La mienne est toujours en réparation, tu sais bien.

—Avec plaisir... Vous vous proposez d'aller chez le bonhomme?

—Ce serait préférable. Il demeure au quartier des Invalides, je crois.

—Ça ne m'étonne pas.

—Mais j'ai là son adresse...

Mme Marjolin se leva, passa dans la pièce voisine, qui était un immense cabinet de toilette, avec un bureau, un cartonnier et une bibliothèque tournante derrière un paravent.

—Rue Violet, 74, annonça-t-elle en replaçant une lettre sous son enveloppe. J'y serai à trois heures. Je vais le prévenir par téléphone, si toutefois il a le téléphone...

—Lui? Allons donc! fût le jeune Alexandre avec mépris. Je gage qu'il est en meublé, au-dessus d'un bistrot ou d'une sage-femme.

Promptement, il s'était dirigé vers la bibliothèque tournante et il avait pris l'Annuaire des Téléphones. Il feuilleta un quart de minute et poussa un hennissement d'aise: Hé non! il n'y était pas, le gentilhomme! Quelle candeur, cette pauvre maman!

—Dis donc, recommanda-t-elle, pas un mot de ceci au vicomte, surtout! ni aux Navarroux, non plus! Ils se méneraient et notre plan pourrait rater.

—Soyez tranquille, promit-il en refermant le livre d'un coup sec.

—Il faut enlever la chose à la pointe de la baïonnette.

—Et signer un traité, si c'est possible.

—Compte sur moi. Je vais m'habiller tout de suite pour partir après déjeuner. Ne te fais pas de chagrin, mon pauvre loup!

—Oh! si vous croyez!... s'exclama-t-il, en haussant les épaules d'un air désinvolte.

Mais on aurait pu voir, à quelques frissons qui agitaient ses moustaches—le frisson du chat qui a senti la souris et qui craint de la manquer—combien cette affaire lui tenait au cœur.

Ils partirent ensemble, à une heure trois quarts, pour Paris, et ils allèrent directement rue de Sèvres, à l'Hotel de la Vie nouvelle. C'était de nom que portait l'officine Marjolin; puis, après avoir passé quelques minutes dans le cabinet du directeur, Mme Marjolin laissa son fils et se dirigea vers la rue Violet, Alexandre lui souhaita bonne chance et remonta vers le cabinet directeur.

La maison et les bureaux de la Vie Nouvelle avaient fort grand air. L'immeuble présentait quatre étages, une entrée monumentale et une salle d'attente spacieuse où erraient une demi-douzaine d'huissiers à livrée bleue et or. Dans cette salle étaient exposés les appareils, produits et spécialités diverses de la maison. Feu Marjolin, un petit médecin de Beauvais, qui avait dû quitter sa ville natale après des dénués fâcheux avec la police, était le créateur de cette officine, actuellement si prospère. Il avait débuté par les *Pilules antimicrobiennes*—et ce fut là sans doute la source principale de sa richesse—mais, avant de mourir, il avait lancé, en outre, une *Ceinture aimantée* et une *Ouate antirhumatisme*, qui eurent quelques années de vogue. Sa femme et son fils, dignes

continuateurs de l'œuvre, y avaient ajouté le *Corset radiogène* et le *préservateur Cranium*, qui promettaient aussi d'importants bénéfices.

Plusieurs docteurs en médecine et un pharmacien se tenaient en permanence à la disposition de la clientèle, qu'une revue hebdomadaire très compacte et bien faite, tâchait de recruter à travers la France et l'Europe. Comme la mode était aux opérations chirurgicales, depuis quelque temps, la maison servait volontiers d'intermédiaire entre les amateurs et quelques praticiens connus, et cette branche nouvelle de l'industrie sanitaire ou médicinale s'annonçait comme l'une des plus fructueuses de l'avenir.

Alexandre passa plus d'une heure dans le cabinet de son directeur, le docteur Guingol, étudia de concert avec lui un système de publicité nouvelle dans les cabines de bains de mer pour le *Corset radiogène*; ensuite, énervé de ne pas voir revenir sa mère, il monta au troisième étage, où se trouvaient les bureaux de la revue.

Il entra chez M. de Nanteuilhes.

—Eh bonjour! salua-t-il, le chapeau en arrière et la main largement tendue. Comment va?... Remis de votre alerte d'hier soir?... Le bobo ne saigne plus du tout?... Tant mieux... Dites donc, pourquoi êtes-vous parti sans me prévenir ce matin? Il ne faudra plus me la faire... J'avais des ordres à vous donner. Je tiens à vous voir tous les matins avant votre départ. Si je vous avais vu, aujourd'hui, j'aurais pu me dispenser de venir.

—Bien, monsieur, promit de Nanteuilhes, dont les joues se carminaient légèrement.

—Vous faites la mise en pages? Qu'avons-nous en tête pour le premier numéro?

—L'article du docteur Frépillon.

—Sur?

—Le nouveau traitement du cancer.

—Ah! oui, il en joue, celui-là, du cancer! Un vrai conservatoire!...

Ayant prouvé, par ce mot, sa parfaite sérénité de cœur, il repartit en se souriant d'un air fin, et alla voir à une fenêtre, si l'auto de sa mère ne revenait pas.

Elle ne revint qu'à six heures.

—Eh bien? demanda-t-il, impatient.

Mme Marjolin ne paraissait pas enchantée de son après-midi. Ses yeux noirs avaient l'aspect de deux pruneaux gelés derrière les verres—elle portait souvent lorgnon, comme son fils, comme ses médecins et la plupart de ses collaborateurs importants. Le directeur général avait des lunettes à monture d'or. Des verres, sur un potage, font mûrir les cantalous; sur deux yeux, ils font mûrir la science, apparemment, car il est peu de savants qui en soient dépourvus, quand leurs fonctions les obligent à se commettre avec l'honnête public.

—Eh bien! murmura Mme Marjolin, il n'y a rien de fait, voilà.

—Et c'est définitif?

—Non. Je dois y retourner demain matin. Il m'a fallu y passer deux fois. Il était ab-

sent... Pas commode, le gentilhomme!

—Bah! on l'accommodera tout de même.

—Je l'espère.

Et, en effet, le lendemain soir, quand elle rejoignit son fils, les yeux de Mme Marjolin parurent tout à fait dégelés.

—Ça y est? demanda-t-il

Elle signifia "oui" d'un bref abaissement de tête.

—Je t'expliquerai tout à l'heure, confia-t-elle. Prépare-toi à partir. Je reviens tout de suite.

Elle monta directement au troisième étage, passa quelques minutes dans le cabinet de M. de Nanteilhes, s'arrêta ensuite chez son directeur pour lui confier le nom d'une famille américaine susceptible d'une ou deux opérations chirurgicales, causa dix secondes avec le caissier pour connaître les recettes du jour, puis rejoignit Alexandre dans l'automobile qui attendait devant le perron.

Et, tandis que la machine roulait, par les quais brumeux, vers les coteaux de Marly, Mme Marjolin raconta sa journée:

—Oui, ça y est, petiot. Il entrera demain matin.

—Comme concierge?

—Régisseur. C'est le titre officiel. Je n'ai pas pu lui en faire accepter d'autre. Quel crin, si tu savais! Il s'était mis dans la tête d'être régisseur. Tu comprends: c'est avouable, régisseur, administrateur d'un grand domaine. Ça vous a encore une certaine allure.

—Comment est-il? Décoratif?

—Très bien.

—Ça ferait un bon suisse, à la Madeleine?

—Oui, oui. Mais quelle purée! Si tu vois sa chambre!

—Qu'est-ce que je vous disais?

—Je crois qu'il était en train de faire son lit quand je suis arrivée... Et il a été d'une dignité! Me recevant du haut de sa grandeur, comme s'il avait encore dix laquais à sa suite. Et il était sans feu, le pauvre homme!

—Mais qu'est-ce qu'il régira, chez nous?

—Les garçons de salle.

—Belle besogne!

—Qu'importe? Il sera là au rez-de-chaussée, à l'entrée de l'hôtel, dans le bureau du père Papillet, que nous mettrons ailleurs, et il recevra les clients, les renseignera. Ce sera le vrai concierge. L'étiquette n'y fait rien. Et nous inviterons les Navarroux à venir le voir un de ces jours.

—Son fils sait-il?

—Je viens de le lui apprendre. C'est pour cela que je suis allée là-haut.

—Et comment a-t-il pris la chose?

—Froidement... Ah! ça, je dois l'avouer, très froidement.

—Il n'est donc pas ravi de travailler à côté de son père?

—C'est ce que je lui ai dit, mais l'argument l'a peu touché. Il a plus de flair qu'on ne croit, ce garçon. Je m'attendais à ce qu'il tombât à mes genoux. Ah! bien oui! Mais le père, par exemple, a du cœur. C'est pour vivre avec son fils qu'il a accepté. J'avais

tout fait pour l'attendrir, du reste. Je lui ai dit que le vicomte paraissait triste depuis quelques jours et que ce devait être de penser dans quelle solitude, dans quel dénuement il vieillissait, lui, le papa. Bref, il a cédé, mais pas sans peine. Crois-tu qu'il a fallu lui promettre mille francs par mois?

—Mille francs! Ah! le vieux requin!

—C'est dur!... Et il lui faut un traité par-dessus le marché.

—Vous allez refuser, naturellement?

—Eh non! Je le passerai même avec plaisir. On ne sait pas ce qui peut arriver. Je vais aussi en proposer un au fils.

—Il va demander une augmentation!

—C'est possible, mais plaie d'argent n'est pas mortelle. Et ça peut nous être d'une grande utilité plus tard... Ce n'est pas tout: le père entend encore ne pas être comte. Il a stipulé qu'on l'appellerait Nanteilhes tout court, comme désirait son fils, d'ailleurs.

—Le renégat!

—Mais ça n'y fait rien, au fond. Les Navarroux sauront bien que c'est lui tout de même, et si la petite ose encore se montrer aimable pour le fils de notre portier...

Les yeux d'Alexandre étincelaient. Il était content. Il faisait entendre, toutes les dix ou vingt secondes, un claquement de lèvres, en détachant brusquement sa mâchoire inférieure, comme s'il dégustait un fruit juteux.

—Si nous y passions? proposait-il. Si nous allions faire une visite à Fausta?

—Pas encore. Il vaut mieux se laisser désirer... Demain, quand le beau-père sera à son poste.

Ils arrivaient à leur villa des Bruyères. Le concierge leur annonça:

—Mme Navarroux sort d'ici.

—Ah! Seule? demanda vivement Alexandre.

—Oui, monsieur.

Il eut un grincement de dents. Fausta continuait à boudier, c'était sûr. Mais, du moment que la mère était encore gentille...

Le lendemain, le comte de Nanteilhes se présenta, comme il avait été convenu, à l'hôtel de la *Vie Nouvelle*. Mme Marjolin lui indiqua elle-même son bureau, lui fit connaître quelles seraient ses fonctions, chargea le vieux Papillet de le mettre au courant.

Et, le soir, elle passa chez les Navarroux.

—Venez donc nous voir, demain, au journal? invita-t-elle d'un air détaché. Vers les quatre heures, voulez-vous? Je fais plusieurs embellissements. Je serai fort heureuse de recevoir vos conseils. Vous avez tant de goût!... Puis, nous irons prendre le thé à l'hôtel Pratz.

Le jour suivant, à l'heure dite, Mme Navarroux et sa fille arrivèrent ensemble rue de Sèvres. D'abord, Fausta n'avait pas voulu descendre de l'automobile; elle s'était proposée de ne pas mettre les pieds dans la "Boîte aux Microbes". Mais, sur les instances de sa mère, elle entra tout de même.

Dans la grande salle du rez-de-chaussée, Mme Marjolin les attendait, trépидante, mais entièrement maîtresse de ses nerfs. Alexan-

dre, surexcité, faisait des jeux de mots avec tous ses docteurs.

Dès qu'ils reconnurent les silhouettes de ces dames, ils se précipitèrent.

—Eh, bonjour, chère amie! Comment allez-vous depuis hier?... Et vous, mignonne?

Poignées de mains, baisers, effusions, Fausta seule demeurait froide.

Les lèvres plissées d'une imperceptible moue, elle considérait, à travers son face-à-main, le va-et-vient de la Boîte aux Microbes. Alexandre perçut la petite bouffée de mépris. Il en devint jaune.

—A propos, chère amie, venez donc! proposait-il, je vais vous présenter une de vos connaissances.

—Ah oui! dit à son tour Mme Marjolin. Le comte de Nanteilhes, vous savez?

Fausta tressaillit imperceptiblement.

—Le comte de Nanteilhes? s'exclama-t-elle. Il est ici?

—Mais oui, depuis hier. Il a bien fallu lui venir en aide, à ce pauvre homme...

Et Alexandre précisa:

—C'est notre portier.

A ce mot, Mme Navarroux elle-même eut un haut-le-corps..

—Votre portier?... balbutia-t-elle.

—Mais oui, confirma doucement Mme Marjolin. Venez, le voilà...

Fausta était devenue blême. Un éclair jaillit de ses yeux. Elle comprit tout en une seconde; le complot de ces gens-là, leur soif de vengeance, leur tentative d'humiliation.

Elle leur jeta un regard féroce. Dans son manchon, ses doigts se crispèrent automatiquement, comme si elle allait leur sauter au ou.

Un quart de minute elle demeura immobile, avec ses prunelles arrondies et fixes.

Puis, sans rien dire, elle s'en alla vers cet homme qu'on lui avait désigné, s'approcha de lui, fit une révérence, humblement, comme une marquise du grand siècle admise à défilé devant Louis XIV, et salua, d'une voix sonore:

—Monsieur le comte de Nanteilhes, permettez-moi de vous présenter mes respects.

Et, comme le père de Denis s'étonnait, Lé-sitant:

—Vous ne me reconnaissez plus? reprit Fausta. Je suis Mlle Navarroux, la fille de M. Navarroux, à qui vous voulûtes bien louer un chalet, il y a sept ans, sur la falaise de Trouville.

—Ah! oui, parfaitement...

—Comment allez-vous, monsieur le comte? Je suis très heureuse de vous revoir. Et monsieur votre fils, comment va-t-il?

—Mais très bien; je vous remercie, mademoiselle.

—Vous savez que Denis et moi nous sommes de vieux camarades? J'ai eu le plaisir de le retrouver, cette semaine, et, depuis lors, nous causons un peu tous les jours. Je le trouve charmant. C'est un homme de cœur et de bon ton.

—Je suis enchanté de vous l'entendre dire, mademoiselle.

—Quand viendrez-vous dîner à la maison avec lui?... Veuillez choisir une date. Vous nous ferez le plus grand plaisir... A bientôt! nous en recauserons! Est-ce que vous me permettez de vous serrer la main?

Fausta fit une révérence nouvelle et se dirigea vers la porte de sortie sans jeter un regard aux personnes d'alentour.

—Venez-vous, maman? dit-elle d'une voix posée en passant devant sa mère.

Puis, sur le seuil, estimant que la leçon n'était pas complète, elle se retourna négligemment vers Alexandre.

—Monsieur? appela-t-elle, monsieur?

—C'est à moi que vous vous adressez, mademoiselle? demanda le jeune homme dont le visage verdissait.

—Mais, certainement, déclara Fausta sans sourciller. Ayez donc la bonté de nous envoyer un flacon de vos pilules pour notre cuisinière qui est souffrante... Sans faute, n'est-ce pas?...

Et, onduleuse, elle sortit, passa devant le laquais qui lui ouvrait la porte, descendit les trois marches du perron, et, tranquillement, remonta dans sa voiture.

VII

La portière de l'automobile demeura quelque temps ouverte. Mme Navarroux ne revenait pas bien vite. Elle éprouvait sans doute le besoin de s'excuser pour cette algare abominable de sa fille. Et c'était fort compréhensible.

Fausta ne parut donc pas trop crispée d'attendre ainsi toute seule. Et même, lorsqu'elle vit venir sa mère, elle se serra gentiment dans son coin et ramena sa jupe, d'un coup de main, pour faire place.

Mais les yeux qu'on lui montra l'épouvantèrent.

—Aïe! ça va chauffer en route!... pensa-t-elle.

Du bout des lèvres, Mme Navarroux ordonna au mécanicien:

—Chez nous, à Marly.

Fausta s'étonna:

—Nous devons aller rue de la Paix!

Pour toute réponse, sa mère lui jeta:

—Mauvaise bête!

Mais elle eut en même temps un joli sourire et une légère inclinaison de tête vers la droite. Une de ses amies passait, et il fallait bien montrer son visage, garder cette expression de parade, cette sérénité heureuse que n'abandonne jamais une vraie Parisienne en public, même quand elle bouillonne de fureur ou se ronge de désespoir.

—Gredine! Peste! Hideur! murmura-t-elle à diverses reprises le long du pont des Saints-Pères, mais sans laisser voir la moindre parcelle d'ombre sur son visage resplendissant, car il faisait beau et il y avait beaucoup de monde autour de l'automobile.

Place de la Concorde, ce fut à peine si elle put mâchonner quelques autres malédictions:

—Gourgandine, va!... Tu te crois tout

permis?... Tu ne sais pas bien ce qui t'attend!... Tiens! une jolie toilette.

Aux Champs-Élysées, il lui devint plus difficile de lancer des injures. Des tas de gens connus revenaient du Bois, à qui l'on devait jeter un bonjour affectueux ou envoyer un salut bref avec la main.

Mais la bouche torve, dans les éclaircies de l'avenue, crachait encore vers Fausta :

—Petite saleté!... On te matera, ne crains rien!

Place de l'Etoile, avenue de la Grande-Armée, porte Maillot...

Fausta se pelotonna dans son coin et baisa la tête comme si elle avait vu grossir une arse.

Et, en effet, les connaissances devaient se raréfier dans l'avenue de Neuilly, et ce que les amabilités allaient pleuvoir des chères lèvres maternelles, printanièrement émaillées de rose, comme le bouton qui s'ouvre...

—Ah! c'est comme ça, vaurienne! gronda Mme Navarroux après le pont de Courbevoie. Tu veux donc te faire enfermer?

Et, n'ayant plus à se surveiller dans cette banlieue pouilleuse, que l'automobile traversait, en bolide, l'amie de Marjolin put enfin dégorger, avec des expressions justes, avec des gestes appropriés, toute la colère qui fermentait dans sa poitrine de femme du peuple.

Ce fut une avalanche pittoresque et farouche. Quelques éclats, à travers la glace, parvinrent même jusqu'au mécanicien, car il eut envie, deux ou trois fois, de tourner la tête.

Fausta, blanche d'énerverment, demeurait immobile, comme si elle n'avait rien entendu.

Mais, au carrefour des Bergères, tandis que la solitude et la nuit tombante excitaient de plus en plus la belle Mme Navarroux, la jeune fille ne put retenir un geste de révolte.

—Ah non! assez, je vous en pris!... Ou, je descends! dit-elle en mettant la main sur la poignée de la portière.

—Eh! descends si tu veux! casse-toi la tête! Pour ce qu'elle vaut...

—Maman!

—Non, tu ne m'empêcheras pas de te dire tes quatre vérités, malheureux! Que veux-tu devenir avec un tel caractère? A Mme Marjolin, à son fils, à des amis de dix ans, si considérés, si recherchés, faire des affronts pareils!

—Pourquoi ont-ils commencé?

—Pour te guérir, aveugle! Pour te montrer combien ces gens-là sont indignes de toi. Un scribe, un portier: voilà donc pour qui tu repousserais un parti pareil, cet Alexandre Marjolin qui pourrait prétendre à la main d'une princesse! Quelle aberration mentale! Ça fait frémir!... Et il ne voudra plus de toi, maintenant! Tu l'as piqué jusqu'au sang! C'est un ennemi mortel!

—Ce que je m'en moque!...

—N'est-ce pas? Tu lui préfères son employé?

—Cent fois!

—Eh bien, préfère-le! aime-le, épouse-le,

va! Tu es majeure, nous ne pouvons pas t'empêcher, c'est entendu... Mais je te préviens d'une chose, ma fille: c'est qu'à partir du jour où tu t'afficheras avec ton Nanteilles, soit pour le bon motif, soit pour l'autre...

—Oh! protesta Fausta, dont le front se pourrait.

—... Tu seras morte pour moi et tu n'auras plus un sou! Pas ça!... Retiens-le bien! Et si tu veux l'épouser, ton commis, tu pourras te faire commise! Il n'a rien: tu n'auras rien! Il est obligé de travailler pour vivre: tu travailleras si tu veux vivre! Voilà, mademoiselle!... Et je te préviens en outre que ce ne sera pas la peine de supplier, de pleurnicher, de te jeter au cou de ton père, pour ne pas m'approuver sur ce point. Si tu te déshonores, nous voulons rester sans tache, nous. Quant à moi, on me coupera la main plutôt que de me faire signer un acte de mariage pareil. On me coupera le cou plutôt que de me faire verser un sou pour l'entretien de votre ménage!... Oui, oui! ricane! Tu penses peut-être que je ne suis pas immortelle et que mon héritage...

—Oh! maman! se récria Fausta dans un élan de sincère tendresse.

Et les larmes qui s'étaient amassées lentement dans ses yeux tombèrent.

Mais Mme Navarroux ne fit pas attention à ces larmes. Elle ne voulait rien entendre; elle était trop exaspérée par ce coup de tête de sa fille, trop indignée de la voir rater cet opulent mariage qui lui aurait permis d'être l'une des femmes les plus en vue de Paris, les plus puissantes, d'être une de celles qu'on écoute en haut lieu, qui gouvernent, qui font la pluie et le beau temps autour d'elles. Ah! la sotté!

—Encore un mot, dit Mme Navarroux après avoir regardé dans la glace à main de sa voiture, les ravages qu'une telle scène pouvait avoir causés le long de ses joues en fleur, et avoir repeint de quelques touches furtives les places par trop éraillées: Si j'ai bien compris ce que tu racontais tout à l'heure à ce portier-gentilhomme, tu vois le fils en secret, de temps en temps, peut-être même tous les jours. Je t'avertis qu'à partir de cette heure la moindre tentative, de ta part, pour te rencontrer avec ce monsieur, sera considérée comme un cas de rupture définitive avec ta famille, et que le régime dont je t'ai parlé commencera immédiatement. Plus-un-sou! ni pour ta toilette, ni pour rien... D'ailleurs, je vais lui parler moi-même, à cet individu.

—A Denis? Vous voulez...

—Oui, insolente! A Denis, puisque Denis il s'appelle.

—Qu'est-ce que vous voulez lui dire?

—Ça me regarde.

—Oh! maman! je vous en supplie, si vous avez quelque observation à faire, ne vous adressez qu'à moi.

—Je m'adresserai à qui me plaira.

—Mais...

—Plus un mot!

Quelques minutes après, l'automobile s'ar-

rétait à Marly-le-Roi, devant le Bel-Respiro.

Mme Navarroux descendit, entra dans la maison, se fit déshabiller, passa rapidement une robe d'intérieur, et, s'étant assurée que sa fille ne bougeait pas de là-haut, elle alla faire un tour dans le parc.

La nuit était complète. La lune venait de se lever. Le temps avait fraîchi. Malgré le froid, Mme Navarroux descendit, à petits pas, du côté de la mare. Elle avait remarqué que sa fille allait beaucoup se promener par là, le soir. Si elle se rencontrait avec M. de Nanteilles, ce ne pouvait guère être ailleurs.

Pendant cinq minutes, elle attendit, frissonnante, sous un arbre.

Elle voulait le prendre en délit, ce commis gentilhomme, lui dire son fait et se débarasser de lui, séance tenante, par des moyens honnêtes.

Ce ne serait pas extrêmement difficile sans doute. Puisqu'on pouvait, pour de l'argent, faire entrer dans une maison ce père et ce fils, on pourrait probablement les faire sortir d'une autre, par les mêmes moyens.

Immobile, Mme Navarroux braqua son face-à-main sur les massifs environnants.

Grâce à la lune, elle voyait assez distinctement les objets rapprochés. Elle aurait pu compter les barreaux de la grille qui surmontaient le mur, à côté de la mare.

Bientôt, du côté de ce mur, elle entendit quelque chose; des pas, semblait-il... Parfaitement, des pas... Ensuite, un bruit singulier s'éleva contre ce mur, comme si on le grattait ou essayait de l'escalader.

C'était bien ça. Quelqu'un montait, une tête parut, fine; une silhouette entière se dessina, courbée, ramassée, profitant, pour s'introduire, d'un barreau intact en apparence, et dont la moitié inférieure, préalablement rompue, s'enlevait aisément d'un tour de main.

—Ah! le gaillard! pensa Mme Navarroux en s'avancant, discrète, à l'ombre des arbres.

Et, quand elle fut à dix ou douze pas, elle dit brusquement:

—Bonsoir, monsieur de Nanteilles!

Il tressaillit. Tout son corps eut un sursaut d'effroi. Il avait reconnu la voix de la mère.

—Ce n'est pas moi que vous attendiez, n'est-ce pas? reprit celle-ci. Combien je regrette de vous décevoir!... Mais que faites-vous donc? Rester, monsieur, restez! J'ai à vous parler, d'ailleurs.

Denis de Nanteilles paraissait plus mort que vif. Son premier mouvement avait été de fuir, aussitôt qu'il s'était aperçu de la méprise. Mais l'ordre de cette femme qui lui disait de rester, le clouait sur place. D'ailleurs, il lui aurait semblé lâche de s'en aller. Il demeura donc, le chapeau à la main, tourné vers Mme Navarroux. La lune, derrière lui, ne laissait voir distinctement aucun trait du visage.

La mère de Fausta reprit, de sa voix cinglante:

—Que vous êtes agile, monsieur! Vous sautez par-dessus les murs comme un écureuil. Je vous admirais vraiment... Y a-t-il

longtemps que vous vous introduisez comme cela dans les propriétés privées, nuitamment, par escalade?

Il répondit:

—Non, madame... Et je vous demande pardon. Je regrette infiniment...

—Je vous crois.

—Je sais que ma conduite, sous ce rapport, n'est pas très correcte; mais j'espérais pouvoir bientôt, avec votre permission...

—Quoi donc? passer par la grande porte, peut-être? Ne l'espérez pas trop, mon ami! Et je vous prévins, en outre, que si vous avez l'audace de franchir encore ce mur, ce n'est pas seulement à moi que vous aurez affaire.

Il fut étonné de l'entendre parler si violemment.

—Daignez m'écouter, madame, une minute.

—Non, monsieur, je n'ai pas à vous écouter. Vous vous êtes conduit comme un homme indélicat. Vous vous êtes introduit chez moi, par surprise, et vous avez essayé de détourner de son chemin une jeune fille honnête, vers qui vous n'auriez pas dû lever les yeux. C'est une mauvaise action.

—Madame, des circonstances extraordinaires...

—Il n'y a pas de circonstances; il y a un fait brutal: une jeune fille, la semaine dernière, était moralement fiancée à un jeune homme. Par votre faute, ces fiançailles sont en péril; et le jeune homme, qui est votre maître, qui vous fournit le pain quotidien, à vous et à votre père, se trouve le plus malheureux des hommes; par votre faute, la jeune fille qui méritait le respect de tous, qui avait un bel avenir devant elle, est en train de gâcher sa vie... C'est un crime, monsieur! un véritable crime! Une entreprise abominable, au bout de laquelle, vous le savez, il y avait des millions.

—Ah! madame, protesta Denis en élevant la voix, je vous prie de ne pas m'attribuer des intentions que je n'ai jamais eues. Je n'ai rien entrepris, ni contre vos millions, ni contre ceux des autres.

—Cependant...

—Vous pouvez me considérer comme un soupirant bien téméraire, mais pas comme un aventurier.

—L'un vaut l'autre, dans certains cas.

—Permettez! Il m'est impossible de laisser dire...

—Je le regrette, monsieur. Mais toutes les personnes de bonne foi auront la même opinion que moi là-dessus. Un homme qui se trouve dans la situation où vous êtes ne peut courtiser une jeune fille se trouvant dans la situation où est ma fille, sans que son acte soit jugé partout comme un acte indélicat. Attaquer à main armée ou à bras ouverts, c'est tout un... Mais je ne suis pas venue pour vous faire un cours de morale mondaine, et, si vous ne sentez pas ces choses-là d'instinct, vous ne les comprendrez jamais. Vous êtes de bonne famille, m'a-t-on dit; vous pouvez prouver encore que vous avez

du sang de gentilhomme dans les veines, quoique vos débuts soient plutôt d'un croquant. Vous me demandiez pardon, tout à l'heure : je vous pardonnerai, mais à une condition, c'est que vous romprez immédiatement avec ma fille. Et vous me donnerez votre parole d'honneur, à laquelle je veux croire, que vous ne lui parlerez plus, que vous ne lui écrirez pas, que vous ne la reverrez ni de près ni de loin, que vous tâcherez, en deux mots, de vous faire oublier d'elle, si elle avait la faiblesse de penser à vous... Et, soyez sans crainte : si vous êtes gentil, je serai gentille, moi aussi.

—Que voulez-vous dire, madame?

—Mon Dieu, je veux dire... que je m'explique, jusqu'à un certain point, les regrets, les déconvenues que vous éprouverez à prendre cette détermination, qu'il en coûte de renoncer à tant de bonheur qu'on pouvait se figurer si près de la main, et que toute bonne action mérite sa récompense.

—Je vous comprends de moins en moins, madame.

—Et bien, pour être plus limpide, je vous dirai que vous serez content de moi, jeune homme, si vous faites votre devoir, et qu'une petite compensation... Je reconnais que, dans la situation où vous vous trouvez, rien ne sera plus légitime...

—De l'argent ! gronda Denis de Nanteuilhes, dont les yeux étincelaient, dont la tête s'était redressée sous l'insulte. Ah ! madame ! c'est moi qui ne veux plus vous entendre ! Je peux être pauvre, j'ai pu aliéner mon indépendance, oublier mes origines, mettre mes bras et mon cerveau à la disposition de gens riches qui m'aidassent à vivre ; mais, mon cœur, celui-là n'est pas à vendre ! J'ai l'honneur de vous saluer, madame.

—Monsieur de Nanteuilhes?...

Il ne répondit pas. Il partit.

—Monsieur de Nanteuilhes?... Attendez donc !

Il ne répondit pas davantage.

Vainement, elle essaya de le suivre, de lui parler, le long de l'allée sinueuse qu'il venait de prendre. Il ne fit pas plus attention à elle qu'à son ombre. Et ce n'était plus pardessus le mur qu'il voulait sortir, mais par la grille principale, tranquillement, entre le pavillon du garde et la maison des maîtres, comme un seigneur qui traverse une de ses terres.

Cette offre d'argent, qu'une roturière trop vite enrichie lui avait maladroitement faite, produisait sur son âme l'effet d'un soufflet. Toute sa dignité grondait en lui comme une lionne battue.

Il marcha sans se retourner, d'autant plus hautain qu'on avait voulu le prendre par des sentiments plus bas.

Il s'approchait de la grille. Furieuse, Mme Navarroux le regardait sortir.

Oh ! la tentation de le faire arrêter, tout à coup ! de crier au garde : " Fermez la porte ! Empêchez cet homme de s'en aller ! Ce doit être un voleur ! "

Mais elle aperçut une silhouette claire, là-

haut, sur la terrasse : Fausta, toute penchée, pour voir...

Et le cœur de la mère se retourna. Fausta, si passionnée, si vive, que ferait-elle en entendant jeter cet ordre au garde ?

Non, il ne fallait pas. D'ailleurs cela n'aurait pu qu'accroître le scandale au lieu de l'étouffer.

Mme Navarroux ne dit rien au garde. Elle dut se surmonter, paraître indifférente et même polie.

M. de Nanteuilhes sonnait à la grille. Vincent ouvrit aussitôt, et le jeune homme sortit, referma d'un geste sec, s'éloigna en faisant sonner ses pas sur la route.

Mme Navarroux suffoquait de colère, de peur.

—Un ennemi, se dit-elle un ennemi féroce, maintenant : et qui se vengera, qui enlèvera Fausta peut-être... Et pourquoi ne l'enlèverait-il pas ? Elle consentirait, la fourbe ! Elle ne demande que cela, probablement... Ah ! mon Dieu ! que les mères sont à plaindre !

Mais elle se retourna. Une corne d'automobile beuglait à trois ou quatre cents mètres, s'approchant.

Mme Navarroux sentit un frisson sur ses tempes. Elle se figura dans son exaltation nerveuse que c'était déjà l'automobile de l'enlèvement, l'instrument classique des rapt d'amour... M. de Nanteuilhes revenait avec une vingt-quatre chevaux. Et il allait prendre Fausta, déjà prête depuis une heure, et fuir avec elle, à la barbe du garde, sans plus se soucier des parents que des feuilles mortes du chemin.

Affolée, Mme Navarroux fit quelques pas vers la grille. Elle vit l'automobile s'arrêter, un homme en descendre...

Mais elle poussa un cri de délivrance.

—Toi ! Ce n'est que toi !

Paisiblement, à pas comptés, Léonard Navarroux franchissait la grille. Et les phares de l'auto montrèrent son visage de demi-nègre, calme comme celui d'un géant qui dort.

—Ah ! mon pauvre Léo ! que je suis heureuse de te revoir !... Tu rentres de bonne heure, aujourd'hui.

—Oui, Moiru m'a ramené en auto, articula-t-il avec une lenteur d'enfant qui s'apprêtait à parler.

—Si tu savais ce qui se passe, mon ami ! Si tu savais ! J'étouffe ! Soutiens-moi...

Et Mme Navarroux, exténuée d'émotion, prit le bras de son mari, s'abandonna sur son épaule.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il avec sa belle voix tranquille.

—Ah ! mon pauvre Léo !

De son bras vigoureux, il la retint par la taille, car elle semblait sur le point de défaillir, et la mineur de cette taille—célèbre autrefois, au rayon de la parfumerie—lui fit froufrouter dans le cerveau toutes sortes de jolis souvenirs, comme des pigeons qui s'éveillent.

—J'étouffe ! j'étouffe !... répétait Mme Navarroux, avec des aspirations brèves de truite hors de l'eau. Ça me tuera !

—Quoi donc? redemanda-t-il, en faisant passer sa canne de sa main droite à sa main gauche, car elle le gênait.

Et puis il murmura, dans les frisons fraîchement dorés de la nuque:

—Chérie... Tu es trop serrée, peut-être?

Elle bondit comme si un ressort s'était brusquement détendu sous ses jupes.

—Manant! grinça-t-elle.

Et il ne l'avait pas volé, le pauvre Léonard. N'aurait-il pas dû savoir, à son âge, qu'une femme *n'est jamais serrée*?

Furieuse, Mme Navarroux se détacha, partit vers la maison, enfila l'escalier comme une tempête, et alla s'effondrer dans sa chambre, aux pieds d'un christ en ivoire, devant celui qui console, qui écoute les mères affligées... et ne fait pas de réflexions saugrenues.

VIII

A la hâte, on était reparti pour Paris. On avait quitté le *Bel-Respiro*. Trop dangereux maintenant le *Bel-Respiro*, avec ce voisinage des *Bruyères*, où Denis de Nanteilles venait coucher tous les soirs.

A Paris, les Navarroux habitaient l'avenue Henri-Martin, et les Marjolin la place Malesherbes. Trois ou quatre kilomètres, par conséquent, entre Denis et Fausta. C'était plus rassurant.

D'ailleurs, les beaux jours semblaient finis. Tout le monde rentrait de la campagne et il aurait été de mauvais ton de s'y attarder. On aurait cru que les Galeries Saint-Antoine faisaient faillite.

Dès qu'elle fut réinstallée avenue Henri-Martin, Mme Navarroux se sentit extrêmement courbaturée. Toutes ces fatigues, ces luttes, ces émotions, lui avaient laminé les nerfs. Elle se crut malade, sérieusement malade. Elle s'alita.

Elle estima, du reste, que c'était là de la bonne politique. Malade, on la respecterait, on la ménagerait davantage, on n'oserait plus lui faire la guerre. Fausta paraissait encore si farouche, si passionnée pour son Denis! Sûrement, elle complotait quelque chose et un malheur était dans l'air. Mais, si affolée d'amour qu'elle fût, oserait-elle quitter sa mère *malade*? Non, sans doute. Elle avait de bons sentiments, malgré tout. Autrefois, n'avait-elle pas passé trois semaines sans dormir au chevet de son père atteint de la fièvre typhoïde? Il convenait donc d'être malade, très malade. Et puis, il y avait si peu de réceptions encore... Si on n'était pas malade au mois de novembre, à quelle époque pourrait-on l'être?

Il y avait, pour Mme Navarroux, une autre tentation de garder la chambre: elle était si belle, cette chambre! Elle avait acheté, au printemps dernier, le lit de la princesse de Moldavie, cette illustre effeuilleuse de cœurs, dont le mobilier avait été saisi comme celui d'une gigolette de Montmartre.

Mme Navarroux l'avait obtenu pour soixante-quinze mille francs. Il était admirable. Un lit de parade Louis XVI, en bois

doré, aux armes de Moldavie, avec des courties en Beauvais, bien de l'époque. Divers musées de l'Europe avaient essayé de l'acquérir. Mais que peuvent des royaumes surannés contre la direction des Galeries Saint-Antoine?

Et puis, sur sa table de chevet, il y avait sa nouvelle statuette: une merveille de Cernigliari-Melilli, le grand statuaire italien qui était en train de portraiturer tant de célébrités françaises.

Mme Navarroux s'installa donc dans son lit. Elle y faisait très bien. Ses cheveux d'or bruni s'harmonisaient on ne peut mieux avec les sculptures du fronton. Pour son couvre-lit, comme la tapisserie de Beauvais semblait d'une approche sévère à sa peau de nacre, malgré les Amours qui jouaient dans des médaillons de roses, la mère de Fausta se fit préparer une courte-pointe avec un semis d'orchidées naturelles; fleurs sur fleurs... C'était exquis. Elle avait lu, du reste, dans le compte rendu d'un procès célèbre, qu'une opulente Américaine s'était fait couvrir d'une garniture semblable pendant sa convalescence. Et puis cela coûtait trois mille francs tous les deux jours. Les Moiru se seraient tués!... Pourvu qu'ils vissent la voir...

Le médecin de la famille fut mandé.

C'était un aimable vieillard, qui n'avait qu'un défaut, celui de ne pas martyriser inutilement ses clientes. Une fois déjà, le docteur Treillette—c'était son nom—avait empêché Mme Navarroux de se faire opérer, car, elle, si élégante, si à la mode, portait cet opprobre: elle n'avait jamais été opérée.

C'était inavouable. Il n'y a plus guère, à Paris, de femme possédant deux cent cinquante mille francs de rente qui n'ait pas fait connaissance avec un bistouri célèbre. Mme Navarroux en souffrait. Dans presque tous les salons où elle allait, ses amies, après avoir épuisé le chapitre des théâtres, entamaient celui des opérations; et l'une parlait de son appendicite, l'autre de son rein flottant; toutes donnaient des détails, racontaient ce qu'elles avaient payé, en buvant du thé ou de la camomille. Mme Navarroux, elle, n'avait rien à dire. Et c'était vexant, à la fin.

Elle était persuadée qu'un docteur vigilant aurait trouvé en elle des tas de choses à ouvrir, couper, récurer et recoudre. Elle éprouvait souvent de réelles douleurs dans les lombes; elle était sûre qu'il y avait quelque chose de détraqué de ce côté-là.

Elle s'en plaignit, discrètement, aux personnes qui vinrent la voir; et quelques-unes, quand elle eut nommé son médecin, poussèrent les hauts cris.

—Le docteur Treillette? Il vous laissera mourir, ma chère!... Un encroûté, qui ne sait rien de la médecine moderne... Faites donc venir le mien: il est très gentil. C'est lui, l'année dernière, qui m'a trouvé mon fibrome.

Parmi ces aimables visiteuses, la mère de Fausta vit arriver un jour Mme Marjolin.

Elle en fut extrêmement touchée.

—Oh! chère amie! soupira-t-elle en lui ouvrant les bras.

Et Mme Marjolin l'embrassa de tout son cœur.

Elle lui pardonnait, c'était sensible. Elle ne voulait plus se souvenir des affronts de Fausta.

Ce n'était pas pour Fausta, du reste, qu'elle venait. Et, pendant une heure qu'elle resta dans la chambre, elle ne prononça pas une seule fois le nom de la jeune fille. Mais ses yeux de furet affamé la cherchaient, de temps à autre, dans toutes les directions. Et, quand elle entendait fermer une porte, au loin, elle pâlisait un peu, dissimulait mal son trouble.

Elle dit, après s'être extasiée comme il convenait sur le lit royal, les courtines précieuses, l'extraordinaire tapis d'orchidées mauves :

—Alexandre aussi est souffrant.

—Ah! s'inquiéta Mme Navarroux.

Et, un peu étourdiment, elle demanda :

—L'histoire de l'autre jour n'y est pour rien, je suppose?

—Quoi donc?

—Cette sortie de Fausta?

—Oh! protesta Mme Marjolin, dont les pommettes avaient subitement rosé.

Et une moue eut l'intention de signifier :

—Si vous croyez que mon fils pense encore à votre jeune fille...

—Non, expliqua-t-elle tout haut, un simple refroidissement. Le docteur assure qu'il n'en resterait rien au bout de trois jours.

—Quel docteur avez-vous?

—Mais M. Guingol, notre directeur.

—Ah! Est-ce qu'il fait des visites?

—Jamais! Il est spécialement attaché à notre maison. Mais si vous désiriez le moins du monde, chère amie...

—Je ne dis pas non. Le médecin de notre famille, M. Treillette, se fait vieux.

—Pauvre homme!

—Il n'a pas l'air de suivre de très près le mouvement médical.

—Je vous crois! Il a laissé mourir quelqu'un que je connais, plutôt que de l'opérer de l'appendicite. C'est un laeustre.

—C'était le médecin de mon père.

—Ah! fit Mme Marjolin, qui semblait penser : "Elle a donc eu un père?"

Elle reprit :

—Mais s'il vous était agréable de recevoir la visite du docteur Guingol...

—Qu'est-il? professeur agrégé?

—Oh! rien de tout cela!... Bien trop indépendant, trop sérieux!... Certes, s'il avait voulu... Il se contente de guérir, chère amie, et d'être l'un des médecins les plus consultés de l'Europe. Il a soigné la duchesse de Folkembourg, la semaine dernière. Le Landgrave aussi s'est bien trouvé de ses conseils, car il s'est adressé à nous, le Landgrave. Ses médecins l'avaient joliment arrangé! Puis, ce qui fait la supériorité morale du docteur Guingol, c'est qu'il ne se fie pas à ses propres lumières. Presque toujours il appelle quelque professeur illustre. Nous sommes au

mieux avec Strozso, Chanone, Baders, Luteck...

—Luteck, qui vient d'opérer l'ex-président?

—Justement.

—J'en ai entendu dire beaucoup de bien... Veuillez m'envoyer votre bon docteur, chère amie.

—Avec plaisir.

—Qu'il vienne plutôt le soir, si cela ne le dérange pas. Le matin, c'est mon médecin qui me fait visite; et s'ils se rencontraient...

—Il viendra, le soir. Je vous avertirai de l'heure exacte.

Et Mme Marjolin ajouta, d'une petite voix amicale où ne perçait pas trop de fiel :

—Je vous enverrai un mot, par notre... majordome; vous savez : papa de Nanteihes?... A bientôt, chère amie! Guérissez vite!

—Ah! je voudrais bien! soupira Mme Navarroux en levant ses deux mains étincelantes de bagues, ce qui les rendait plus blanches et plus fines.

Dès qu'elle fut seule, elle sonna.

—Priez Mademoiselle de venir, dit-elle à sa femme de chambre.

Elle demandait constamment à voir sa fille. Elle avait une telle peur que Fausta ne partît, qu'elle ne fit quelque acte irréparable. Ses yeux brillèrent de plaisir en la voyant entrer.

—Vous désiriez, maman?

—Rien; te voir. Assieds-toi là une minute. Il n'y a que toi qui puisse me guérir, tu le sais bien.

—Si ça ne dépendait que de moi...

—Ça dépend surtout de toi... Tu n'as pas rencontré Mme Marjolin?

—Non; et pour cause.

—Tu ne veux pas te rencontrer avec elle?

—Le moins possible.

—Tu es donc toujours aussi entêtée?

—On ne se refait pas.

—Ah! tu me désespères!

—Et vous, maman? Croyez-vous me rendre bien heureuse?

—Tu ne sais pas voir où est ton bonheur.

—Croyez-vous?... J'ai pourtant réfléchi depuis deux semaines; et je persiste à voir mon bonheur dans la même direction.

—Toujours du côté de ce Nanteihes?

—Toujours; de plus en plus. Ce n'était peut-être qu'un caprice d'abord; mais à présent...

—C'est de la frénésie, de la rage?

—Ça pourrait le devenir.

—Cet aveu me touche!

—Il le devrait... Oh! maman, maman! éclata Fausta en se mettant à genoux au pied du lit. Ne me désespérez pas trop, je vous en supplie! Soyez bonne! Laissez-le revenir!... Vous avez dû lui défendre de revenir, l'autre soir, dans le parc... Et il ne vous obéit que trop. Je ne le vois plus, je ne sais plus ce qu'il devient... J'en souffre, j'en perds la tête... N'avez-vous donc jamais aimé? Soyez raisonnable! J'ai bien réfléchi, je vous assure. Et je ne crois pas qu'un autre

homme, quel qu'il soit, puisse m'apporter la moitié du bonheur que celui-là me laisse entrevoir. Il est si gentil, si digne d'estime, d'adoration... Et lui-même m'adore!... Vous ne pouvez pas vous imaginer, depuis sept ans et demi... Soyez raisonnable! Ayez pitié de nous!... Qu'est-ce qui vous choque en lui? qu'il soit secrétaire d'un parvenu, que son père soit au service du même monsieur? Mais tout cela peut changer demain, va changer sûrement! Avec notre fortune, nous pourrions les sortir de là; et qui s'en souviendrait, au bout de quelques jours, qu'ils ont été au service des Marjolin?

—Tout le monde!

—Alors, vous ne consentez pas?

—Jamais!... Sais-tu encore ce qu'elle m'a dit, Mme Marjolin, en sortant d'ici? Qu'elle allait me faire apporter un petit mot par ce Narvailhes. Ce n'est même plus un portier; c'est un commissionnaire!

—Elle veut faire ça?

—Tu vas voir!

—Ah! la gale!... Et qu'est-ce qu'elle a tant à vous écrire?

—L'heure où son médecin viendra.

—Quel médecin? Un bonhomme de sa boîte?

—Son directeur.

—Ce ne peut être qu'un charlatan.

—Qu'est-ce que tu en sais?

—Méfiez-vous! Cette femme nous en veut depuis l'autre jour... Ne les laissez pas venir, ses médecins.

—Voyons, chérie!

—Elle est capable de tout; elle a des yeux qui mènent une femme à la Maison centrale.

—Veux-tu te taire?

Et, pour ces paroles, Mme Navarroux l'embrassa tout de même, son indocile Fausta. Ne venait-elle point de prouver, Fausta, qu'elle aimait bien sa mère, malgré les querelles récentes? Qu'elle s'intéressait toujours à sa santé, qu'elle avait peur de la voir mourir? Pourtant, cette mort pourrait la rendre heureuse, amener la réalisation de tous ses désirs. Son père ne saurait pas lui résister longtemps. Il consentirait à prendre Denis de Nanteuil pour gendre, comme il consentait à tout. Et Fausta serait riche.

Mme Navarroux sentit le picotement des larmes au coin de ses yeux.

—Pauvre chérie!... dit-elle. Nous refaisons la paix, va! Tu m'aimes; c'est le principal. On finit toujours par s'entendre, quand on s'aime... Tu l'oublieras, ce beau vicomte aventureux. Encore quelques jours de souffrance, de mélancolie, de vide au cœur... Je sais ce que c'est... Puis la libération, peu à peu. Et Alexandre sera toujours là; il t'adore, lui aussi; et, si l'autre peut faire ton bonheur pendant quelques mois, celui-ci peut t'assurer durant ta vie entière. Allons! tu finiras bien par être raisonnable, je le sens; car, si tu es romanesque parfois, tu es pratique toujours... Laisse-moi un instant, veux-tu? J'ai besoin de repos... Et, si le comte vient porter ce billet, recommande, à l'of-

fice, qu'on ne lui donne pas de pourboire... Tu vois que je fais des concessions!

Fausta pleurait. Elle s'en alla, les yeux rouges. Elle avait peur de céder. Sa mère avait dit vrai quand elle lui avait reconnu le sens pratique. Elle s'était toujours vue entourée de luxe, de belles et coûteuses choses. Ses parents ne lui refusaient rien; elle avait toujours eu les robes du meilleur couturier, les chapeaux des plus célèbres maisons, les fourrures, les dentelles, tout ce qu'une femme peut convoiter à Paris, ville de toutes les convoitises. Comment vivrait-elle avec les quatre ou cinq mille francs annuels de Denis? Donner des leçons? courir le cachet? courir l'aventure?... Tromper Denis pour avoir trop aimé Denis?... Voilà pourtant l'avenir qu'elle se préparait si sa mère ne désarmait pas.

Anxieuse, elle alla rappuyer son front contre les vitres de sa chambre. C'était là qu'elle vivait depuis une semaine, à regarder l'avenue, les piétons innombrables, les hommes qui passaient dans des voitures, dans des tramways... Jamais elle ne voyait arriver Denis de Nanteuil. Jamais le facteur n'apportait une lettre de lui... Oh! s'il ne l'aimait plus?...

Elle vit entrer le comte de Nanteuil, le lendemain; et, malgré l'invitation qu'elle lui avait faite verbalement, elle ne voulut plus le recevoir. N'était-il pas trop complaisant, cet homme? Et n'aurait-il pas dû garder un peu plus de fierté? Sans doute, il avait besoin de vivre, et les Marjolin, pour mieux le tenir, devaient lui donner un traitement de préfet, un titre honorifique. Mais Denis aurait pu voir clair dans leur jeu et s'opposer à cet avilissement, de toutes ses forces.

Peu après, ce furent des inconnus qui vinrent à la maison: un médecin, plusieurs médecins. Il y eut des consultations, des conciliabules. Et Fausta, un soir, apprit que sa mère était gravement malade, qu'elle souffrait des reins, qu'une opération allait être pratiquée.

Une opération... Ce mot la faisait toujours frémir. Elle se souvenait de tant de jeunes femmes riuses, fêtées, adorées, et qu'un coup de bistouri avait envoyées dans l'autre monde!

Elle engagea sa mère à repousser toute opération; elle supplia son père de mettre les docteurs à la porte. Mais un chirurgien éminent avait dit, paraît-il, que Mme Navarroux était en danger de mort, qu'elle pouvait être enlevée en quarante-huit heures... Comment insister, dans de telles conditions?

Fausta n'osa plus. Son père ne comprenait pas son hostilité préconçue contre les chirurgiens.

Et, dans les yeux de sa mère, elle lisait: "Tu veux donc que je meure? Pourquoi? Parce que tu seras libre, après? Libre et riche?" Non, elle ne s'opposa plus. On l'aurait considérée comme une criminelle.

Une voiture spéciale vint chercher Mme Navarroux, un matin, et la conduisit à Auteuil, dans une maison de santé. L'opérateur,

M. Luteck, avait été mis en relations avec la famille par l'intermédiaire du docteur Guingol. Mme Marjolin s'était fort intéressée à cette affaire, paraît-il. Son dévouement, sa sollicitude furent admirables. D'abord, le prix de l'opération, grâce à elle, fut fort honnête : quinze mille francs seulement ; et il s'agissait d'une néphrectomie, ou ablation du rein. Des Américains payaient le double pour moins que cela.

Denis, aussi, en sa qualité de secrétaire, était allé voir le docteur Luteck, qu'il connaissait fort bien du reste, puisque c'était sur sa recommandation qu'il était entré au journal. Mais jamais il ne profitait des courses, des démarches qu'il pouvait faire en vue de l'opération, pour se présenter lui-même chez Mme Navarroux.

Fausta s'alarmait. Elle passait des journées entières à rêver, à s'exaspérer, à se forger toutes sortes d'histoires épouvantables.

Elle prit pension dans la maison de santé d'Auteuil, pour ne pas quitter sa mère. Elle occupa une chambre voisine. L'opération fut pratiquée un matin. Il y avait quatre médecins : l'opérateur, son aide, le chloroformeur et le directeur du journal, qui était là comme médecin de la famille. Tout fut terminé en une heure et demie. L'opération avait été conduite avec une virtuosité remarquable. On aurait presque applaudi. Luteck avait un jeu brillant et velouté à la fois. Il passait pour le Pugno du bistouri.

Dans un bulletin communiqué aux amis et connaissances, l'on put lire que l'opération avait parfaitement réussi et que l'état de l'opérée était aussi satisfaisant que possible.

Mais le lendemain, le docteur Luteck trouva Mme Navarroux bien pâle.

Il fit des recherches et constata une hémorragie.

Tous les tamponnements furent inutiles.

Les médecins pensèrent que le bistouri du virtuose avait bien pu s'égarer du côté de la veine-cave, ce qui arrive quelquefois, et leur optimisme parut diminuer.

Le troisième jour, Mme Navarroux n'eut plus qu'un filet de voix, qu'une ombre de vie.

Mais elle se souriait. Elle trouvait ses mains si blanches, si fines, sur le tapis d'orchidées mauves, dont on la couvrait encore une heure tous les jours...

Pourtant elle comprit bientôt ; et, dans son âme défaillante, elle fit secrètement ce vœu : "Oui, mon Dieu, mon Dieu, si je guéris, je m'engage à laisser ma fille épouser qui elle voudra... Vous m'entendez, mon Dieu? Venez à mon secours!"

Et ses yeux, qui n'avaient même plus la force de pleurer, se fermèrent.

Ils se rouvrirent le soir, et ils reconnurent Léonard, Fausta, qui sanglotaient, de chaque côté du lit. Elle eut un soupir de ses lèvres pâles et sentit que Dieu ne voulait point l'exaucer.

Bientôt, dans une heure, avant peut-être, il la rappellerait à lui.

Alors, elle trembla un peu ; et, déjà touchée par la mort, envisageant la vie sous un

autre angle, sans doute, perdant de vue, à l'approche de la Grande Niveleuse, bien des choses qui lui paraissaient énormes et qui n'étaient que puérides, découvrant au bonheur humain des sources profondes qu'on ne soupçonne pas toujours, dans le terre-à-terre des agitations mondaines, elle prit la main de sa fille et prononça, de sa langue rétive, à qui le cerveau ne commandait plus guère :

—Épouse-le quand même, si tu crois bien faire... Oui ! Fausta ; épouse-le, va !... Je veux bien... Il me semble, maintenant... il me semble... Oh ! je ne veux plus !... Tu consentiras, n'est-ce pas, Léo ? Si elle doit être heureuse?... Comme je dois avoir changé ! La glace à main ! Donne !... Oh ! ces che-veux !

Depuis quatre jours ils avaient poussé de façon extraordinaire, ses cheveux ; et, comme on avait négligé de les entretenir avec les teintures habituelles, ils étaient tout blancs, en dessous, accusant brusquement la décrépitude finale.

Mme Navarroux laissa tomber la glace et ferma les yeux. Peu à peu, ses lèvres s'étaient pincées, comme si des cordons invisibles avaient voulu rapprocher les narines du cou.

Les médecins ne luttèrent plus. Leurs tamponnements d'amadou pour arrêter l'hémorragie, leurs injections de sérum pour stimuler les forces vitales en détresse, tout avait été vain.

Mme Navarroux ne prononça plus que des paroles incohérentes.

Au coucher du soleil, elle cessa de respirer. Et, sur le tapis d'orchidées nouvelles, ses mains exsangues ressemblèrent à deux mains de madone primitive, longues, étroites, décolorées, petites choses qui avaient tenu du bonheur, qui en avaient répandu, et où les bagues d'or, avec les feux vivants de leurs pierreries, faisaient penser à des gouttes de rosée traînant sur des feuilles sèches.

Trois jours après, à Saint-Honoré-d'Eylau, Fausta, voilée de crêpe, recevait, à côté de son père, les condoléances d'un millier de personnes.

Parmi elles, Mme Marjolin, en pleurs, défila pathétiquement, suivie d'Alexandre.

Elle prit Fausta par les épaules, l'embrassa, lui souffla des : "Courage, ma mignonne ! Je sais bien ce que vous perdez ! Nous perdrons beaucoup aussi... Cette bonne maman ! Courage !"

Fausta rendit les baisers sans relever son crêpe, heureuse de sentir une fragile barrière noire entre son visage et celui de cette femme. Ses larmes s'arrêtèrent de la voir tant pleurer...

Lorsque Alexandre tendit sa main, quelques secondes après, elle eut une hésitation instinctive. Lui aussi murmura des : "Comme je suis de cœur avec vous ! Courage, amie !" Et ses yeux brulaient d'un feu noir. Mais ceux de Fausta se détournèrent, froids.

A la fin du défilé, un jeune homme grand, blond, svelte, se présenta, de loin, comme s'il n'osait...

Elle lui tendit sa main à celui-là, spontanément; et ses larmes se remirent à couler, chaudes.

Elle ne lui dit rien, non; elle ne l'entendit point parler davantage. Mais tout son cœur trembla devant lui.

Certes, en ce moment, elle ne pensait qu'à la pauvre morte. Mais il y a, dans les corps jeunes, une force latente qui agit parfois à l'insu des âmes.

Et, à l'ombre d'un pilier, Alexandre, qui attendait avec sa mère, n'eut qu'à voir son secrétaire en présence de Fausta pour sentir l'amour palpiter entre eux, à leur insu peut-être, et le frisson avant-coureur de vie par-

courir ces crêpes noirs qui voulaient n'évoquer que la mort.

Il jaunit de fureur et ses dents grincèrent.

—Ah! les gueux!... marmotta-t-il en s'éloignant avec sa mère. Ça va marcher vite, maintenant!

—Si tu crois! souffla Mme Marjolin de ses lèvres minces...

—Qui les empêcherait?

—Quelqu'un, sourit-elle. Courage, miennot! Ce n'est pas encore fait, tu verras!...

Et, de ses doigts nerveux, elle lui releva le col du pardessus, car il venait un terrible courant d'air par cette porte.

La fin dans le prochain numero.

Le Marché de Pâques

*Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché rit joyeux, bruyant, multicolore,
Pêle-mêle, étalant sur ses tréteaux boiteux
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'oeufs,
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,
Ses poissons d'argent clair, qu'une âpre odeur révèle.
Mylène, sa petite Alidé par la main,
Dans la foule se fraie avec peine un chemin,
S'attarde à chaque étal, va, vient, revient, s'arrête,
Aux appels trop pressants parfois tourne la tête,
Soupèse quelque fruit, marchandé les primeurs
Ou s'éloigne au milieu d'insolentes clameurs.
L'enfant la suit, heureuse; elle adore la foule,
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui coule.
L'auberge au seuil bruyant, les petits chevaux gris,
Et le pavé jonché partout de verts débris.
Mylène a fait son choix de fruits et de légumes;
Elle ajoute un poulet vivant aux belles plumes!
Alidé bat des mains, quand, pour la contenter,
La mère donne enfin son panier à porter,
La charge fait plier son bras; mais, déjà fière,
L'enfant part sans rien dire et se cambre en arrière,
Pendant que le poulet, discordant prisonnier,
Crie et passe un bec sale aux treilles du panier.*

Retour des Oiseaux



— Vous disputez pas, tout le monde en aura !

A Pâques ou à la Trinité

Au bois où m'avait conduit
Un rayon de lune,
Je rencontraï l'autre nuit
L'aveugle Fortune.

Elle me dit, m'entendant :

“ D'une somme énorme

“ Je veux te faire présent ;

“ Mais, l'ami, sous l'orme,

“ Va dormir en attendant,

“ Car, mon pauvre Jacques,

“ Ce n'est point pour Pâques.”

—Ah! lui dis-je dépité

J'attendrai la Trinité.

Plus loin, au fond du vallon

Arrêtant ma course,

J'entendis du sable blond

Jaillir une source

L'eau claire chantait ainsi

—C'était en Provence— :

“ Sache, toi qui viens ici,

“ Que je suis Jouvence :

“ Je prends vieillesse et souci ;

“ Mais, mon pauvre Jacques,

“ Ce n'est pas pour Pâques.”

—Ah! fis-je un peu dépité,

J'attendrai la Trinité!

Dans le jardin tout en pleurs,

Me surprit l'aurore ;

J'allais cherchant dans les fleurs

La rime sonore,

Lorsque, sous les rameaux verts

Ma muse infidèle

Vint à moi les bras ouverts :

“ Poète, dit-elle,

“ Tu feras de jolis vers ;

“ Mais, mon pauvre Jacques,

“ Ce n'est pas pour Pâques.”

—Ah! fis-je un peu dépité,

J'attendrai la Trinité.

“ Il te faut mourir demain.

“ Eh quoi! l'on s'attarde!

Alors, me prenant la main :

Passa la Camarde.

Mais bientôt sur le chemin

Au bord de la route.

Fatigué, j'allai m'asseoir

Le coeur plein de doute,

Enfin, lorsque vint le soir,

“ Allons! mon cher Jacques,

“ Ce sera pour Pâques.”

—Ah! lui dis-je épouvanté,

J'attendrai la Trinité!





Déménagement

Le petit chien Riquet

Par ANATOLE FRANCE



LE TERME étant venu, M. Bergeret quittait, avec sa sœur et sa fille, la vieille maison ruinée de la rue de Seine pour s'aménager dans un moderne appartement de la rue de Vaugirard. Ainsi en avaient décidé Zoé et les destins. Durant les longues heures du déménagement, Riquet errait tristement dans l'appartement dévasté. Ses plus chères habitudes étaient contrariées. Des hommes inconnus, mal vêtus, injurieux et farouches, troublaient son repos et venaient, jusque dans la cuisine, fouler aux pieds son assiette à pâtée et son bol d'eau fraîche. Les chaises lui étaient enlevées à mesure qu'il s'y couchait et les tapis tirés brusquement de dessous son pauvre derrière, qui, dans sa propre maison, ne savait plus où se mettre.

Disons, à son honneur, qu'il avait d'abord tenté de résister. Lors de l'enlèvement de la fontaine, il avait aboyé furieusement à l'ennemi. Mais, à son appel, personne n'était venu. Il ne se sentait point encouragé, et même, à n'en point douter, il était combattu. Mlle Zoé lui avait dit sèchement :

—Tais-toi donc !

Et Mlle Pauline avait ajouté :

—Riquet, tu es ridicule !

Renonçant, désormais, à donner des avertissements inutiles et à lutter seul pour le bien commun, il déplorait, en silence, les ruines de la maison et cherchait vainement, de chambre en chambre, un peu de tranquillité. Quand les déménageurs pénétraient dans la pièce où il s'était réfugié, il se cachait, par prudence, sous une table ou sous une commode qui demeurait encore. Mais cette précaution lui était plus nuisible qu'utile, car, bientôt, le meuble s'ébranlait sur lui, se soulevait, retombait en grondant et menaçait de l'écraser. Il fuyait, hagard et le poil rebroussé, et gagnait un autre abri, qui n'était pas plus sûr que le premier.

Et ces incommodités, ces périls même, étaient peu de chose auprès des peines qu'endurait son cœur. En lui, c'est le moral, comme on dit, qui était le plus affecté.

Les meubles de l'appartement lui représentaient non des choses inertes, mais des êtres animés et bienveillants, des génies favorables, dont le départ présageait de cruels malheurs. Plats, sucriers, poêlons et casseroles, toutes les divinités de la cuisine ; fauteuils, tapis, coussins, tous les fétiches du foyer, ses lares et ses dieux domestiques, s'en étaient allés. Il ne croyait pas qu'un si grand désastre pût jamais être réparé. Et il en recevait autant de chagrin qu'en pouvait contenir sa petite âme. Heureusement que, semblable à l'âme humaine, elle était facile à distraire et prompte à l'oubli des maux.

Durant les longues absences des déménageurs altérés, quand le balai de la vieille Angélique soulevait l'antique poussière du parquet, Riquet respirait une odeur de souris, épiait la fuite d'une araignée, et sa pensée légère en était divertie. Mais il retombait, bientôt, dans la tristesse.



Le jour du départ, voyant les choses empirer d'heure en heure, il se désola. Il lui parut spécialement funeste qu'on empilât le linge dans de sombres caisses. Pauline, avec un empressement joyeux, mettait ses robes dans une malle. Il se détourna d'elle, comme

La voix de M. Bergeret apporta à Riquet un grand réconfort. Il y répondait par le bruit de ses pattes qui, dans la malle, grat-tait éperdument la paroi d'osier. si elle accomplissait une œuvre mauvaise. Et, rencogné au mur, il pensait :

—Voilà le pire ! C'est la fin de tout.

Et, soit qu'il crût que les choses n'étaient plus quand il ne les voyait plus, soit qu'il évitât seulement un pénible spectacle, il prit soin de ne pas regarder du côté de Pauline. Le hasard voulut qu'en allant et venant, elle remarquât l'attitude de Riquet. Cette attitude était triste. Elle la trouva comique et se mit à rire. Et, en riant, elle l'appela :

—Viens! Riquet, viens!

Mais il ne bougea pas de son coin et ne tourna pas la tête. Il n'avait pas, en ce moment, le cœur à caresser sa jeune maîtresse et, par un secret instinct, par une sorte de pressentiment, il craignait d'approcher de la malle béante. Elle l'appela plusieurs fois. Et, comme il ne répondait pas, elle l'alla prendre et le souleva dans ses bras.

—Qu'on est donc malheureux! lui dit-elle; qu'on est donc à plaindre!

Son ton était ironique. Riquet ne comprenait pas l'ironie. Il restait dans les bras de Pauline inerte et morne, et il affectait de ne rien voir et de ne rien entendre:

—Riquet, regarde-moi!

Elle fit trois fois cette objurgation et la fit trois fois en vain. Après quoi, simulant une violente colère:

—Stupide animal, disparaïs.

Et elle le jeta dans la malle, dont elle renversa le couvercle sur lui. A ce moment, sa tante l'ayant appelée, elle sortit de la chambre, laissant Riquet dans la malle.

Il y éprouvait une vive inquiétude. Il était à mille lieues de supposer qu'il avait été mis dans cette malle par simple jeu et par badinage. Estimant que sa situation était déjà assez fâcheuse, il s'efforça de ne point l'aggraver par son imprudence. Et il resta quelques instants immobile, sans souffler. Puis, il jugea utile d'explorer sa prison ténébreuse. Il tâta, avec ses pattes, les jupons et les chemises sur lesquels il avait été si misérablement précipité, et il chercha quelque issue pour sortir de ce lieu redoutable. Il s'y appliquait depuis deux ou trois minutes, quand M. Bergeret, qui s'apprêtait à sortir, l'appela :

—Viens, Riquet, viens. Nous allons nous promener sur les quais. C'est le vrai pays de gloire. On y a bâti une gare d'une difformité supérieure et d'une laideur éclatante. L'architecture est un art perdu. On démolit la maison qui faisait l'angle de la rue du Bac et qui avait bon air. On la remplacera, sans doute, par quelque vilaine bâtisse. Puissent, du moins, nos architectes ne pas introduire, sur le quai d'Orsay, le style barbare dont ils ont donné, à l'angle de la rue Washington, sur l'avenue des Champs-Élysées, un épouvantable exemple!... Viens, Riquet... Nous allons nous promener sur les quais. C'est le vrai pays de gloire. Mais l'architecture est bien déçue, depuis les temps de Gabriel et de Louis... Où est le chien?... Riquet! Riquet!...

—Où est le chien? demanda M. Bergeret à Pauline, qui revenait, portant une pile de linge.

—Papa, il est dans la malle.

—Comment est-il dans la malle, et pour quoi y est-il entré? demanda M. Bergeret.

—Parce qu'il était stupide, répondit Pauline.

M. Bergeret délivra son ami. Riquet le suivit jusqu'à l'antichambre en agitant la queue. Puis, une pensée traversa son esprit. Il entra dans son appartement, courut vers Pauline, se dressa contre les jupes de la jeune fille. Et, ce n'est qu'après les avoir embrassées tumultueusement, en signe d'adoration, qu'il rejoignit son maître dans l'escalier. Il aurait cru manquer de sagesse et de religion en ne donnant pas ces marques d'amour à une personne dont la puissance l'avait plongé dans une malle profonde.



Dans la rue, M. Bergeret et son chien eurent le spectacle lamentable de leurs meubles domestiques étalés sur le trottoir.

Pendant que les déménageurs étaient allés boire chez le mastroquet du coin, l'armoire à glace de Mlle Zoé reflétait la file des passants, ouvriers, élèves des Beaux-Arts, filles, marchands, et les haquets, les fiacres et les tapissières, et la boutique du pharmacien avec ses bocaux et les serpents d'Esculape. Accoté à une borne, M. Bergeret père souriait dans son cadre, avec un air de douceur et de finesse pâle et les cheveux en coup de vent. M. Bergeret considéra son père avec un respect affectueux et le retira du coin de la borne. Il rangea aussi, à l'abri des offenses, le petit guéridon de Zoé, qui semblait honteux de se trouver dans la rue.

Cependant, Riquet frotta de ses pattes les jambes de son maître, leva sur lui ses beaux yeux affligés, et son regard disait:

—Toi, naguère si riche et si puissant, est-ce que tu serais devenu pauvre? Est-ce que tu serais devenu faible, ô mon maître? Tu laisses des hommes couverts de haillons vils envahir ton salon, ta chambre à coucher, ta salle à manger, se ruer sur tes meubles et les traîner dehors, traîner dans l'escalier ton fauteuil profond, ton fauteuil et le mien, le fauteuil où nous reposions tous les soirs, et bien souvent le matin, à côté l'un de l'autre. Je l'ai entendu gémir dans les bras des hommes mal vêtus, ce fauteuil qui est un grand fétiche et un esprit bienveillant. Tu ne t'es pas opposé à ces envahisseurs. Si tu n'as plus aucun des génies qui remplissaient ta demeure, si tu as perdu jusqu'à ces petites divinités que tu chausais, le matin, au sortir du lit, ces pantoufles que je mordillais en jouant, si tu es indigent et misérable, ô mon maître, que deviendrai-je?





Le Linceul du Christ

Par LE LISEUR



rait le fait aux plus sceptiques!

Tout le monde a entendu parler du Saint-Suaire de Turin. On connaît mal son origine; on sait seulement qu'il fut rapporté d'Orient en Europe au moment des Croisades, vers 1353. Il entra, ensuite, dans la Maison de Savoie, qui y attache le plus grand prix. Ce n'est qu'au cours du dix-neuvième siècle que Victor-Emmanuel autorisa l'évêque de Turin à sortir l'étoffe de son coffret en fer fermé à clé pour le montrer à la foule. Depuis, l'ostentation publique n'eut lieu que quatre fois. La dernière fois, ce fut pendant l'exposition sacrée de Turin, en 1898.

A cette époque, le chevalier Pia fit du linceul une belle photographie sur laquelle, cependant, on ne distingua que des empreintes bizarres, des taches symétriquement disposées qui n'appelaient pas autrement l'attention. On avait assez généralement admis que cette pièce d'étoffe, dont l'authenticité était très discutée, avait été peinte par un artisan quelconque du moyen âge. On remarquait aussi des traces d'incendie et d'autres marques qui ne disaient rien à l'esprit. Vieille relique, peut-être; mais qui pourrait prouver sa valeur et son intérêt? N'existait-il pas, dans le monde, d'autres Saints Suaires?

Le hasard voulut que la photographie du Suaire de Turin tombât sous les yeux d'un Français, M. Vignon, docteur ès-sciences, attaché à la Sorbonne.

—Mais, s'écria-t-il, cette vieille étoffe porte des empreintes singulières; cela ressemble, comme deux gouttes d'eau, à une épreuve né-

gative de photographie, à une image inversée dont les noirs sont représentés en blanc et les blancs en noir. On ne peut rien y voir à première vue; mais tout s'éclaircit, quand on regarde avec attention. C'est un négatif.

Et M. Vignon fit la photographie de ce négatif. Il obtint un positif.

Quelle merveille! Au milieu de parties floues, il découvrit le Christ lui-même, la tête admirable de majesté et de douceur, le corps les bras croisés, les membres supérieurs et inférieurs finement dessinés avec tous les détails anatomiques, des filets, des gouttes de sang, surtout à la poitrine, du côté du coup de lance, etc. L'étoffe est longue de 4 m 10 et large de 1 m 40, jaunie par le temps, déchirée par places, à demi brûlée dans un incendie. Sur l'étoffe bien développée, on distingue, en bas, un cadavre étendu de face; en haut, le même cadavre vu de dos. La tête apparaît très nette entre les deux images. On dirait absolument d'un cadavre qui aurait imprimé ses traces sur chaque région de l'étoffe de lin qui l'ensevelissait.

Est-ce un miracle? Est-ce un phénomène naturel, qui a, en quelque sorte, fait revivre dans le tissu ce cadavre dont on peut suivre, sur la photographie, toutes les lignes et tous les détails?

—Mais non, disent certains érudits, c'est un peintre, tout bonnement, qui a reproduit avec talent cette double image admirable. On connaît même le nom du peintre. Il a avoué la supercherie en se confessant à l'évêque de Troyes, au quinzième siècle, et, pour que la fraude fût rendue publique, l'évêque la révéla à qui voulut l'entendre. C'est un faux.

—Un faux, voilà la légende, répliqua M. Vignon. Aucun peintre n'était capable, au moyen âge, d'exécuter un pareil dessin. D'abord, pourquoi aurait-il fait une image négative presque impossible à réaliser? Puis, on distingue partout, sur l'étoffe, des détails anatomiques inconnus à cette époque. Personne n'aurait pu peindre ou imprimer par contact un dessin aussi parfait.

Alors? alors, il n'y a aucun doute: personne n'ayant pu exécuter une image de cet-

te nature, il faut qu'elle se soit produite naturellement sur le linceul.

Mais comment? Ici, commence toute une série de recherches entreprises par M. Vignon et son collaborateur, M. le commandant Colson, répétiteur de physique à l'École polytechnique. Un cadavre peut-il marquer des empreintes aussi nettement accusées sur le drap qui l'enveloppe? On ne peut admettre des empreintes faites par contact avec le drap: des empreintes—et les auteurs s'en sont assurés—sont alors très grossières et sans continuité. Il devient nécessaire de supposer, pour les expliquer, que des émanations sont parties du cadavre pour aller, à distance, imprimer l'image sur l'étoffe, un peu comme un corps lumineux va, à distance, impressionner la plaque sensible. Et l'impression devrait être d'autant plus énergique que les parties du corps seraient plus voisines du tissu.

Malheureusement, on ne connaît, dans la science, aucun phénomène de cet ordre: une étoffe s'imprimant sous les émanations d'un cadavre! Pourtant, M. Colson lui-même avait trouvé, dès 1896, que le zinc émet, à froid, des vapeurs qui agissent sur une plaque photographique. On peut reproduire des médailles en saupoudrant de zinc un modèle type. Dès lors, pourquoi un cadavre, au moment de la mort, ne dégagerait-il pas des vapeurs susceptibles d'imprimer une étoffe rendue sensible à ces vapeurs? Oui; mais quelles vapeurs, et quelle matière sensible?

MM. Vignon et Colson portèrent leurs investigations dans cette direction inexplorée. Ils consultèrent les textes sacrés, firent contrôler leur traduction par des érudits autorisés. Ils apprirent ainsi que N. S. Jésus-Christ avait été enseveli dans un linge avec des aromates formés d'une mixture de myrrhe et d'aloès. Ch. XIX, verset 40 de saint Jean:

“ Ils prirent donc le corps de Jésus et l'enfermèrent dans des linges avec les aromates comme les Juifs ont coutume d'ensevelir.”

Or, l'aloès renferme un corps colorant: l'aloétine, qui brunit à l'air sous l'influence de certaines vapeurs organiques. Toute solution ammoniacale brunit une mixture d'aloès. D'autre part, la sueur humaine, surtout dans la fièvre, se charge d'urée; on peut voir cette substance cristallisée sur la peau, et l'urée dégage du carbonate d'ammoniaque. MM. Vignon et Colson ont découvert ainsi des vapeurs actives capables de noircir un tissu imbibé d'aloès.

Un cadavre enseveli dans un linceul imprégné d'aloès émet des vapeurs qui peuvent donner, sur le linge, sa propre image. Et les auteurs ont fait des expériences de diverses

sortes pour bien contrôler le fait.

Mais il faut encore des conditions particulières pour que l'impression se produise nettement: il faut que l'ensevelissement soit provisoire et ne dépasse guère quelques jours. Sans quoi, l'image produite s'efface peu à peu. Or, dans l'ensevelissement du Christ, toutes les conditions nécessaires et suffisantes pour l'impression et sa durée à travers les âges se sont trouvées remplies.

Jésus a été enseveli rapidement dans l'état que l'on pressent; les souffrances physiques et morales ont provoqué une sudation pathologique intense. Les sueurs ont agi sur la mixture d'aloès du linceul et, en raison des distances du linge, ont marqué des empreintes d'autant plus brunes que la peau était plus voisine du tissu. Et ainsi s'est produite l'image de dos et de face du Suaire en négatif. Les blancs sont venus en brun.

Bien mieux: les images ont résisté au temps. C'est que l'ensevelissement a été très temporaire. Et, en effet, Jésus fut enseveli le vendredi et il n'était plus dans son linceul le jour de Pâques. On voit jusqu'à quel point toutes ces coïncidences extraordinaires sont frappantes.

Mais est-ce bien le corps de Jésus qui est, en quelque sorte, photographié sur le Suaire de Turin? M. Vignon fait remarquer qu'il est impossible d'en douter. Les taches de sang marquent le dessin du front d'un ruban rouge évidemment fait par la couronne d'épines; au côté, le sang ruisselle là où fut donné le coup de lance. Le visage est tuméfié, l'os du nez brisé. On sait les coups que le Christ reçut de ses bourreaux. Il fut flagellé; on reconnaît la traînée de sang produite par les petites balles de métal attachées au fouet... Et, ici, les gouttelettes ont la forme naturelle et non plus celle de larmes bataviques que reproduisent inexactement tous les tableaux du Christ.

Et, ici encore, ce n'est pas la paume des mains qui a reçu les clous, comme partout aussi on le voit sur les peintures. Un clou n'aurait pu tenir dans la main et l'aurait simplement déchirée sous le poids du corps. Le clou était fixé au-dessus du poignet. Ces différences, entre la réalité apparente et la représentation approchée des artisans du moyen âge, sont bien significatives.

M. Vignon, après cette série de déductions serrées, conclut:

—Le Suaire de Turin est bien authentique, quoi qu'on puisse dire. C'est le drap d'ensevelissement du Christ. C'est le cadavre qui a reproduit, avec une fidélité incomparable, l'image même du Christ sur son linceul.



ALLEGORIE*

La Cloche Mystérieuse



LE SOIR, dans les rues étroites de la grande ville, quand le soleil se couchait et que des nuages dorés brillaient au haut de la cheminée dans le ciel, on entendait, tantôt l'un, tantôt l'autre, comme un son de cloche d'église, mais

cela ne durait qu'un instant fugitif, pour faire place au roulement importun des charriots, au bruit et au tumulte des hommes.

—C'est la cloche du soir qui sonne, disait-on, voilà le soleil qui se couche.

Les promeneurs qui franchissaient la porte là où les maisons étaient plus distantes les unes des autres, entourées de jardins et de prairies, voyaient le ciel du soir encore plus beau et pouvaient entendre le son de la cloche encore plus distinctement; il leur semblait qu'il venait d'une chapelle au fond du bois tranquille et odorant. Les gens regardaient de ce côté et ils se sentaient tous pleins de courage.

Des années s'écoulèrent. On se disait l'un à l'autre :

—Il y a donc une chapelle au fond du bois. Le son de cette cloche est si étrange, si agréable. Si nous allions faire une promenade jusque-là pour la voir de plus près?

Et c'est ainsi que le riche y alla en voiture, et le pauvre à pied; mais tous deux trouvèrent le chemin si singulièrement long; et quand, sur la lisière du bois, ils atteigni-

rent un groupe d'arbres, ils se reposèrent, admirèrent les grandes branches et crurent qu'ils étaient dans une forêt. Un confiseur de la ville s'y établit et y ouvrit une boutique; un second l'y suivit et prit pour enseigne une cloche, mais goudronnée, résistant à la pluie et sans battant.

Quand les gens rentraient à la ville, ils disaient qu'ils avaient fait une excursion poétique, voulant signifier par là, que ce qu'ils avaient vu était vu était autre chose que le tableau d'une société qui boit du thé faible dans une chambre.

Trois personnes assurèrent qu'elles avaient poussé jusqu'à l'extrémité du bois et qu'elles avaient entendu le même son de cloche étrange; seulement il leur avait paru qu'il venait de la ville. L'une d'elles en fit une pièce de vers et dit que le son de la cloche ressemblait à la voix d'une mère qui rappelle un enfant espiègle et chéri; il n'y avait point de plus belle mélodie que le son de la cloche.

Le souverain du pays, informé du fait, fit proclamer que celui qui pourrait découvrir d'où venait le son, recevrait le titre de "sonneur universel" quand même il n'y aurait pas eu de cloche du tout.

Il y eut alors beaucoup de gens qui allèrent au bois, pour tâcher d'avoir la place promise, mais il ne s'en trouva qu'un qui pût donner une espèce d'explication. Pas un seul, à vrai dire, n'était entré assez avant dans le bois et lui pas plus que les autres; mais cela ne l'empêcha point d'affirmer que le son de cloche venait d'un hibou géant qui gîtait dans le creux d'un arbre. C'était, di-

sait-il, ce hibou, qui donnait constamment de la tête contre un arbre creux. Quant à décider si le son était produit par la tête de l'oiseau ou par la cavité de l'arbre, il ne pouvait le préciser d'une manière assez nette. Cette explication lui valut le poste de sonneur universel, et chaque année il écrivait une petite dissertation sur le hibou, qui n'en apprit pas plus qu'on n'en savait déjà.

Or, il se fit que dans le même temps, arriva le jour de la confirmation. Le prédicateur avait fait un beau sermon allant au cœur, les confirmés en étaient profondément émus. C'était un jour important pour eux. d'enfants ils devenaient tout d'un coup adultes; l'âme enfantine passait dans un être plus raisonnable. Le temps était beau et ensoleillé les confirmés firent une promenade jusqu'aux portes de la ville, et la grande cloche inconnue résonna avec un bruit étrange dans la forêt. L'impression fut merveilleuse, tous se sentaient attirés de ce côté. Il n'y en eut que trois qui firent exception: l'un, une jeune fille, voulut rentrer à la maison pour essayer une belle robe de bal toute neuve, car c'était grâce à cette robe et à ce bal qu'elle avait consenti à se laisser confirmer, sinon, elle aurait attendu jusqu'à l'année suivante. L'autre était un garçon pauvrement vêtu, qui avait emprunté ses habits de cérémonie et ses bottes au fils du maître de la maison et était obligé de les restituer à l'heure convenue. Le troisième disait qu'il n'allait jamais nulle part sans être accompagné de ses parents. C'était un garçon docile, et il voulait rester tel, surtout maintenant qu'il était confirmé, ce dont personne n'avait à rire. Pourtant les autres ne s'en firent pas faute.

Il y en eut donc trois qui n'accompagnèrent pas les promeneurs; les autres se mirent en route gaiement. Le soleil brillait, les oiseaux chantaient et les confirmés chantaient aussi allant la main dans la main, car ils n'avaient pas encore obtenu d'emploi, ils n'étaient que des confirmés devant le Seigneur. Bientôt deux des plus petits furent las et rebroussèrent chemin pour regagner la ville. Deux petites filles s'assirent pour tresser des couronnes, elles restèrent aussi en chemin, et quand les autres arrivèrent à la boutique du confiseur près des arbres, ils dirent:

—Nous voici bien avancés, la cloche n'existe pas, c'est quelque chose qu'on se figurait.

A ce moment, du fond de la forêt partirent des sons de cloche qui frappèrent leurs oreilles avec tant de charme et de solennité que quatre ou cinq d'entre eux prirent la résolution de pousser encore un peu plus loin dans la forêt. C'était une entreprise difficile de se frayer un passage à travers les broussailles et l'enchevêtrement du feuillage. Les anémones avaient une hauteur extraordinaire, les liserons en fleurs et les ronces serpentaient en longues lianes d'un arbre à l'autre, et les rossignols chantaient, en se baignant dans les rayons du soleil. Oh! c'était admirable et ravissant. Le chemin n'était pas fait pour les filles, elles auraient dé-

chiré leurs robes. De grands blocs de pierre, couverts de mousses de toutes les couleurs, gisaient çà et là; l'eau fraîche d'une source jaillissait et faisait entendre son étrange glouglou.

—Ce n'est pas là, sans doute, la cloche? dit un des confirmés, et il se coucha à terre pour mieux entendre, en ajoutant:

—Il faut étudier cela à fond.

Il resta donc là et laissa aller les autres.

Ils arrivèrent à une maison faite d'écorces et de branchage; un grand arbre chargé de pommes sauvages la surplombait, comme s'il eut voulu répandre sa bénédiction sur le toit couvert de roses en fleurs; ses larges branches encadraient la façade à laquelle était suspendue une petite cloche.

Était-ce celle que l'on avait entendue? Tous se dirent: oui, c'est bien elle; mais il y en eut un qui fit observer que cette cloche était trop petite, trop fine, pour pouvoir être entendue à la grande distance où arrivaient les sons et que des accords qui remuaient si profondément le cœur humain devaient être tout autre chose. Celui qui parlait ainsi, était un fils de roi. Aussi les autres murmurèrent-ils:

—Il sera toujours le plus malin.

La conséquence en fut qu'ils le laissèrent aller plus loin, mais tout seul, et à mesure qu'il poursuivait ainsi son chemin, sa poitrine s'enflait, remplie des bruits de la solitude. Cependant, il entendait encore la petite cloche, dont les autres s'étaient contentés et en même temps, quand le vent venait de la boutique du confiseur, il entendait aussi les chants de ceux qui y prenaient le thé. Mais en même temps aussi, les sons de la cloche lointaine retentissaient avec plus de force et semblaient, par moments, s'accompagner de ceux de l'orgue. Ces sons venaient du côté gauche, là où loge le cœur.

Tout à coup, il y eut un bruissement dans le taillis, et un petit garçon apparut au fils du roi, il avait des sabots et une veste si courte que l'on pouvait voir toute la longueur de ses mains; le petit garçon était le confirmé qui avait dû rentrer chez lui pour rendre les habits et les bottes au fils du maître de la maison, il s'était acquitté de ce devoir et puis, il avait chaussé ses sabots et endossé ses vêtements pauvres, puis la cloche avait fait entendre des sons si forts, si profonds qu'elle ne lui avait pas laissé de repos.

—Veux-tu que nous fassions route ensemble? demanda le fils du roi, mais le pauvre confirmé en sabots était tout honteux, il tira ses manches courtes et dit qu'il croyait ne pas pouvoir marcher assez vite, ajoutant qu'il fallait chercher la cloche à droite, puisque c'était de ce côté que se trouve tout ce qui est grand et beau.

—Dans ce cas, nous ne nous rencontrerons point, dit le fils du roi, et il fit un signe d'adieu au petit pauvre, qui pénétra dans l'épaisseur de la sombre forêt où les épines déchiraient ses haillons et son visage; il avait les mains et les pieds en sang. Le fils du roi

fut aussi mlatraité et écorché par les épines, mais son chemin s'éclairait au soleil et nous le suivrons, parce que c'était un brave garçon.

—Je trouverai la cloche, s'écria-t-il, quand je devrais aller jusqu'au bout du monde.

Des singes hideux étaient accroupis là-haut dans les arbres, et grinçaient les dents.

—Si nous lui donnions une bonne leçon, crièrent-ils. Si nous lui donnions une bonne leçon? C'est un fils de roi.

Sans crainte, il pénétra de plus en plus profondément dans la forêt; les plantes les plus extraordinaires y croissaient: des lis blancs, avec des étamines rouge sang; des tulipes d'azur qui jetaient des étincelles au vent; des pommiers avec de grandes bulles de savon transparentes, qui ressemblaient à des pommes; pensez comme ces arbres devaient briller au soleil. Les plus beaux prés verts où le cerf et la biche s'ébattaient dans l'herbe, encadraient de superbes chênes et de magnifiques bouleaux, et quand l'écorce de l'un des arbres s'était fendue, des herbes et de longues lianes poussaient dans les fentes; il y avait aussi, de grands espaces boisés, avec des étangs tranquilles, où nageaient des cygnes blancs qui battaient des ailes. Le fils du roi s'arrêtait souvent pour écouter; parfois, il croyait que les sons de la cloche montaient jusqu'à lui du fond des eaux; puis il remarquait que ces sons ne partaient point d'en bas, mais que la cloche devait se trouver encore plus loin dans la forêt.

Le soleil déclina comme un globe de feu, l'air s'ébranla de pourpre, tout devint silencieux dans la forêt, si silencieux que le fils du roi récita sa prière du soir. Puis il dit:

—Jamais je ne trouverai ce que je cher-

che, voici que le soleil se couche, voici que vient la nuit, la nuit ténébreuse; pourtant, je puis contempler, une dernière fois, le disque rouge avant qu'il descende derrière la terre. Je veux gravir les roches qui dominent les plus grands arbres.

Et s'accrochant aux branches et aux racines, il grimpa sur ces roches humides où des hydres s'enroulaient en anneaux, où les serpents lui jetèrent leur venin. Il arriva au sommet avant que le soleil, vu de là, eut complètement disparu à l'horizon. Ah! quelle splendeur. La mer, la grande et majestueuse mer, poussant ses larges vagues vers le rivage, s'étendait devant lui et le soleil s'offrait à ses yeux comme un grand autel resplendissant de la lumière de la mer et du ciel. Tout se fondait en un seul tableau de couleur flamboyante. La forêt avait des chants d'allégresse, et la mer aussi, et aussi le cœur du jeune prince; la nature tout entière était un grand temple sacré; les arbres et les nuages flottants en formaient les colonnes; les fleurs et les prés figuraient le tapis de velours brodé et le ciel même, la grande coupole. Là-haut s'éteignirent les flamboiements rougeâtres, tandis que le soleil disparaissait, mais des millions d'étoiles brillèrent aussitôt, des millions de lampes de diamants jetèrent leurs feux; et le roi tendit ses bras au ciel, à la mer et à la forêt, et voici qu'au même instant, sortit du chemin, à droite, en manches trop courtes, en sabots, le petit pauvre. Il avait achevé d'aussi bonne heure sa route, et ils coururent l'un au-devant de l'autre, et ils se prirent par la main dans ce grand temple de la nature et de la poésie, et au-dessus de leurs têtes, résonna l'invisible cloche sainte, et des espoirs voltigèrent autour d'eux, en chantant en chœur avec allégresse: Alleluia!





Avant de remercier son mari d'un cadeau qu'il lui fait, une femme croit de son devoir de lui reprocher d'avoir choisi ce cadeau sans la consulter. Après cela son bonheur est complet.

—o—

—On dit que je suis encline à l'obésité. Est-ce vrai, pas?

—Pas la miette. Tu es obèse, mais c'est contre ton inclination.

—o—

—Vous n'avez pas pris un autre logement plus grand comme vous disiez?

—Pas besoin, maintenant que la mode des grosses hanches est passée.

—o—

Fin d'une conversation politique.

—Voyez-vous, en politique, les nigards croient que c'est arrivé; mais les malins tâchent que ça arrive!

—o—

Un physiologiste assure que 35 ans est l'âge où la femme est la plus charmante. C'est peut-être pour cela qu'on ne peut plus le faire bouger de cet âge-là.

—o—



C'est le printemps!

Jamais la femme n'est aussi forte que lorsqu'elle s'arme de sa faiblesse.

—o—

Une coquette tient plus à l'hommage qu'on lui refuse qu'à celui qu'on lui offre.

—o—

Une femme pardonnera tout à la Providence, tout excepté de lui avoir donné un mauvais teint.

—o—

Un mal de dent est moins pénible s'il nous empêche d'aller au hangar voir au charbon.

—o—

Une femme gèbera n'importe quelle médecine, si vous lui dites que c'est bon pour le teint.

—o—

La philanthropie, c'est une mixture de charité et de publicité.

—o—

Ça nous fait toujours une sensation désagréable d'apprendre, à la fois, que le meilleur attrapeur de rats du quartier est un boucher.

—o—

DEMEMAGEMENT



—Et faites surtout bien attention au piano...

—Mais, madame, votre mari nous a recommandé le contraire!

—Papa, qu'est-ce que c'est un *foot-ball coach*?
 —Probablement un autre nom pour désigner
 l'ambulance.

Pour certains maris, le "chez soi" est l'endroit
 où l'on va quand tous les autres sont fermés.

Le temps guérit les plaies anciennes, mais il en
 fait aussi de nouvelles.

Les braves déprécient trop la force de l'ennemi,
 et les lâches la grossissent trop.

Les jeunes d'aujourd'hui ne peuvent admettre
 que les vieux en connaissent plus qu'eux.

Ne jetez pas votre
 cœur au monde ; le
 monde est un chien
 mal dressé qui ne rap-
 porte pas.

L'habitude est com-
 me le fauteuil Morris
 de l'amour.

Les gens qui nous
 assurent n'être d'au-
 cun parti, à coup sûr
 ne sont pas du nôtre.

Un homme d'action
 n'attaque que s'il est
 sûr de vaincre.



En temps ordinaire

Un secret se dépla-
 ce plus vite qu'une pu-
 ce... dans un cercle
 de couture.

Certains gens ne
 sont que les fantômes
 de ce qu'ils pensent
 être.

Tout renchérit, mais
 les éléments du vrai
 bonheur restent au
 même prix.

Un géant n'est pas
 toujours un individu...
 bien élevé.



En année bissextile

Si nous portions en public, dit Sou-
 lary, notre con-
 science visible, comme un écriteau sur notre poitrine,
 trouverions-nous beaucoup d'accusateurs parmi nos
 pareils? C'est douteux: personne, peut-être, ne vou-
 drait sortir de la maison.

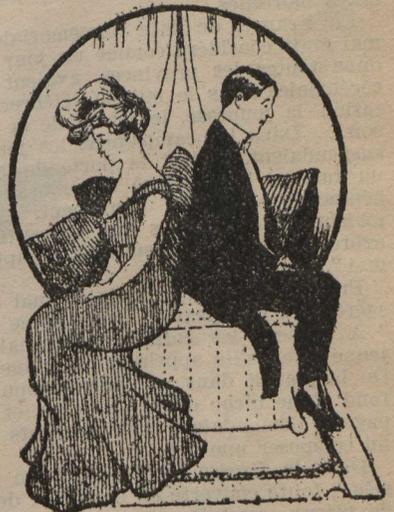
Un sot qui a un mot d'esprit, c'est, dit Balzac, un
 cheval de fiacre qui prend le mors aux dents... Une
 fois dans sa vie, mais il ne recommencera pas!

L'anecdote, c'est la boutique à un sou de l'histoire.

L'homme est comme un livre qu'on imprime: il lui
 faut bien des épreuves pour être corrigé.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

Conseil de Gatien à son fils:
 —Fais en sorte de ne jamais voir les maisons de
 prêt que de loin!



De temps à autres



Joli Mois de Mai

Par LE CHERCHEUR



ES anciens avaient mis ce mois sous la protection d'Apollon parce que, étant le dieu du soleil et de la lumière, ils pouvaient l'invoquer pour féconder la terre. Ils le personnifiaient, d'ordinaire, sous la figure d'un homme entre deux âges, vêtu d'une robe ample à grandes manches et qui portait une corbeille de fleurs sur la tête. Un paon, à ses pieds, étalait sa queue, parée de belles et brillantes couleurs.

Les Grecs et les Romains croyaient que mai était en la puissance des mauvais esprits. Ils le regardaient surtout comme néfaste au mariage.

“ Que les vierges ou les veuves, dit Ovide, se gardent bien d'allumer, dans ce mois, les flambeaux de l'hyménée... ces flambeaux se changeraient bientôt en torches funèbres.”

De là, l'origine du dicton : Noces de mai, noces mortelles.

En France, de date immémoriale, le 1er mai était considéré comme un jour férié, et, dans toutes les provinces, avaient lieu des cérémonies dans le but de célébrer la végétation, la jeunesse, le retour de la belle saison... Dans les campagnes, les jeunes gens suspendaient, devant la porte de la fiancée, un rameau vert enlacé d'une branche d'aubépine. On plantait également, devant la maison des personnes que l'on estimait, un arbre garni de son feuillage et appelé “ un mai”.

Presque partout, le mois de mai était consacré à la glorification de la jeune fille.

A Nîmes, les enfants promenaient une jeune fille qu'ils appelaient la reine Maia”. On la plaçait dans un endroit populeux, au fond d'une niche ornée de fleurs, et ses compagnes demandaient aux passants de quoi lui composer une dot.

Dans la Bresse, la “ reine” ou la “ mariée”, toute couverte de bouquets, de rubans, de bijoux, conduite par un jeune homme, ouvrait la marche d'une espèce de procession,

pendant que, devant elle, un Dendrophore, qui portait un mal fleuri, chantait une ballade :

Voici venir le joli mois,
Les filles nous marierons.
Voici venir le joli mois,
Nous marierons les filles ;
Les filles il nous faut marier,
Car elles sont jolies.

Dans les provinces du Nord, on célébra, pendant longtemps, une gracieuse cérémonie qui s'appelait : la bénédiction des blés.

Au matin du 1er mai, les jeunes filles, habillées de blanc et parées de fleurs, les paysans et paysannes enguirlandés parcouraient les champs en jetant des fleurs et des feuilles de buis sur leur passage.

Dans le Midi, on choisissait une jeune fille, que l'on paraît entièrement de roses blanches. Elle prenait place, entourée de ses compagnes, sur un tonneau enguirlandé, porté par des cultivateurs. Elle personnifiait la déesse de mai.

A l'origine, chaque passant était tenu de donner un baiser à la déesse improvisée ; mais, dans la suite, au lieu d'un baiser, ce fut une pièce de monnaie qu'il fallut déposer aux pieds de la “ belle de mai”.

C'était, assurément, plus pratique, mais beaucoup moins poétique.



De toutes les coutumes populaires, la plus piquante encore était celle qui fleurissait, jadis, au joyeux pays de Bourgogne.

Les femmes mariées y bénéficiaient, en effet, d'un singulier privilège : défense était faite aux Bourguignons d'infliger aucune correction manuelle à leurs épouses pendant toute la durée du mois de mai ! Des chartes formelles avaient conféré, notamment, cette prérogative à la population féminine de Luxeuil et de Devecey. Au seizième siècle, les maris, humiliés, essayèrent de se révolter ; mais les dames de Luxeuil s'empressèrent de traduire les rebelles à la justice seigneuriale, et, en 1533, le comte Jean de la

Palud leur concéda de nouveau ce privilège.

Si les maris, réfractaires aux ordres du seigneur de Luxeuil, s'avisèrent de passer outre, une autre charte accordait aux femmes le droit de sévir. Voici l'article :

“ Toutes et quantes fois qu'un mari frappe sa femme durant le mois de mai, les femmes du lieu, doivent le trotter sur l'âne, par joyuseté et esbattement, ou le mettre sur charrette et trébuchet, et conduire “ dirry ” (ainsi) trois jours durant, en lui baillant son droit, c'est assavoir pain, eau et fromage.”

Un homme marié de Devecey, ayant subi cette humiliante punition au mois de mai 1427, ses amis intentèrent un procès au beau sexe et voulurent le déposséder de ses droits. Mais le seigneur abbé de Saint-Vincent, par une salubre ordonnance en date du 18 juin 1427, maintint énergiquement la coutume locale, et, depuis cette époque, le sexe fort n'osa plus regimber.

Telle est la force des traditions que la Révolution de 1789, qui supprima tant de privilèges, ne réussit pas à venir à bout de la prérogative accordée aux vaillantes Franc-Comtoises. En 1815 et jusqu'en 1840, la ville de Salins put voir encore plusieurs maris “ trottés sur des ânes ” pour avoir enfreint la charte.



Il se produit, au printemps, chez les hommes comme chez les plantes, les mêmes phénomènes. Une sève nouvelle coule en nous, notre sang et nos humeurs subissent une véritable rénovation et il convient, dès lors, à l'arrivée du printemps, de s'astreindre à un régime général sévère. Dans le passé, c'est bien dans ce but que l'Eglise institua le Carême avec son abstinence et son jeûne, qui permettaient aux estomacs fatigués par l'hiver de se reposer et de reprendre leur vigueur.

Si, au contraire, on continue à cette épo-

que à surexciter toutes les fonctions, il en résultera fatalement des désordres. Il vaut mieux s'astreindre à une hygiène attentive.

Levez-vous matin, l'air n'est jamais aussi bienfaisant qu'à l'aurore, bornez-vous à une alimentation rationnelle, prenez de l'exercice et ne négligez pas le vieux purgatif qui était en cette saison la règle de nos pères et dont ils se trouvaient bien.

L'autre raison pour laquelle le printemps est une saison dangereuse, au moins à ses débuts, réside dans les pernicieux effets de la température.

Sous le prétexte que les journées sont chaudes, on ne se couvre plus que de vêtements légers. Or, après l'engourdissement de l'hiver, notre organisme est sensible et, d'autre part, le thermomètre fait, à certaines heures, de brusques écarts qui peuvent avoir pour nous les plus graves conséquences.

Il en résulte, en effet, chez le phtisique une accélération des désordres du bacille de la tuberculose, chez les rhumatisants et les arthrytiques un fréquent réveil des symptômes douloureux ; chez ceux-là des douleurs gastriques, chez ceux-ci des troubles intestinaux, chez d'autres des bronchites, des névralgies, etc.

Enfin, cette période de brumes, de brouillards, les variations météorologiques font éclore toute la série des fièvres éruptives : rougeole, variole, scarlatine, varicelle, etc., sans parler de ce désagréable mal qu'on désigne du joli mot d'influenza.

Il est un vieux dicton qui dit :

En avril
Ne quitte pas un fil,
En mai,
Ote qui te plaît.

Les vers sont mauvais, mais le conseil est bon. On se trouvera toujours bien en le suivant.





La Fête des Rameaux



SOUS une forme ou une autre depuis les temps les plus reculés, tous les peuples ont célébré la fête des Rameaux. L'ère chrétienne attribue cette fête à l'entrée de Jésus à Jérusalem pendant la semaine sainte. Mais elle existait bien avant cette journée devenue historique, quoique, au lieu de palmes, les célébrants portaient un rameau. C'est la célébration de l'antique *Anna Perenna*, le renouvellement de l'année, l'an neuf. Au temps des anciens Druides c'était le gui qu'on coupait des vieux arbres et qu'on portait en triomphe de place en place. De tous les auteurs anciens, Ovide est celui qui en parle le plus longuement. On sait que les Gaulois ne connaissaient rien de plus sacré que le gui de chêne. Cette plante parasite se trouvait très rarement sur cet arbre, même de leur temps; aussi, lorsqu'ils avaient le bonheur de l'y rencontrer, la regardaient-ils comme un présent du ciel. C'était donc avec la plus grande pompe religieuse qu'ils procédaient à la récolte du gui. Cette solennité avait lieu le sixième jour de la dernière lune d'hiver, jour par lequel s'ouvrait l'année dans les Gaules. Ailleurs, au temps de l'*Anna Perenna*, d'autres arbrisseaux prenaient la place du gui. Dans les pays du Sud c'était le palmier, ou le jonc, le laurier, l'olivier, le myrte, le buis. Par exemple du temps de Didon, les petits enfants portaient des branches de laurier; à Hiéropolis, à la fête des Bûchers, on brûlait un simulacre de la déesse *Anna* après avoir fait un bûcher de joncs que tout le peuple avait apportés. Chez les Grecs et les Romains, le buis était dédié à Cybèle, et c'est pourquoï sans doute, les paysans de France sont dans l'habitude d'en ficher en terre une multitude de ramilles, lorsque vient le jour des Rameaux.

Au reste, il n'est guère de religions où l'on ne voie figurer un rameau mystérieux tantôt comme symbole de l'immortalité, tantôt comme conjuration de tout danger, de toute maligne influence. A ce genre de talisman appartient peut-être ce rameau d'or, puissant et merveilleux phylastère, dont il est si souvent question dans les vieux romans de chevalerie et qui n'est qu'un souvenir de cet autre rameau d'or dont se munit Enée pour pénétrer dans les Enfers. Sous le rapport religieux, en France, le gui, à la fête des Rameaux semble avoir été remplacé par le buis. En Provence cependant et dans les autres provinces du sud de la France, on fait usage des palmes. En Angleterre, c'est l'aubépine qui remplace les palmes. Et ceci est

très naturel. Il est de tradition que les rameaux de l'aubépine fournirent la couronne de douleur que les Juifs placèrent sur le front de Jésus-Christ. Disons même que cet arbuste est connu sous le nom significatif de *Christ's Thorn*. Et ce qui est encore plus singulier c'est que les paysans de France aussi bien que les petits fermiers d'Angleterre attribuent une influence protectrice à l'épine blanche. Ces paysans croient que l'aubépine n'est jamais frappée de la foudre, et c'est pour cela que presque partout dans les campagnes, chaque maison est munie d'une ramille d'aubépine. Cette influence protectrice de l'aubépine était connue des anciens. Diogène, Laërce, Ovide, nous apprennent que l'on attachait des rameaux de cet arbuste aux portes des maisons pour en éloigner les chagrins, les maladies et les sortilèges. Chez les Grecs, la fête des Rameaux était une procession en l'honneur d'Apollon Isménien, dans laquelle on voyait le pontife de ce Dieu, une couronne d'or sur la tête, une branche de laurier à la main, précéder un chœur de jeunes filles qui toutes, à son exemple, portaient des rameaux et chantaient des hymnes.

Finissons en rappelant qu'au moyen-âge, lorsque les fiancés se rendaient à l'église, l'une des filles d'honneur portait toujours le rameau d'aubépine en chantant le chant de l'épine blanche. Toutes ces vieilles croyances auraient-elles quelque rapport avec la parabole des arbres et de l'épine, racontée par la Bible en ces termes :

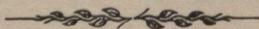
—Alors tous les arbres dirent à l'épine :

“Viens, toi, et règne sur nous.”

—Et l'épine répondit aux arbres :

“Si véritablement vous me choisissez pour roi, venez, et vous retirez sous mon ombre...”

Et c'est principalement lors de la fête des Pâques fleuries, dans certains pays, que cette plante consacrée figure avec le plus d'honneur. Ce jour-là chacun se rend religieusement à la grand'messe de sa paroisse. Riches et pauvres, portent tous à la main une gerbe de buis, une ramille d'aubépine ou une palme que le prêtre bénit. Après la messe toute l'assistance se répand dans la campagne, et qui se rend à son champ de froment; qui à son paturage ou à sa vigne, et y planter, en se signant, fête nue et le genou ployé, un fragment de rameau bénit. L'imagination d'un peuple ne connaît point de bornes toutes les fois qu'il s'agit des objets, que la tradition lui a signalés, comme empreints d'un caractère sacré et mystérieux.





Oeufs de Pâques

Par NINON

*Cela ferait un monument
Aussi haut que la Tour Saint-Jacques,
Si l'un sur l'autre, élégamment,
On entassait les oeufs de Pâques.*

*On en voit de toutes couleurs:
En chocolat, en cartonnages,
En ruban, en velours, en fleurs,
En plâtre, en bois couverts d'images...*



LA VOGUE des oeufs de Pâques se maintient bien dans notre pays ; elle augmente même à mesure que l'usage du chocolat se répand parmi nous. Il n'y a pas absolument longtemps que l'usage des oeufs de Pâques est devenu populaire au Canada ; longtemps il se borna aux classes aisées. Mais en Europe, où il est maintenant en décadence, pa-

rait-il, cet usage a tout un passé long et brillant. On voit par les chroniques d'autrefois que, à l'issue de la messe le jour de la solennité de Pâques, on portait des corbeilles d'oeufs dorés dans le cabinet du Roi qui les

distribuait à l'assistance qu'il avait conviée. L'usage des oeufs de Pâques existe en Russie encore plus que partout ailleurs ; depuis l'Empereur jusqu'au dernier moujik, tout le monde s'y conforme. Les oeufs qu'échange le peuple sont simplement bariolés de diverses couleurs, ceux de la cour et des personnes fortunées sont de véritables objets d'art. Ailleurs, on se borne à faire durcir les oeufs et à les teindre de différents tons. La chimie a fait de tels progrès que beaucoup de couleurs sont inoffensives ; les enfants eux-mêmes peuvent s'amuser à peindre les oeufs qu'ils doivent s'offrir entre eux. Ils peuvent y inscrire des devises, des sentences, des souhaits de bonheur et, alors, en faire présent à leurs parents. Ils recevront certainement en échange les oeufs en chocolat, en sucre, en confiserie de toutes sortes.

Un enragé collectionneur a dressé une liste des oeufs de Pâques extraordinaires. On y voit, entre autres, un œuf de 9 pieds de hauteur et de 4½ de circonférence, fabriqué jadis, à Londres, pour une jeune fiancée. On l'avait d'abord installé sur un brancard et il fallait sept hommes pour le porter ; sa coquille était en chocolat. Elle renfermait 1,000 livres de bonbons et le magnifique trousseau offert par le futur. Outre ses proportions gigantesques (un homme s'y pouvait tenir, à

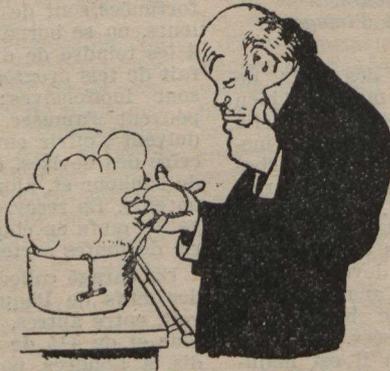
l'aise, debout près d'un guéridon, pour être photographié), l'œuf était splendidement décoré et constituait une vraie merveille d'art. Un œuf de Pâques, plus merveilleux encore, avait été offert au pape Léon XIII. Sa coquille consistait en quatre morceaux de bel ivoire doublé de satin. Le jaune de l'œuf était représenté par un écrin d'or pur, contenant un superbe rubis entouré de diamants. Lorsqu'il était président des Etats-Unis, M. Cleveland avait été gratifié d'un cadeau semblable. C'était un œuf en celluloid, couleur crème, sans ornementation. Mais, dès que l'on pressait l'une de ses extrémités, la coquille s'ouvrait et il en sortait un poussin qui, battant des ailes, s'écriait d'une voix claire, grâce à un phonographe dissimulé dans un double fond:—Puissent toutes les joies de Pâques être les vôtres!

Dans les grandes villes d'Europe, on en fait, à présent, en fleurs naturelles d'énormes dimensions. Parfois, la corbeille de fleurs sert seulement de véhicule aux œufs. Une jolie mondaine reçut ainsi un panier d'orchidées où étaient couchés dix-huit œufs d'or mouchetés de turquoises. Ces œufs s'ouvraient et contenaient, chacun, deux grosses perles. Ce riche présent en rappelle un autre qu'un prince galant fit à l'une des *professional beauties* les plus renommées sous le second Empire. Le jour de Pâques, un énorme camion apporta, dans la cour de son petit hôtel, un œuf gigantesque. On ouvrit l'œuf et l'on trouva, dedans... une calèche attelée de deux chevaux, avec un cocher, fouet en main, impassible sur le siège!



Dans ses études sur les usages d'autrefois,

G. Lemaître dit: "Après le lavement des pieds (le Jeudi saint), commençait le service. Tous les plats étaient rangés dans la salle des Cent-Suisses, et les princes de la famille royale allaient les chercher. Le cortège était conduit par M. le prince de Condé, grand maître de la maison du roi, ayant en main son bâton enrichi de diamants et un superbe bouquet. Venaient, ensuite, tous les maîtres d'hôtel, avec leurs grands bâtons garnis de velours et de fleurs de lis d'or, portant également des bouquets. Puis, paraissait solennellement Monsieur, portant des petits pains sur un plat de terre. M. le comte d'Artois tenait une cruche de grès plein de vin et une tasse; les autres princes portaient chacun un plat contenant les mets les plus recherchés en poissons et en légumes, mais froids. Il y en avait douze pour chaque enfant; et si les princes n'étaient pas assez nombreux pour faire le service, les gentilshommes ordinaires y suppléaient. Le roi prenait chaque plat, le remettait au grand aumônier, qui le donnait aux parents de l'enfant. Ceux-ci avaient de grands paniers, dans lesquels tout s'engouffrait, et, en sortant, ils vendaient ce repas à qui le leur voulait acheter. Comme les poissons étaient très beaux, les légumes apprêtés avec soin, chacun se procurait une part d'apôtre, invitant ses amis à venir la manger. Le bouquet y était toujours compris, et ce n'était pas ce qu'il y avait de moins précieux; le menu comprenait également un plat de vingt-quatre œufs colorés et fleurdelisés pour chaque enfant: œufs et fleurs, c'était là l'emblème de la Pâques, le symbole de la résurrection des êtres et des choses, l'image du printemps revenu, de l'espoir renaissant dans toute la création."

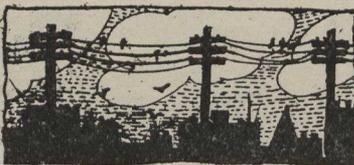


Déménagement de pauvres



Elle.—Je peux pas tout mouver à moé tout seule... Si au moins tu portais la p'tite...

Lui.—Faut pas avoir un cœur de mère pour parler comme ça !



Telephone Rural

Par PIERRE VOYER

L'AUTRE JOUR, parcourant un admirable article de revue sur les développements de la téléphonie à la campagne, tout de suite s'est présenté à ma mémoire un palpitant souvenir de lecture. C'est une pièce comme il ne s'en était jamais fait, qui créa un émoi énorme: *Au Téléphone*, par Charles Foley.

Un mari est obligé de partir pour voyage à la tombée de la nuit. Il laisse les siens—une jeune femme, de jeunes enfants—dans une maison de village peu éloigné de Paris.—“Je vous téléphonerai une fois là-bas”, leur dit-il. Un téléphone de longue distance se trouvait dans la maison. Arrivé à Paris, vers les dix heures, le mari appelle sa femme à l'instrument; une conversation banale s'engage... Tout à coup, la femme s'écrie: “Mon mari, j'entends marcher dehors... On vient de ce côté... Le domestique vient de partir pour le village... Grand Dieu! on force la serrure... Ce sont des hommes masqués... Oh!... Grâce!...”

Et voilà que le mari n'entend plus que des cris de lutte, de mort, puis plus rien. Je viens de résumer là ce qui prenait tout près d'une heure de scène.

Cette pièce, jouée avec un art de réalisme incroyable par l'unique acteur,— le mari,— fut le plus formidable plaidoyer en faveur de l'établissement de téléphones ruraux rapprochés, car, dans le cas dramatisé, la morale à tirer était, très logiquement, que si une communication voisine avait pu être obtenue, la tragédie n'aurait pas eu lieu.

Ainsi raisonnèrent de grands journaux, le *Temps* et les *Annales* nommément.

* * *

Dieu merci! ce n'est pas seulement pour empêcher les drames que l'on entend, aujourd'hui, prêcher d'urgence la dissémination dans les campagnes d'instruments faisant partie de circuits suffisamment étendus pour mettre, à la portée des abonnés, toutes les choses dont on peut avoir besoin à un moment donné ou imprévu.

J'ai dit toutes les choses, et je ne crois pas trop me tromper de beaucoup.

Un des mots qui tombent le plus souvent des lèvres du campagnard n'est-il pas: “On est si loin de tout!” Et si, en manière de consolation, vous tentez l'énumération de ce qu'il a tout près, il vous interrompt: “Si j'ai besoin, par exemple, du prêtre et du médecin, dans les cas pressés, il me faut faire, à l'aller et retour, une route qui représente un temps précieux; si j'ai un renseignement important à obtenir sur le champ—prix de produits, disons—il faut atteler, donc perte de temps pour moi et la bête, et souvent dépense inutile au village; s'il m'arrive une visite à l'improviste et que je veuille faire un *extra* qu'on ne trouve qu'au village, le temps d'aller en faire emplette est vraiment trop long; si je veux causer affaires, déplacement; si je veux connaître, au juste, l'heure du départ d'un bateau ou d'un train, déplacement; si la femme ou les filles ont quelque chose dont la connaissance immédiate leur serait utile, ou simplement agréable, déplacement encore. Or, à la campagne, déplacement n'est pas seulement synonyme de dépense de temps, mais aussi, presque toujours, d'argent.”

On pourrait continuer indéfiniment cette énumération. A quoi bon; tout le monde est convaincu pour avoir constaté.

C'est ce “loin de tout,” qui pèse tant aux cultivateurs, qui a amené les gouvernements de certains pays à établir la distribution postale par facteurs à la campagne.

Mais le remède radical, dans l'absolu possible, se trouve dans la téléphonie.

Il y a quelques années j'étais chez un médecin d'une paroisse de Nicolet. Ce médecin—un débutant—avait accepté l'agence téléphonique de l'endroit. Or, au cours des quelques heures que je passai chez lui, je fus étonné de la quantité d'appels se succédant à la queue-leu-leu. Et je ne pus pas m'empêcher de répéter le mot d'un new-yorkais à l'adresse du téléphone des villes: “*Comment a-t-on pu se passer de cela dans le passé?*”

* * *

Si l'on se pose la même question pour les campagnes, on trouve deux raisons principales: la mauvaise qualité des téléphones qu'on

a fournis dans le passé, puis la crainte que "ça coûte trop cher". Je sais par expérience que beaucoup de ces instruments n'ont pas répondu à l'attente sous plusieurs rapports, entre autres l'excellence de la transmission, claire et la durée. Au début rien de mieux, puis l'instrument se détraquait ici, puis là, assez souvent partout. Et à la campagne surtout, on se décourage vite d'une expérience manquée; on devient encore plus vite sceptique.

Mais aujourd'hui, des experts offrent pour le services de téléphonie rurale des instruments qui sont presque des merveilles, tant pour le fonctionnement facile et la transmission intégrale que pour l'endurance et—point important—pour la modicité du prix d'achat, d'entretien, d'abonnement, etc. Je veux citer un exemple. Je l'emprunterai à une région

ge, le plus efficace concours désirable dans les commencements d'incendie, un *business-help* de tous les instants et un apport sérieux aux commodités sociales.

Ce réseau parcourt vingt milles et comprend, en plus, deux autres townships. 72 instruments y sont déjà greffés et 30 autres souscripteurs sont en instance. Un des grands avantages de ces lignes rurales, c'est qu'elles sont régies par le public et non par des compagnies toujours à l'affût de gros dividendes; que chaque abonné est directement intéressé à leur extension; en un mot, que toute la chose est la chose d'un chacun. Encore ces autres détails qui s'adressent plus particulièrement à ceux que l'*item* dépense inquiète. Le coût de l'installation et de ce qui s'ensuit a été, pour chaque abonné, un peu moins de \$40. Comme il est donné 10 ans pour payer



d'Essex, Ont., que je connais fort bien, ayant passé, autrefois, six mois à Windsor, le chef-lieu de ce comté. Un des township, Rochester, possède aujourd'hui comme de mon temps un conseil des plus avisés, toujours noté pour son esprit d'avancement. Ce conseil, m'apprend un journal, désireux de doter ses administrés d'un système de téléphonie rurale *up to date*, s'est donné le mal de rechercher au loin et auprès le type d'instrument offrant le plus de garanties. Et, ce qui n'est pas sans nous flatter quelque peu, nous d'ici, c'est une maison de Montréal—la Northern Electric & Mfg Co., je crois—qui a reçu la commande.

Voilà donc le township de Rochester doté d'un système téléphonique opéré par les autorités municipales et dont tous les abonnés se déclarent absolument satisfaits. C'est, disent-ils, le meilleur préventif au cambriola-

ce montant, l'intérêt sur le capital impayé reviendra à, disons, \$1.20 par an. Le coût du fonctionnement du bureau de raccordement—Exchange—est de \$1 par an, ce qui représente une somme annuelle totale de \$6.20 pendant dix ans.

C'est peu d'argent pour beaucoup d'avantages. Mais ce serait encore trop cher si, commettant l'erreur du passé, on allait, par fausse économie, adopter des instruments de pacotille. On connaît l'axiome américain: Un article médiocre est trop cher même pour rien. Imitons donc l'exemple de Rochester.

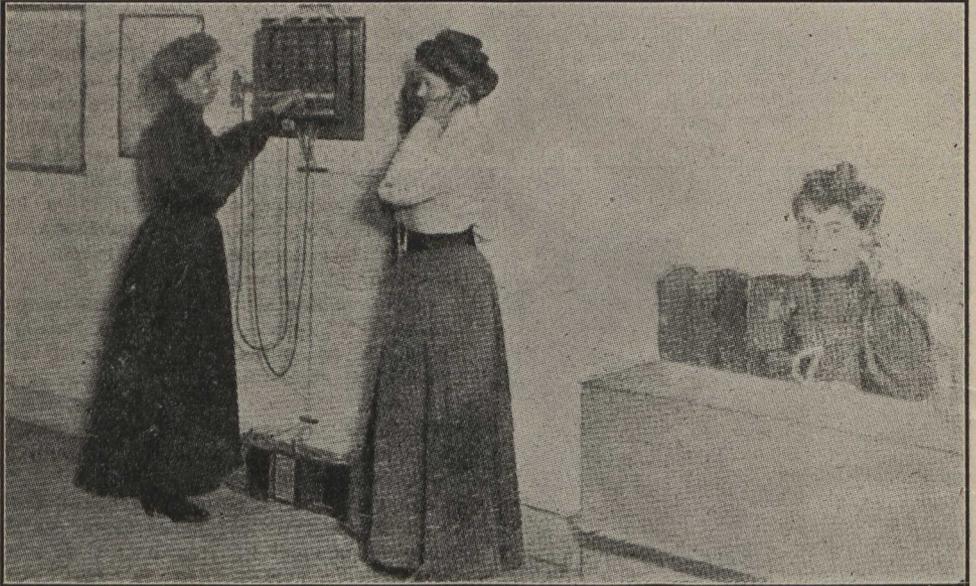
* * *

Et puis, en établissant un peu partout dans nos comtés la téléphonie de ce genre, n'ouvririons-nous pas à nos jeunes filles qui doi-

vent ou désirent gagner leur vie un autre débouché fort honorable? ne donnerions-nous pas un autre commencement de solution au délicat problème de l'activité féminine qui ne demande qu'à s'employer?

Bientôt nous verrions s'ouvrir ici, comme en d'autres pays, une Normale pour les jeunes personnes qui veulent devenir téléphonistes. Tout le monde y gagnerait: le public en n'ayant plus pour lui répondre des cabochonnes d'occasion qui se préoccupent de lui comme de la qualité du bois de l'arche de Noé, et les téléphonistes elles-mêmes, qui, cer-

pos. Un professeur, perdu dans une vaste pelisse, enseigne la théorie de la parfaite téléphoniste à ses auditrices. A l'aide du tableau noir, il fait à ces demoiselles un petit cours de physique et de mécanique à leur portée. Non seulement, en cette Ecole, elles apprennent la pratique des appareils, non seulement elles étudient le règlement, mais elles doivent faire preuve d'aptitudes réelles. Certaines, par exemple, trop nerveuses ou trop vives, pourvues d'une prononciation ou d'un organe qui ne s'accommodent pas des résonnances du téléphone, seront versées dans



taines de connaître à fond leur besogne, y verraient une occupation sérieuse et de tout repos, et non une branche où l'on perche en passant.

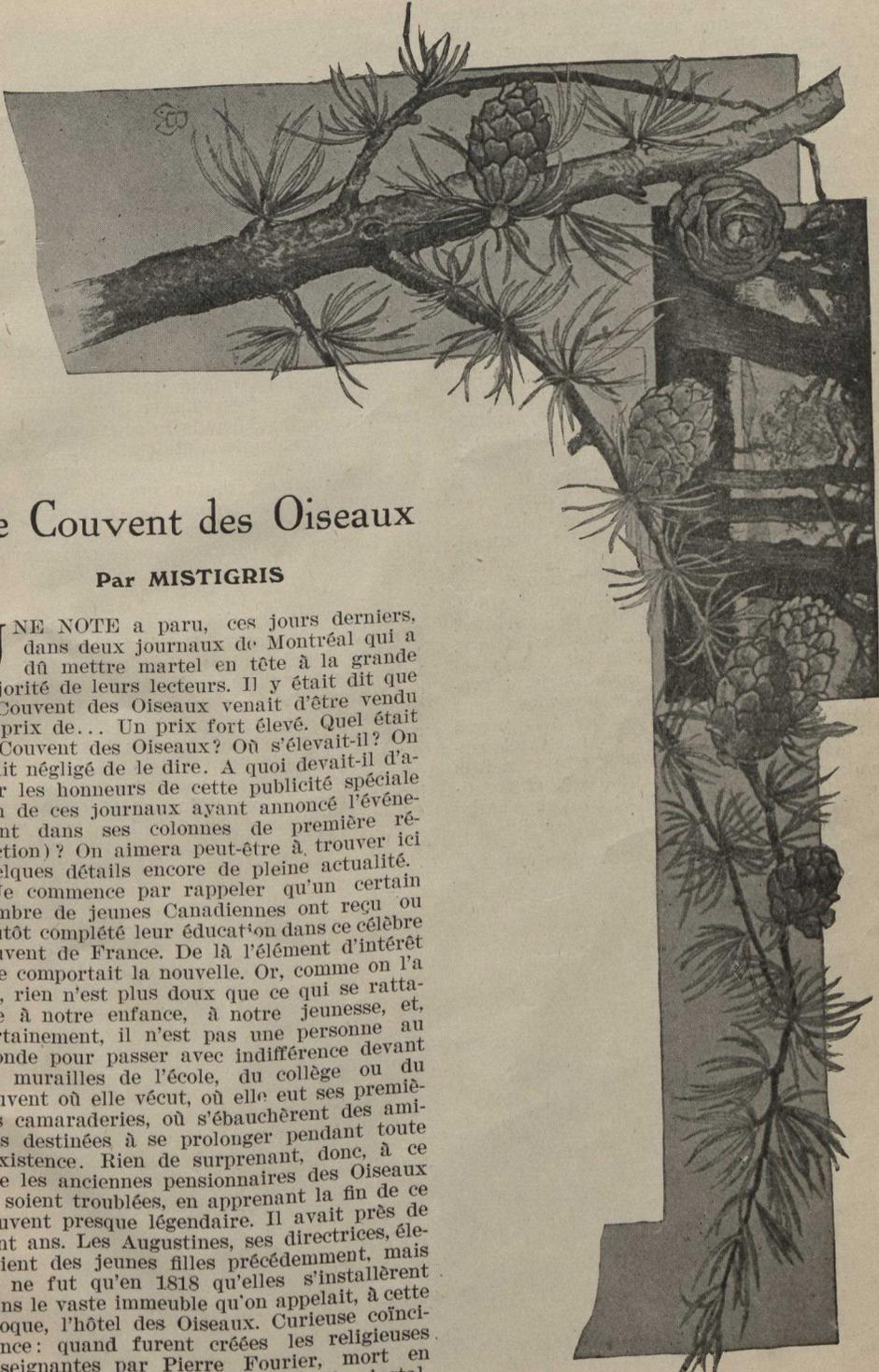
Pareille école existe notamment en France, M. R. de Bettex qui la visita, pour le compte des *Annales*, en a dit, entre autres, ceci qui montre que l'institution n'a rien de banal:

"Des jeunes filles sont assises devant les tables; d'autres, posées devant les appareils, réclament ou reçoivent des communications imaginaires sous le regard attentif de surveillantes qui les guident et les reprennent à pro-

pos. C'est ici, également, une Ecole de bonne articulation et de politesse. Les élèves apprennent l'amabilité et la patience. Elles forment toute une génération nouvelle qui sera, avec les abonnés, douce comme le miel."

Je ne veux pas insinuer qu'il faudra aux futures téléphonistes des services ruraux toute cette science; mais cette citation confirmera l'opinion que la téléphonie des villes et des campagnes est en train de devenir toute autre chose qu'une occupation d'occasion.





Le Couvent des Oiseaux

Par **MISTIGRIS**

UNE NOTE a paru, ces jours derniers, dans deux journaux de Montréal qui a dû mettre martel en tête à la grande majorité de leurs lecteurs. Il y était dit que le Couvent des Oiseaux venait d'être vendu au prix de... Un prix fort élevé. Quel était ce Couvent des Oiseaux? Où s'élevait-il? On avait négligé de le dire. A quoi devait-il d'avoir les honneurs de cette publicité spéciale (un de ces journaux ayant annoncé l'événement dans ses colonnes de première rédaction)? On aimera peut-être à trouver ici quelques détails encore de pleine actualité.

Je commence par rappeler qu'un certain nombre de jeunes Canadiennes ont reçu ou plutôt complété leur éducation dans ce célèbre couvent de France. De là l'élément d'intérêt que comportait la nouvelle. Or, comme on l'a dit, rien n'est plus doux que ce qui se rattache à notre enfance, à notre jeunesse, et, certainement, il n'est pas une personne au monde pour passer avec indifférence devant les murailles de l'école, du collège ou du couvent où elle vécut, où elle eut ses premières camaraderies, où s'ébauchèrent des amitiés destinées à se prolonger pendant toute l'existence. Rien de surprenant, donc, à ce que les anciennes pensionnaires des Oiseaux se soient troublées, en apprenant la fin de ce couvent presque légendaire. Il avait près de cent ans. Les Augustines, ses directrices, élevaient des jeunes filles précédemment, mais ce ne fut qu'en 1818 qu'elles s'installèrent dans le vaste immeuble qu'on appelait, à cette époque, l'hôtel des Oiseaux. Curieuse coïncidence: quand furent créées les religieuses enseignantes par Pierre Fourier, mort en 1640, et béatifié par Léon XIII, elles installèrent leur premier établissement d'éducation rue Saint-Victor, dans un enclos connu sous le nom de Champs-des-Oiseaux.

De là le nom, en toute vraisemblance. Mais on lui attribue une autre origine. Il est dit qu'un des habitants du futur couvent avait installé dans le parc une volière immense, peuplée d'une foule d'oiseaux rares, et que de là était venu le nom populaire de l'hôtel, puis du fameux pensionnat.

Je trouve sous la signature de Jean Frollo, toujours à ce sujet, l'anecdote suivante: "Le sculpteur Pigolle avait résidé en ce lieu, puis, après lui, le marquis du Lau d'Allemans était venu y habiter, et c'est lui qui avait fait construire cette volière, connue de tout le quartier, où un peuple de jolis oiseaux des fles prenait ses ébats dans une quasi-liberté. Ces charmants hôtes de M. du Lau eurent une fin tragique pour la plupart. Au commencement de la Révolution—et c'est là ce qui prouve que le mieux est toujours l'ennemi du bien!—ils furent victimes de la sensibilité des Parisiens d'alors. Nos ancêtres, animés d'une noble ardeur, voulaient briser partout les chaînes de l'esclavage et assurer le règne universel de la liberté. Aussi, la vue des gentils prisonniers de l'hôtel des Oiseaux remplissait-elle leurs âmes d'une louable indignation. En conséquence, escaladant les murailles du parc, ils brisèrent la volière, abominable prison, et rendirent l'indépendance aux détenus ailés. Vous pensez bien que ces derniers s'empressèrent de profiter de l'aubaine! Mais ces oiseaux étrangers, fins et délicats, n'étaient point armés pour la lutte, à la façon des moineaux du pavé de Paris, gavroches audacieux et avisés. Les uns moururent de faim, regrettant leur captivité. Les autres périrent sous la griffe des chats. Quelques-uns, privilégiés, furent sans doute recueillis par des Mimi Pinson du quartier, et terminèrent leurs jours dans une petite cage large

comme la main. La chaumière après le palais!"



Détail piquant, l'immeuble du Couvent des Oiseaux fut pendant quelque temps une prison, mais une prison d'un genre particulier. Prochain asile des filles de l'aristocratie de partout, il se vit affecté à l'emprisonnement des nobles. Il compta parmi ses hôtes la princesse de Monaco, la vicomtesse de Maillé, la marquise de Créqui, la duchesse de Mazarin, etc., sans oublier la baronne d'Hinnisdaël, qui partit de là pour l'échafaud sur la charrette où se trouvait également le poète André Chénier. Arriva l'Empire. Depuis longtemps les dernières prisonnières étaient loin, à l'imitation des petits chanteurs du marquis du Lau, quand les Augustines s'y installèrent en 1818. La maison avait énormément souffert, depuis le commencement de la Révolution, mais il était aisé de la remettre en bon état, de l'aménager pour sa nouvelle destination, tandis que le parc avait conservé toute sa beauté. Le couvent des Oiseaux étaient définitivement fondé, et il allait fournir une carrière longue et remarquable.



Le Couvent des Oiseaux est donc à jamais une chose du passé. Il l'était déjà un peu puisque depuis un assez long temps on n'y élevait plus la "fleur de la jeunesse française et étrangère", selon le mot d'un journaliste. Mais ces jours derniers, c'est bien le dernier coup qu'on a enfoncé dans sa bière.

"Le voici, dit Jean Frollo, le voici rangé désormais parmi les souvenirs, et la vieille locution populaire: "Tu as été élevée aux Oiseaux!" n'aura plus sa raison d'être."



LUNDI DE PAQUES : A la santé du chef ! D'après François Brunner (artiste italien).





L'Exposition d'Épiceries

A L'Arena

Au moment où nous écrivons ces lignes, l'Exposition d'Épiceries reçoit la foule des visiteurs. La salle de l'Arena, décorée en

pouvait qu'aboutir au succès.

Un grand mérite en revient aux vaillants organisateurs MM. A. P. Murray, gérant de l'Edwardsbury Starch Co et J. A. Beaudry, le très actif secrétaire de nos différentes associations commerciales, et gérant de l'Exposition d'Épiceries.

Nous donnerons, dans notre prochain nu-



M. A. P. Murray

blanc et or est éclairée à profusion par des milliers de lumières incandescentes.

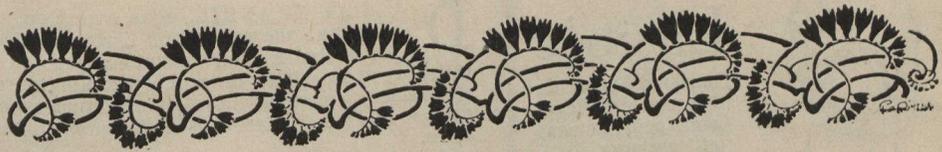
Organisée sous les auspices de l'Association des marchands-détailliers, cette Exposition assurée d'avance du concours des plus fortes maisons dans les principales lignes de l'épicerie et dont les chefs se sont personnellement intéressés au succès de l'entreprise, ne



M. J. A. Beaudry

méro, plus de détails sur cette exposition intéressante pour le consommateur aussi bien que pour le commerce.





Les Poètes du Printemps



ETTE année, nous jouirons, paraît-il, d'un printemps admirable. Le soleil rit déjà, le ciel est bleu... Au diable les questions ennuyeuses, que l'actualité impose à l'examen du chroniqueur ! Au diable la chronique ! Ma tête est pleine de clartés, de murmures, d'aimables réminiscences. Ce matin, en me promenant, je me suis remémoré quelques-uns des chants que les poètes, anciens et modernes, ont composés en l'honneur du renouveau. La nature m'apparaissait plus belle à travers les strophes ailées, et, d'autre part, elle avait le charme de ces strophes, auxquelles elle ajoutait de secrètes harmonies.

Je vous assure que les mêmes vers, lus au coin du feu dans une chambre close, ou murmurés à mi-voix sur les gazons neufs, n'ont plus du tout la même signification. Je ne vous conseille pas d'ouvrir en hiver, par des temps de brouillard, les troubadours du seizième siècle. Ils vous paraîtront précieux et fades. Mais, quand les bourgeons se forment, là, emportez dans la campagne le vieux volume d'Antoine de Baif, et vous trouverez à son gazouillis un plaisir qui vous surprendra vous-mêmes :

Voy ! le ciel rit à la terre,
Sérénant l'air d'un beau jour !
Voy ! la terre fait l'amour !
Les fruitiers de fleurs blanchissent ;
Les prés se peignent de fleurs,
Et de plaisantes odeurs
Tout l'air embaumé remplissent...
Voy ! les brillants ruisselets
Qui, clair-voyant, trépignent...

Depuis le lointain avril où Baif composait ces gentillesses, jusqu'à la fin de notre siècle affairé, les hommes ont rimé la même chanson, avec plus ou moins d'art et de vérité. Ils ne se sont pas lassés de peindre le miracle de la terre quittant (selon la métaphore classique) ses habits de deuil pour prendre des habits de fête. Ces habits changent, selon le temps, de forme et de couleur. Ils sont un peu solennels sous Louis XIV et, sous son successeur, ils empruntent leur grâce au pinceau maniéré de François Boucher. Demoustier, l'auteur des *Lettres à Emilie*, décrit en

ces termes l'éveil des choses rajeunies par les baisers du soleil. C'est le triomphe de l'élégance et du mauvais goût :

Le tendre amant de la nature
Rougit, comme une vierge pure,
De modestie et de plaisir.
Son front est couronné de l'herbe des prairies,
Pour prouver que de la beauté,
Le premier ornement est la simplicité.

Sans abdiquer toute fantaisie, nous sommes revenus, Dieu merci, à un plus juste sentiment de la beauté. Le printemps apparaît, dans les vers de Théophile Gautier, sous les traits d'un page qui repasse les collerettes, ciselle les pâquerettes, descend au jardin, dès l'aube,

Et lace les boutons de rose
Dans leurs corsets de velours vert...
Sur le cresson de la fontaine,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Et c'est bien le même page que nous montrent Victor Hugo et François Coppée. Mais il est moins turbulent, plus songeur, plus passionné. Ou bien il se presse contre la bien-aimée, en lui murmurant des mots brûlants :

L'air enivre. Tu reposes
A mon bras tes bras vainqueurs,
Sur les rosiers que de roses !
Que de soupirs dans nos cœurs !

Ou bien il rêve aux étoiles ; il aspire à des ivresses inconnues, il aime l'amour, comme Chérubin, avant de savoir ce que le mot signifie :

L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit neiger
Des plumes de tourterelles.

A côté des poètes qui expriment l'allégresse dont leur âme est pénétrée, il en est qui raffinent sur leurs sensations et qui font profession de penser et de parler autrement que le commun des mortels :

—Il est de mode de chanter l'année nouvelle, la renaissance des arbres et des gazons verts, de déclarer ce tableau délicieux et divin. Eh bien ! nous allons dire que ce tableau est morose et que rien n'est plus ennuyeux que le printemps.

Et Stéphane Mallarmé, saisissant sa bonne plume, en laisse tomber ces plaintes :

Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver, saison de l'art serein, de l'art lucide.

Exposition d'Automobiles

DU 4 AU 11 AVRIL, nous avons eu, à l'Arena, une exposition d'automobiles, de moteurs et de canots-automobiles, qui a reçu la visite de nombreux amateurs, sportsmen, constructeurs, manufacturiers et autres intéressés dans ces différentes industries.

La salle était décorée avec goût et les exposants avaient rivalisé de zèle pour mettre en lumière et en valeur les produits de leurs manufactures respectives : Automobiles en tous genres et pour tous les usages, moteurs, chaloupes, etc., sans compter les accessoires variés, créés spécialement pour l'utilité et l'agrément des professionnels de l'automobilisme aussi bien que des amateurs.

Nous avons constaté de nombreux progrès dans les industries connexes, tous visant à la simplification du mécanisme, à la conquête de l'espace, c'est-à-dire à l'obtention du maximum de vitesse avec un minimum de dépense.

Ces expositions sont intéressantes à plus d'un titre : elles stimulent l'effort des fabricants et créent parmi le public visiteur une demande en faveur des machines exposées dont la réputation a été consacrée dans différentes épreuves sportives.

Remarqué principalement un engin de 24 H. P. Compact et d'un fini superbe de la Beaudry Gasoline Engine Co, Montréal. M. Beaudry est un jeune mécanicien de grand talent et ses moteurs fort ingénieusement construits ont une grande vogue ; nos voisins d'Ontario les apprécient beaucoup.

Au grand amusement de la foule, les visiteurs attirés par une pièce d'aluminium fondu qu'un écriteau annonçait comme pesant une livre, avaient la fantaisie de soulever la pièce qu'ils laissaient retomber au plus vite en faisant des contorsions et des grimaces très amusantes, provoquées par une secousse causée par une batterie électrique reliée à la pièce d'aluminium.

L'exposition de la Franco-American Auto Co attirait l'attention des visiteurs. La Bougie bleue Macquaire, la fameuse incassable, inenrassable ; le célèbre Pneu-Michelin dont la vogue est mondiale et dont les visiteurs portaient le fac-simile en broche à la boutonnière ; la Bobine Vestale dont la maison Debeaune de Paris construit des modèles spéciaux pour le Canada ; l'accumulateur C.A.V. très estimé des amateurs bien renseignés—le tout enguirlandé de feuilles et de fleurs lumineuses de la maison Paz et Silva, de Paris, représentée par la Franco-American Auto Co ont été examinés avec intérêt et ont créé une excellente impression. Les propriétaires d'automobiles et de yachts feront bien de demander le catalogue de cette compagnie, 415 à 417, rue Guy, Montréal.

Les organisateurs de l'Exposition se sont multipliés pour assurer aux exposants et aux visiteurs tout l'agrément et tout le confort désirables.



Prof.
Lavoie

**Fabricant Expert de
Perruques et Tou-
pets pour Dames
et Messieurs.**

Maison fondée en 1860

**Cheveux teints dans toutes les nuances
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees.**

Assortiment complet de

Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de

Coiffure, Peignes

et Ornements en Tous Genres pour Cheveux.

Importation directe de Paris, Londres, New-York

**NO. 8, RUE
NOTRE-DAME
OUEST**

Coin Boulevard
St-Laurent

MONTREAL.



Et, dans mon être, à qui le sang morne préside,
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Puis, je tombe énérvé de parfums d'arbres, las,
Et, creusant de ma face un fossé à mon rêve,
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,
J'attends, en m'abîmant, que mon ennui s'é-
lève.

Heureux qui ignorent ces inquiétudes, qui
jouissent de l'heure présente sans songer au
lendemain ! Heureux Murger qui entraîne
Musette aux bois de Montmorency :

Tu remettras la robe blanche
Dont tu te parais autrefois.
Et, comme autrefois, le dimanche,
Nous irons courir dans les bois.

Heureux Banville qui attendait que Mlle
Ozy ouvrit son ombrelle pour être bien sûr
que le printemps était né :

Et, ce matin, j'ai vu mademoiselle Ozy
Près des Panoramas déployer son ombrelle.
C'est que le triste hiver est bien mort...
Songez-y !

Heureux les naïfs et les simples qui prennent
la vie par le bon côté sans se créer de
chimériques tortures ! Qu'ils profitent des
douceurs d'avril sans trop songer à décembre !
Qu'ils laissent blasphémer les philosophes
maussades qui sont de faux philosophes !
L'amour de la nature est le premier et le
dernier mot de la sagesse...

